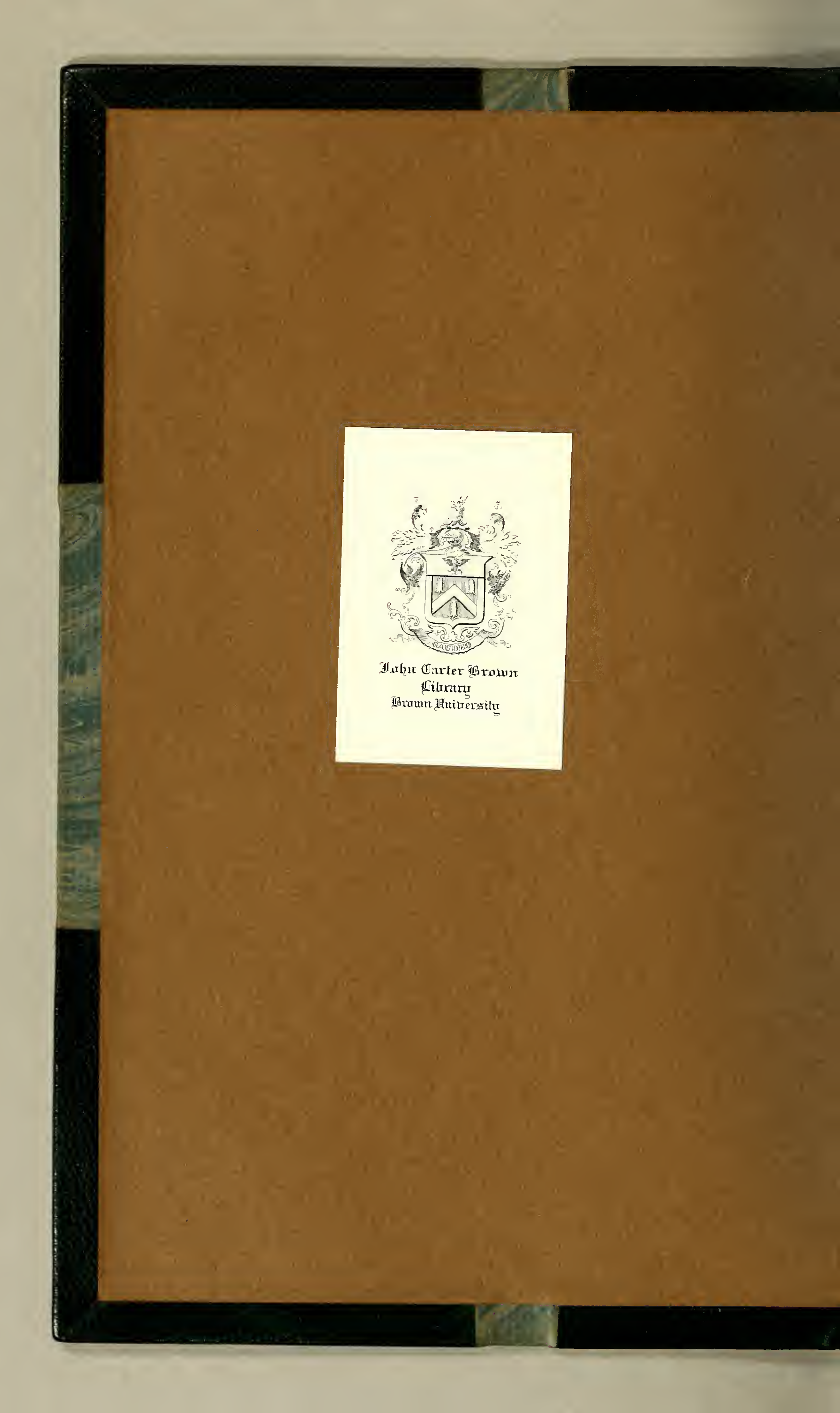
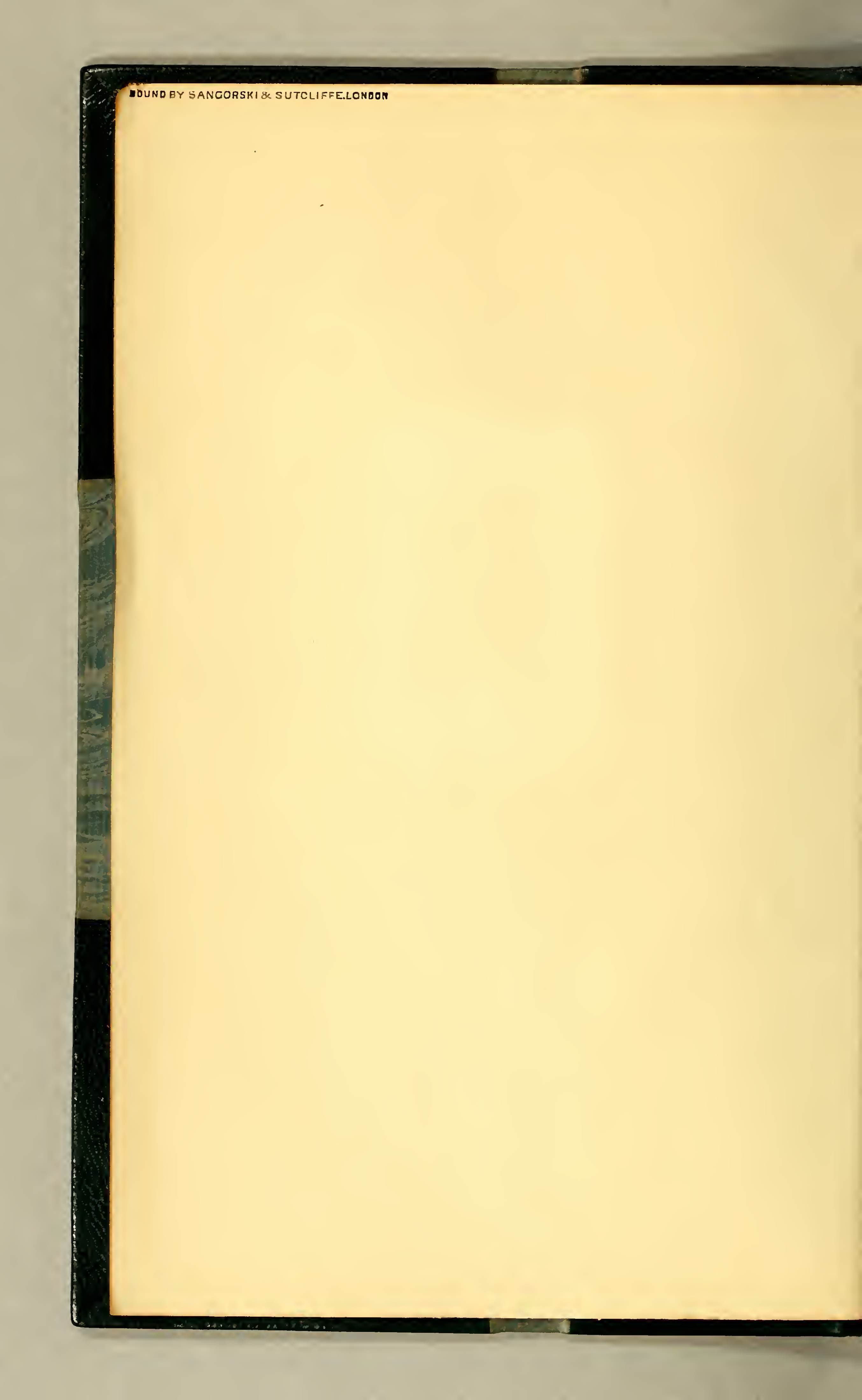



GAUDEO
John Carter Brown
Library
Brown University


BOUND BY SANGORSKI & SUTCLIFFE.LONDON



VOYAGE

A

SAINT-DOMINGUE.

VOYAGE
A
SAINT-DOMINGUE,
PENDANT LES ANNÉES
1788, 1789 et 1790;

PAR LE BARON DE WIMPFFEN.

TOME PREMIER.

> Les voyages sont bons, non pour rapporter seulement combien de pas a Sancta-Rotonda, ou la richesse des caleçons de la signora Livia, mais pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui.
>
> MONTAIGNE.

A PARIS,
Chez COCHERIS, Imprimeur-Libraire, cloître Saint-Benoît, n°. 352, Section des Thermes.

AN CINQUIÈME DE LA RÉPUBLIQUE. (1797, vieux style).

AVIS

DES ÉDITEURS.

LA traduction anglaise de cet Ouvrage a obtenu à Londres, depuis plusieurs mois, le plus brillant succès. Il importe peu aux lecteurs de savoir pourquoi elle a été publiée avant l'original, et de connaître les circonstances qui ont amené cet événement presque inoui dans les Annales de la littérature. Nous nous bornerons à leur apprendre que nous avons été assez heureux pour les *sauver* de la traduction d'une traduction, en parvenant à nous procurer *le manuscrit original* que nous publions aujourd'hui.

Il était difficile de le faire paraître dans un tems où il fut plus utile. C'est à l'instant où le sort des colonies va se fixer, où l'on va porter le flambeau de la vérité sur les manœuvres des hommes qui les ont dévastées, où la moindre erreur peut nous les faire perdre, que tout bon citoyen doit s'empresser de tourner ses regards vers ces riches et malheureuses contrées. Tout français qui veut intervenir d'une manière quelconque dans la décision d'une des questions les plus importantes qui aient occupé jusqu'à ce jour nos diverses législatures, doit être jaloux de recueillir toutes les données qui peuvent lui faciliter la solution du problême. Ils en trouveront beaucoup dans cet Ouvrage; et abstraction faite de quelques opinions politiques étrangères au sujet,

tous ceux qui s'intéressent à la chose publique ne dédaigneront pas les observations, aussi neuves que multipliées, d'un homme auquel on ne saurait refuser les plus grands talens et le jugement le plus sain.

Nous osons même croire que nos législateurs pourront emprunter quelque chose du plan que l'auteur propose, dans son *Post-Scriptum*, pour l'amélioration du sort des colonies.

Il y aurait sans doute beaucoup d'observations à faire sur cette intéressante production ; mais nous n'en entreprenons point l'extrait, et nous voulons encore moins faire une préface. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire que ce voyage assure à son auteur la réputation d'excellent écrivain, en même tems que celle de profond

penseur. Son style est pur, correct, élégant, toujours adapté au sujet. On y retrouve à chaque page ce brillant et cette facilité, ce *molle atque facetum*, auxquels on reconnaissait (qu'on pardonne cette expression à des républicains) la touche de l'*homme de cour*.

C'est ce qui nous a déterminés à braver la censure des partisans de la liberté illimitée des noirs. Nous n'invoquerons pas sans succès contre elle l'appui de l'homme impartial, de l'homme de goût, et sur-tout de l'ami des lettres.

VOYAGE
A
SAINT-DOMINGUE.

LETTRE PREMIÈRE.

Au Hâvre-de-Grace. Juillet, 1788.

JE ne m'étais point trompé, monsieur, en vous disant qu'il ne fallait pas désespérer que la fortune ne m'offrît bientôt une nouvelle occasion d'étendre, par de nouvelles expériences pratiques, le peu de lumières que j'ai déjà acquises, tant sur quelques parties de notre planète, que sur l'existence politique, morale et physique des différens peuples qui l'habitent.

Je crois, à dire vrai, cette science fort peu nécessaire à notre bonheur; mais,

lorsque le hasard nous offre les moyens de l'acquérir, je crois que nous avons tort de la négliger. Si elle ne nous rend pas plus heureux, elle peut du moins nous rendre plus modestes.

Elle nous rendrait certainement très-utiles si, quoiqu'en dise Sénèque (1), au talent de bien observer et de ne tirer de ses observations que des conséquences justes, on joignait le pouvoir d'inspirer, à l'indocile ignorance, le degré de modestie nécessaire pour comprendre qu'il est des vérités d'expérience qui, pour choquer la routine de l'usage, les préjugés de l'habitude, ou les principes d'une éducation trop circonscrite, ne sont, par-là même, que plus propres à étendre, avec les bornes de la sphère dans laquelle elle végète, les moyens d'être plus sociale, c'est-à-dire, plus nécessaire et plus utile aux autres (1).

---

(1) Voyez sa seconde lettre à Lucilius.

(2) « C'est sottise et faiblesse, dit Charron, que de penser que l'on doit croire et vivre par-

Et tel ne fut pas, monsieur, ce bon jésuite, qui, pris et traité par l'amiral Anson avec tous les égards dûs au malheur, aima mieux se faire interdire et chasser de son ordre, que de continuer à prêcher la maxime : *hors de l'église, point de salut.* Sa gratitude pouvait être exagérée; mais ce n'est point perdre ses pas que d'apprendre, en voyageant, à ne point damner son bienfaiteur (1).

Le navire sur lequel je m'embarque se nomme *la Vénus*; le capitaine qui

---

tout comme en son village..... Le sot appelle barbarie ce qui n'est pas de son goût et usage, et semble que nous n'avons autre touche de la vérité et de la raison, que l'exemple des opinions et usances du pays où nous sommes ».

SAGESSE. Liv. 2. Chap. II.

(1) *Voyage autour du Monde*, tome 2. Ce jésuite n'était sûrement pas du diocèse d'un certain archevêque de Lima qui, passant en Europe sur le navire du capitaine Guiot, lequel avait à bord le squelette d'un Patagon, parvint à faire jeter ce squelette à la mer pendant une tempête, disant que c'étaient les os de ce Payen qui la leur attirait. (Voyez *Dissertation sur l'Amérique*, 2e part.

le commande est ce même M. Cottin, dont le nom a si souvent paru dans les gazettes pendant la dernière guerre, et qui mérita la distinction flatteuse de recevoir une épée de la main du roi.

Je serai le seul passager à bord, et je n'en serai que mieux. Quoiqu'une société un peu variée soit plus nécessaire sur un vaissau que par-tout ailleurs, il est si rare de trouver, chez l'espèce de gens qui naviguent, les qualités dont l'harmonie sociale se compose, que je dois plutôt me féliciter que me plaindre d'être seul.

Si je me piquais d'une exactitude servile, j'aurais des excuses à vous faire de ne vous avoir pas d'abord parlé de mon voyage de Caën ici.

Je partis de cette première ville sur un cheval entier, qui m'eût fait arpenter bien du terrain, si j'avais voulu le laisser courir après toutes les jumens que son instinct pressentait une lieue à la ronde.

Je dînai à Cujes, où je troquai mon indomptable monture contre un bidet de

poste, dont j'eus bien de la peine à ranimer la vigueur à l'aide du même instrument avec lequel je domptais les passions de son fougueux prédécesseur, mes éperons.

La marée étant haute, je fus obligé de faire plusieurs lieues dans l'eau jusqu'à la sangle, et de courir à franc étrier sur l'Océan. Cette circonstance ne m'empêcha pas d'admirer la richesse et la beauté du pays que je laissai sur ma droite, en avançant vers le Hâvre.

Si les badauts qui y viennent de Paris, afin de pouvoir dire le reste de leurs jours qu'ils ont vu la mer, *le vaste Océan*, prolôngeaient leur course jusqu'ici, ils jouiraient du moins d'un des plus beaux spectacles que la nature puisse offrir : celui d'une chaîne de côtaux, où l'on trouve à chaque pas de ces sites délicieux, que les Anglais nomment *romantics*; où la campagne, embellie de tout ce que l'art, la culture, un luxe raisonnable peuvent ajouter à ses charmes naturels, n'offre que des tableaux d'ai-

sance, de paix, de bonheur, et forme le plus doux contraste avec cette plaine d'un sombre azur, dont le coup-d'œil sévère et monotone, est l'image de l'immensité sans bornes, dans le calme; celle du combat et de la tumultueuse anarchie des passions, dans la tempête.

On fait, au port du Hâvre, des travaux qui le rendront plus vaste et plus commode. Ils ne sont pas, monsieur, du genre de ceux de Cherbourg, car ils portent le caractère de sagesse et d'utilité qui distingue les entreprises du commerce, plus occupé du soin de s'enrichir, que de la vanité de paraître riche; tandis que les autres, calculés sur une échelle de grandeur, qui pourrait bien poser à faux, ne seront peut-être jamais qu'un monument de la légèreté avec laquelle on les a entrepris.

La ville du Hâvre n'est presque composée que d'une seule rue, mais si animée, si bruyante, que l'on n'a pas besoin de voir la mer pour savoir que l'on est dans un port. Des légions de péro-

quets de toutes les parties du monde, de toutes les tailles, de toutes les couleurs, suspendus aux portes, aux boutiques, aux fenêtres de tous les étages, parlent, sifflent, chantent, crient, babillent comme des....... pies...... *Les vilains oiseaux!* me disait mon hôtesse, que j'écoutais depuis une heure; *je voudrais qu'ils fussent tous au fond de la mer!* — Ah! madame, pensai-je, si vous étiez donc comme eux dans une cage.

Si le vent le permet, nous mettrons à la voile demain. Le tems est beau, la saison favorable, et le navire commode, quoique petit. M. Cottin unit à la réputation d'un excellent homme de mer, celle d'être aussi prudent que brave. Il sait que le courage, voisin de l'imprudence, est aussi dangereux aux gens de son état, que la sagesse qui dégénère en timidité : en voilà assez pour r'assurer mes amis contre la menace du proverbe, *tant va la cruche à l'eau.*

LETTRE II.

En mer, Août, 1788.

Nous mîmes à la voile le 29 du mois dernier, monsieur ; une brise favorable nous jeta, en deux fois vingt-quatre heures, hors de la Manche, et, sans un vent un peu trop frais, qui nous balotta pendant quelques jours dans le perfide golfe de Gascogne, nous n'aurions jusqu'ici éprouvé aucune des contrariétés qui rendent l'état de navigateur si périlleux et si pénible.

Notre principale occupation, notre plus grand plaisir, après celui de nous voir favorisés par le plus beau tems, a jusqu'ici été la pêche, amusement solide, qui joint l'utilité à l'agréable, en nous permettant de suppléer, par du poisson frais, la volaille et la viande sallée, dont on se dégoûte plus vîte sur mer qu'ailleurs.

Outre des Thons, des Bonites, des Dorades, des Dauphins, nous avons pris

une espèce de poisson que l'on nomme des Folles ; elles vont comme les premiers, par bandes, sont plus délicates, mais on les rencontre plus rarement, peut-être parce que la facilité de les prendre en a diminué l'espèce dans ces parrages.

Quelques heures de calme nous permirent de prendre hier deux Requins. Il fallut un pallant pour hisser à bord le premier dont la gueule était armée de cinq rangées de dents.

Ce poisson que les anciens marins ont baptisé du nom sinistre de *Requin*, d'où dérive son nom moderne, est le tygre de la mer. Son extrême voracité lui fait dévorer tout ce qu'il peut atteindre, même le fer. Aussi aurait-il déjà dépoissonné l'Océan, si son instinct de voracité n'était balancé par ses yeux placés, non à la partie antérieure, mais aux deux côtés de sa tête large et platte, ce qui ne lui permet ni de voir, ni de chasser en ligne directe ; enfin, par la forme de sa gueule, laquelle ouverte

sous la tête, le force à se retourner pour saisir sa proie. La chair humaine paraît être le mêt favori de cet ogre ; aussi infeste-t-il particulièrement la route des navires qui transportent d'Afrique en Amérique les cargaisons de nègres dont il meurt toujours un grand nombre. Il ne faut donc pas douter, monsieur, que ceux de nos politiques qui plaident pour le commerce de la traite des noirs, n'appartiennent à l'espèce des Requins.

Ce que ce poisson a de particulier, et ce qui prouve avec quel soin la nature supplée à la privation de certaines facultés, c'est qu'il est constamment accompagné de deux ou trois petits poissons que l'on nomme *Pilotes*. Ils paraissent avoir établi leur domicile sur le haut de sa tête, où ils se nourrissent, dit-on, de la substance qu'ils pompent de sa peau. C'est delà qu'ils partent successivement pour diriger sa course, en nageant à une certaine distance devant lui. Il est rare de prendre un Requin sans prendre en même tems ses Pilotes, qui, au mou-

vement extraordinaire qu'il fait, vont reprendre leur poste. Voilà des parasites bien fidèles à leur hôte.

Pendant que je raisonnais avec le capitaine sur l'excès de férocité, ou de voracité qui, dans le Requin, est sans doute le produit de ses besoins et la conséquence naturelle d'une loi générale et nécessaire, destinée à prévenir les suites de la multiplication infinie des différentes espèces du règne ichtyologique, nos matelots se préparaient à nous donner une preuve de l'instinct de méchanceté gratuite qui distingue l'homme des autres animaux.

Après avoir amarré l'une des extrémités d'une corde à une barrique vide et bien calfatée de manière à ce que l'eau ne pût y pénétrer, l'autre bout fut, à l'aide d'un nœud-coulant, passé à la queue du Requin, opération assez difficile par la force extraordinaire dont est douée cette partie de son corps, avec laquelle il porte des coups si terribles, qu'il fait, non pas *trembler la mer*,

comme le dit niaisement le rédacteur de l'Histoire générale des Voyages (1), mais le pont des plus forts navires. On lui crève ensuite les yeux, et, dans cet état, on le jète à la mer.

C'est en effet un spectacle barbarement singulier que celui des efforts qu'il fait en tous sens, soit pour pénétrer l'eau, soit pour s'élancer dans l'air, et toujours rammené à la surface liquide par le poids de la barrique qui l'y assujétit.

On destina son camarade à être mangé, quoique la chair du Requin, d'un blanc fade et blafard, soit imprégnée d'un goût fétide et d'une odeur d'urine. Mais, qu'est-ce que les matelots ne mangent pas? *Je crois*, dit un de nos plus anciens voyageurs, *que le diable rôti, bouilli, grillé, traîné par les cendres, laisserait ses grègues dans leurs dents* (2).

A la pêche succédait la chasse. Le calme qui permet aux oiseaux de dis-

(1) Tome 2, chap. 5.

(2) Journal d'un Voyage aux Indes orientales. Tome 2.

tinguer le poisson à une plus grande profondeur, et le voisinage d'un navire, que ce dernier aime, non pour le plaisir de voir des *animaux à deux pieds sans plumes*, mais parce que la nouveauté de l'objet l'attire ; le calme et le navire avaient assemblé autour de nous beaucoup d'oiseaux, nos maîtres et nos rivaux dans l'art de la pêche.

Nous en tuâmes plusieurs, uniquement pour exercer notre adresse, car leur chair noire, sèche et filandreuse est immangeable pour qui n'est pas dévoré de la faim.

Les plus curieux de ces oiseaux sont la Frégatte et le Paille-en-Cul, ou Flèche-en-Cul, que les Espagnols nomment *Robo-de-Junco*, Queue de Jonc, et qui mérite ce sobriquet par deux plumes tellement accolées, qu'elles paraissent n'en faire qu'une, et qui forment sa queue (1). Le premier est l'aigle de

(1) On peut voir la description plus détaillée du Paille-en-cul, nommé aussi l'*Oiseau-du-Tropique*, dans l'*Histoire d'un Voyage aux îles Malouines*. Tome 2, chap. 20.

l'Océan ; il a la taille, les formes, le vol sublime de ce roi des airs. L'un et l'autre, et la Frégatte surtout, se tiennent presque toujours à une telle distance qu'il est extrêmement rare de pouvoir les tirer à une portée raisonnable.

Mais un oiseau que je ne m'attendais pas à trouver en mer, c'est une espèce de hibou. Si celui-ci, *en longs gémissemens, ne traîne point sa voix*; s'il n'a pas, chez les matelots, la réputation dont son confrère jouit chez les vieilles femmes des deux sexes, celle d'être le triste et prophétique organe de la mort, il a du moins la figure, l'existence nocturne, le vol furtif et silencieux de l'oiseau de Pallas ; on le nomme ici *Poiroux.* Je pense bien qu'il est connu des naturalistes sous un nom plus noble et plus sonore.

Une question qui se présente d'elle-même à la vue de tous ces oiseaux que l'on trouve à deux, quelquefois à trois cents lieues de toute terre, qui, la plupart, vont y passer la nuit ; et qui cer-

tainement y font leur ponte (1), c'est de savoir comment ils retrouvent leur gîte; car, outre que l'espace qu'ils ont à traverser n'offre aucun point de remarque propre à diriger leur vol, il est impossible de supposer que le seul organe de la vue les guide à une pareille distance. Dire qu'ils se règlent sur le cours du soleil, ne résout point la question, car 1°. il y a des jours où cet astre ne paroît point; 2°. je les ai vu souvent voler et nager autour de nous long-tems après son coucher; 3°. comment le soleil, qui varie dans son cours d'un solstice à l'autre, peut-il leur servir de boussole permanente? Soyons de bonne-foi; ce mystère de la nature confond l'esprit; car, l'instinct que nous prêtons aux bêtes, me semble un mot beaucoup plus propre

(1) Les Brasiliens prétendent que l'oiseau nommé *Calcamar* ne quitte jamais les flots, où il dépose même ses œufs. Il est, je crois, permis, de douter d'un fait qui n'a pour garant que la croyance vulgaire, et que contredisent toutes les loix de la nature.

à nous sauver l'aveu de notre ignorance, qu'à expliquer l'usage d'une faculté qui nous manque.

LETTRE

LETTRE III.

En mer. Septembre, 1788.

PLUS j'observe, Monsieur, les animaux, poissons ou volatils, qui font ici une partie de notre société, plus je leur trouve avec l'espèce humaine des rapports qui seraient très-propres à tempérer son orgueil, si elle voulait se rappeller que la seule faculté qui la distingue, celle de la réflexion, ne sert presque jamais qu'à la rendre plus malheureuse et plus méchante.

Mais, dit-on, l'homme n'est-il pas le seul être doué du degré d'intelligence nécessaire pour vivre en société? Le seul qui aye reçu le don sublime de communiquer avec Dieu par la pensée? Et nous aussi, vous répondront l'Abeille, le Castor, la Fourmi, nous vivons en sociétés, mais en sociétés beaucoup moins tracassières que les vôtres; et quant à la communication dont vous parlez, nous ne

voyons pas que, depuis sept mille ans qu'elle dure, elle vous ait encore rendus ni meilleurs, ni plus sages.

Il me faudrait plus de connaissance, ou pour employer le mot propre, moins d'ignorance de l'histoire naturelle des différentes espèces de poissons, et de l'ornythologie marine, pour vous en parler pertinemment : je me bornerai donc à quelques apperçus.

Le poisson que l'on rencontre le plus fréquemment est le marsouin qui va par bandes, que l'on trouve, à-peu-près, sous toutes les latitudes, et qui se distingue en deux espèces; le Marsouin proprement dit, et le Moine. Il est trop connu sur nos côtes, pour entrer dans de plus grands détails. Les marins prétendent qu'il dirige toujours sa course au vent, et moi qui me plais à vérifier ces sortes d'observations, je vous assure que sur vingt expériences, j'en ai trouvé dix-neuf fausses!

Il résulte à l'égard de la *Proscellaria*, que l'on nomme vulgairemeut *Alcyon*,

ou *Sattanique*, ou *l'Oiseau de tempête*, et qui ressemble beaucoup au Martinet de terre, un préjugé tout aussi faux. On le regarde comme le précurseur des orages (1). Cependant, je n'ai jamais vu l'expérience justifier cette opinion dans aucune des latitudes que j'ai parcourues du nord au sud, de l'est à l'ouest. Ce qui peut y avoir donné lieu, c'est que cet oiseau pêche, sans doute, avec plus de succès par un tems plus orageux et sombre, que sous un ciel serein.

La Baleine me pardonnera-t-elle de ne pas l'avoir nommée la première, car si la taille donne le rang, elle a un droit incontestable au premier?

Elle est ici, à l'intelligence près, ce que l'Éléphant est sur terre, le plus grand,

(1) Voyez Bougainville, *Voyage au our du Monde*, tome 1 chapitre 8 Il est encore plus étonnant de trouver ce préjugé consacré dans les *Études de la Nature*, ouvrage qu'on lit avec trop de fruit et d'intérêt, pour ne pas regretter d'y trouver des erreurs. Voyez le tome 2, étude x, page 229.

et sans doute le plus fort des êtres de son élément. Elle se distingue aussi en différentes espèces, dont la plus grande se trouve dans les mers du nord. Elle habite, comme le Marsouin, tous les climats, car on la rencontre depuis les pôles jusqu'à l'équateur.

On a fait beaucoup de contes sur la taille de ce poisson, plus précieux au commerce par son huile et ses fanons, que l'Éléphant qui n'a que son ivoire. Un archevêque d'Upsal, entr'autres, assure avoir vu une Baleine d'une telle monstruosité, que le seul orbite d'un de ses yeux pouvait contenir vingt hommes assis (1); quoique celle qui escamotta Jonas fut déjà d'une taille prodigieusement supérieure à la plus grande Baleine connue, puisque l'œsophage de celle-ci n'a pas même un pied de diamètre, on voit que celle du prophête de Ninive ne devait être qu'un goujon, comparée à celle de l'archevêque Hiperboréen.

(1) Histoire naturelle des régions Septentrionales, livre 21.

Le Souffleur se rencontre aussi fréquemment que la Baleine, à l'espèce de laquelle il appartient. Le jet d'eau qu'il lance perpendiculairement, le fait reconnoître de très-loin.

Si dans les jeux de votre adolescence on vous a fait racheter un gage par un baiser, pour avoir levé le doigt à *poisson vole*, faites-vous le rendre : on a abusé de votre jeunesse, car, non-seulement il y a des poissons volans, mais on les trouve en très-grand nombre aux environs des tropiques. Le terme moyen de leur taille est celui de la grande sardine (1), et c'est, de tous les poissons de mer, le plus délicat à mon goût, que vous pouvez aussi prendre pour terme moyen. Mais il est en même-tems le plus malheureux, car il ne semble avoir reçu

(2) Mais il est absolument faux, comme le disent le docteur Dellon et l'abbé de Choisy, que l'on en voye de la grosseur d'un hareng. Voyez *Relation d'un Voyage aux Indes-Orientale, tome 1, chapitre 2, et Journal du Voyage de Siam*, page 30.

la faculté d'échapper aux poursuites des poissons qui nagent mieux que lui, que pour devenir la proye des oiseaux, lorsque l'éminence du danger le force à prendre son vol. Il arrive même que des troupes entières poursuivies viennent s'abattre sur le pont des navires, où ils trouvent une inhospitalité tout aussi barbare que la haine de leurs voraces ennemis. Leurs aîles délicates ne les soutenant dans l'air qu'autant qu'elles conservent un certain degré d'humidité, ils ne sauroient prolonger leur vol au-delà d'une portée de fusil (1).

Aussi, Monsieur, semblables au faible, auquel une faculté de plus ne donne

---

(1) Voyez la description de ce poisson dans l'*Histoire d'un Voyage aux îles Malouines*, *tome* 1, *chapitre* 1, où l'auteur, don Pernetty, le nomme très-improprement *un amphibie*, parce qu'il a la faculté de s'élancer hors de son élément. Pour qu'un animal quelconque soit réputé amphibie, il faut qu'il puisse, non pas quitter momentanément la terre ou l'eau, mais habiter, mais vivre alternativement sur l'une et dans l'autre.

souvent qu'un nouveau droit à la haine du fort, ces infortunés trouvent, dans l'avantage même dont les a doués la nature, une nouvelle source de persécutions et de dangers.

Je ne vous parle point de l'animal singulier que les marins nomment *Galère*, les naturalistes *Holoture*, qui n'est, disent-ils, ni plante, ni poisson, et dont il faut chercher la description chez ces derniers.

La contrariété des vents ou des courans, force quelquefois les navires qui vont aux Antilles, à ranger les Açores d'assez près. Il n'est alors point rare de voir des oiseaux de terre, emportés par le vent, se jetter sur les vaisseaux comme dans une espèce de port. J'ai été témoin qu'ils n'y sont pas mieux reçus que les poissons volans, et que si l'habitude de voir des hommes les a rendus assez méfians pour éviter de se laisser prendre, ils n'échappent à ce danger que pour périr d'une mort lente, lorsque l'épuisement de leurs forces ne leur permet plus de se soutenir en l'air.

Le voisinage des Açores, découvertes par Gonsalve Vello, m'a rappellé une des mille et une fables débitées par les voyageurs, indépendamment des *qui-proquo* de leurs éditeurs, qui, sans connaissances nautiques, écrivent par fois, du ton le plus grave les plus pitoyables absurdités.

La fable dont je parle est celle de la statue équestre trouvée dans l'isle de Cuervo ou Corvo. Elle était, dit-on, couverte d'un manteau, la tête nue, tenant de la main gauche la bride de son cheval, et montrant de la droite l'occident (1).

Si ce conte fut inventé pour ébranler l'opiniâtre incrédulité de ceux qui, pour des raisons à eux connues, niaient la possibilité de l'existence d'un nouveau monde, cela prouve une triste vérité: c'est que l'on ne triomphe de l'espèce d'ignorance, qui ne croit qu'aux vérités

(1) Histoire générale des Voyages, tome 1, livre 1, chapitre 1.

triviales ou aux miracles, qu'en prenant le masque et le langage de l'imposture.

Venons à l'absurdité.

Towtson, dit l'Histoire générale des Voyages (1), après avoir perdu toutes ses voiles, suspendit à son mât *un vieux bonnet*, avec lequel il se conduisit à l'isle de Wight.

Or, monsieur, ce *vieux bonnet* était une vieille *bonnette*, c'est-à-dire, une voile que, dans le beau tems, l'on ajoute aux autres moyennant un boute-hors, ou une petite vergue qui s'adapte à une des vergues majeures.

Je ne vous dis rien du tems, qui est toujours très-beau. Notre traversée sera assez longue, mais elle sera très-douce, et, j'espère, exempte des contrariétés qui, de l'état de marin, font un métier de forçat. La parfaite harmonie qui règne à bord, jointe au bon esprit d'y varier nos occupations, contribuent à nous faire

(1) Histoire générale des Voyages, tome 2, livre 2, chapitre.

avancer, sans impatience, vers le but de notre course. M. Cottin occupe constamment ses matelots, afin d'éviter les conséquences de l'oisiveté, toujours funeste au bon ordre. Les uns font de l'étouppe, d'autres du fil carré; d'autres raccomodent les voiles, épicent les cables, etc. ces travaux n'ont rien de pénible. Ils se font en chantant, sous une tente qui met les ouvriers à l'abri du soleil. Je me plais à les partager. Je disloque de vieux bouts de corde, comme vos belles dames parfilent des brins d'or; et si je suis destiné à ne pas rapporter de mes voyages tout le fruit que j'en espère, j'aurai du moins appris à faire des nœuds en *cul-de-poule.*

Nous avons fait, au passage du tropique, la cérémonie du baptême des profanes (1), c'est-à-dire, de ceux qui

---

(1) On peut voir les détails de cette cérémonie, longuement décrite dans le chapitre 2 du *Voyage aux îles Malouines*, dont l'auteur observe que *les anciens qui n'avaient point de boussole et*

ne l'avaient point passé encore, mais avec la mesure d'ordre, d'égards, de modération, sans laquelle les plaisirs dégénèrent en peines, et les jeux en combats. La lecture, une partie de piquet, dans laquelle M. Cottin n'oublie pas son ancien métier de Corsaire ; l'histoire de quelques événemens très-singuliers et très-intéressans de la vie de ce brave marin, remplissent les vides de la journée, et prolongent même nos conversations jusque bien avant dans la nuit.

---

qui ne s'écartaient point des côtes dans leurs plus longs voyages, ne connurent pas la cérémonie bizarre du batême. N'est-il pas en effet très-extraordinaire que cette cérémonie, qui dérive d'une institution moderne, relativement à l'existence des Tyriens, des Phéniciens, des Carthaginois, n'aye point été pratiquée par ces navigateurs? Les désordres auxquels l'abus de cette singerie a donné lieu, l'ont faite défendre sur les vaisseaux de la marine royale. Il est même fort extraordinaire que cette caricature ridicule d'un sacrement d'institution divine, ait été jamais tolérée chez des chrétiens.

LETTRE IV.

Jacmel, île Saint-Domingue.
Octobre, 1788.

JE suis à terre depuis huit jours, monsieur, et certes je n'avais pas tort de ne me sentir aucun empressement d'y arriver. Quel pays! quelles mœurs! quels.....! Mais, comme je ne suis plus assez jeune pour céder, sans résistance, à l'empire de la première impression, je me suis résolu à un parti que je crois sage; celui de laisser s'émousser ce que Montaigne appelle *la pointe de l'étrengeté*, afin de mûrir, par un noviciat de quelques mois de silence et d'observations, le jugement que je dois porter des hommes, des mœurs, du pays.

Je veux, s'il est possible, et je l'espère, éviter les deux principaux écueils sur lesquels la plupart des voyageurs échouent, l'exagération et l'étourderie. Je n'irai donc point, jugeant comme

eux du tout sur une partie, tracer hardiment le portrait d'un peuple sur quelques traits d'une société, peindre l'homme dans un individu, et poser en principe que *toutes les femmes à Rome portent perruque* (1), parce que j'aurai vu de faux cheveux à *la charmante Rosalinde.* « On a dès long-tems remarqué, dans les voyageurs, une affectation particulière à vanter le théâtre de leurs voyages », dit M. de Volney (1), et j'espère encore échapper à ce reproche.

En attendant, je vous rendrai compte de la manière dont s'est terminé le mien.

---

(1) *Lettres sur l'Italie, par M. le président du Paty*, tome 2, lettre 87. On trouve une autre preuve de cette légèreté de jugement, moins excusable chez une nation plus réfléchie, dans le *Voyage autour du Monde*, par l'amiral Anson, tome 3, livre 3, chapitre 9, où le rédacteur ne fait pas difficulté de juger de la probité et des mœurs de tous les habitans du vaste empire de la Chine, d'après quelques friponneries des habitans de Macao.

(1) Voyage en Syrie et en Égypte, tome 2, chapitre 18.

La constance du beau tems nous ayant permis de prendre, presque chaque jour, hauteur, M. Cottin me dit le 24, que si aucun événement extraordinaire ne venait à la traverse, nous verrions, le lendemain avant midi, la Désirade, ce qui eut en effet lieu vers dix heures du matin; et c'est, depuis que je navigue, le seul exemple d'un rapport aussi exact entre l'observation de la latitude et la mesure du lok, si sujette à erreur, quoique la seule manière d'estimer la route, lorsque l'absence du soleil interdit l'usage du quart de cercle ou de l'octant.

J'arrivais dans un monde nouveau, et cette seule pensée m'eût déjà rendu très-attentif à observer la chaîne des isles que nous allions longer sur les deux bords, quand même le plaisir de revoir la terre, plaisir dont un navigateur seul peut connaître le charme, n'y eût pas constamment attaché mes regards.

Nous vîmes successivement et sur notre gauche, la Désirade, que Colomb ne découvrit qu'à son second voyage; que des

géographes mal instruits prétendent inhabitée, et qui nourrit quelques colons qui y cultivent un peu de café et de coton. Ensuite, la Guadeloupe, que nous accostâmes assez près pour y distinguer les habitations éparses sur la côte.

Nous laissâmes sur la droite, et Montserrat, qui paraît n'être qu'une seule montagne, dont le talus rapide est peu susceptible de culture; et la grande isle de Cuba, dont le nom vous rappellera ceux de milord Axminster, de l'intéressante Fanny, de la bonne madame Riding, et de l'abbé Prévost, leur père.

Un incident, qui pouvait nous devenir fatal, pensa me priver du plaisir d'en voir davantage.

Nous approchions de Saint-Domingue, dont M. Cottin voulait reconnaître la pointe occidentale. La beauté de la nuit m'avait engagé à rester sur le pont. Vers minuit, étant à la poulène, je crus voir que quelque chose de sombre et de grisâtre interrompait la ligne de l'horison. A force de fixer cet objet, je reconnus

que c'était une terre basse, et je jugeai que, portant assez de voiles, avec une bonne brise, nous n'avions plus un quart de lieue à courir.

Sans rien témoigner à l'officier de quart ni aux matelots, je fus réveiller le capitaine, que je conduisis à l'avant. Sa présence d'esprit fut égale à sa surprise : larguez vîte les écoutes à stribord, me dit-il ; puis, arrachant la barre au timonier, il commanda de brasser bas-bord, et nous arrivâmes....... Et il était tems, monsieur, car nous n'étions plus à deux encablures de cette terre, qui était la petite isle de *Saona*, sur laquelle, en cas de naufrage, nous n'eussions trouvé que du sable.

Cette rencontre nous donnant un point de reconnaissance positif, nous nous élevâmes au large, et je fus me coucher pour quelques heures.

Nous avions la côte méridionale de Saint-Domingue en pleine vue à mon réveil. La brise, qui venait de terre, nous apportait le confus mélange des émana-

tions

tions de tous les aromates, parmi lesquels l'odorat distinguait le suave parfum de l'acacia-buisson.

La voilà donc, me dis-je, cette terre, ce premier échantillon (1) d'un nouveau monde, dont la découverte dut combler Colomb d'une joie d'autant plus pure, qu'elle le tirait tout-à-coup de la foule des avanturiers téméraires, pour l'élever au rang des plus grands hommes! Jamais entreprise plus hardie n'avait décidé une aussi grande question. Aussi, quel moment! Quel triomphe pour l'amiral et ses compagnons! Héritiers de la puissance de Dieu, continuateurs de son ouvrage, ils achevaient la création! L'histoire ne sait dire que des faits: il faut se transporter en esprit parmi eux, pour se peindre leur étonnement, pour en-

(1) Quoique Colomb eût découvert précédemment, c'est-à-dire, le 12 octobre 1492, l'île de Guanahami, ou Sansalvador, une des Lucayes, je me permets cette espèce de transposition, parce que Saint-Domingue fut la première où les Européens firent un établissement.

tendre les cris de leur allégresse, pour voir l'expression d'un tendre et religieux respect succéder aux inquiets et sombres regards de la méfiance, du découragement et de la haine douloureuse. Comme ces hommes, avides de terre, dûrent dévorer des yeux ce sol inconnu, ces productions nouvelles, cette nature étrangère (1)! Comme l'aspect de cet isle dut aggrandir leur chef, même dans l'opinion de celui d'entr'eux qui, rebuté d'une tentative dont l'audace étonnait sa prudence, disait aussi naguères, avec les courtisans de l'Escurial : *Rien de plus*

---

(1) Il faut avoir une idée bien fausse de l'espèce diverse dans laquelle cette vue dut les jetter, pour dire, comme les compilateurs de l'*Histoire générale des Voyages*, tome 10, livre 1, chapitre 1, que la première fois que les Espagnols débarquèrent sur le nouveau monde, *ils baisèrent humblement la terre*. Ils la baisèrent *avec transport*, dit avec beaucoup plus de vraisemblance l'auteur de l'*Histoire de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, tome 13.

fou que cette entreprise (1); mais qui, à son retour, ne dira pas comme eux, *rien de plus simple*, car il voudra en partager la gloire comme il en a partagé les périls.

Ce fut le dimanche . . . . 1492, que l'on vit Saint-Domingue; et l'incalculable influence de cette découverte, la révolution qu'elle produisit dans le commerce, la politique, les opinions de l'Europe, doivent rendre ce jour à jamais célèbre dans les fastes de son histoire.

Mais, quel contraste, monsieur, dans les conséquences des principes adoptés par les différentes puissances, selon qu'ils furent dirigés par l'esprit de commerce ou celui de conquête (2)! L'un n'appor-

---

(1) Colomb offrit d'abord ses services à dom Juan, roi de Portugal, qui les refusa. Dans un voyage qu'il fit à la cour de ce prince à son retour d'Amérique, en 1493, les courtisans conseillèrent à leur maître de le faire périr, et lui offrirent même de l'assassiner.

(2) Le desir de perfectionner la connaissance du globe a donné naissance à une nouvelle

tait au nouveau monde que des vices, des arts, des besoins; l'autre lui apportait l'esclavage et la mort. A la voix du premier, je vois le Batave indigent s'élancer de ses lagunes, parcourir le globe; et, par son économe et persévérante industrie, couvrir ses marais des richesses des deux mondes, en fondant aux extrémités de la terre des colonies plus étendues, plus riches, plus populeuses que la métropole; tandis que l'Espagnol dépeuple ses belles provinces, pour aller dépeupler les Antilles, le Mexique, le Pérou, et bâtir de pauvres capucinières (1) sur les débris du riche empire

---

sorte d'ambition, celle des découvertes. Elle a à-peu-près les mêmes conséquences que les deux autres pour les peuples découverts, parmi lesquels les seuls habitans de la terre de Van-Diemen, ou nouvelle Hollande, ont eû le bon esprit de rejetter avec mépris des présens dont ils n'avaient que faire, et qui ne leur eussent donné que de nouvaux besoins. Voyez *Nouveau Voyage à la mer du Sud*, page 29.

(1) Je sais que les moines du Mexique n'observent pas mieux le vœu de pauvreté que les

de Montesuma....... Ah! l'imagination la plus froide recule d'horreur devant la gloire de Cortez et de ses successeurs, quand on songe qu'elle a coûté vingt millions d'hommes à ces malheureuses contrées (1)! « Et quels biens, dit Montesquieu, les Espagnols ne pouvaient-ils pas faire aux Mexicains! Ils avaient à leur donner une religion douce, ils leur apportèrent une superstition furieuse; ils auraient pu rendre libres les esclaves, et ils rendirent esclaves les hommes libres. Ils pouvaient les éclairer sur l'abus des sacrifices humains; au lieu de

autres; mais la somptuosité des églises, l'opulence des monastères, le luxe du clergé, ne suppléent pas plus à la culture, la véritable base de la richesse des colonies, que la luxure des moines à leur population. Le Pérou a beau produire de l'or, il ne sera vraiment riche que lorsqu'il produira des hommes et des récoltes. On compte, dans la seule ville de Mexico, vingt-neuf couvens d'hommes et vingt-deux de filles.

(1) Carjaval se vantait, au moment de mourir, d'avoir à lui seul massacré vingt mille Indiens.

cela, ils les exterminèrent. Je n'aurais jamais fini, si je voulais raconter tous les biens qu'ils ne firent pas, et tous les maux qu'ils firent (1) ».

---

(1) *De L'Esprit des Loix*, livre 10, chapitre 4.

LETTRE V.

Jacmel. Octobre, 1788.

JE reprends, monsieur, sans aucun préambule, la suite de ma dernière lettre.

La variété des aspects, la nouveauté des formes sous lesquelles une végétation rapide développe, sous un ciel brûlant, des productions inconnus aux Zônes tempérées; cette terre, dont aucune voix n'interrompait le silence, dont aucune trace de culture ni d'habitation ne troublait la solitude, attachèrent long-tems mes yeux et ma pensée.

Que sont devenus les hommes doux et paisibles qui l'habitaient? Répondez, Européens: où sont-ils? Tant que vous n'avez trouvé chez eux que les vertus de l'hospitalité, vous vous êtes contentés d'en faire vos esclaves, n'est-ce pas? Mais du moment où vous vîtes que,

frappés des excès de votre inconséquente et barbare turpitude, ils passaient de l'amour à la haine, et de l'adoration au mépris, vous vous êtes hâtés d'exterminer, comme des bêtes féroces, des hommes qui vous avaient reçus comme des dieux. Envain espérez-vous que le tems effacera ce crime de la mémoire des hommes ; il existe sur ce rivage un monument (1), dont le nom, confondu avec ses flots, roule à la postérité le souvenir de vos fureurs.

Telles furent, monsieur, les premières pensées que m'inspira la vue de Saint-Domingue. Vous ne les confondrez pas, j'espère, avec les déclamations d'un enthousiasme factice. La question, si la découverte de l'Amérique doit être regardée comme avantageuse ou préjudiciable à l'Europe, n'est point encore décidée ; mais celle de son influence sur le bonheur des habitans de cette partie

(1) La rivière du massacre.

du nouveau monde ne l'est que trop par le fait : ils n'existent plus (1).

L'ancien, le véritable nom de Saint-Domingue, n'est pas trop connu. François Coréal dit que les naturels la nommaient *Quisqueïa*, *Haïti*, *Cipanga* (2). Peut-être ces noms sont-ils moins ceux de l'isle entière, que des différentes parties où les indigènes avaient leurs établissemens. Les Espagnols la nommaient d'abord *Isabella* (3), et la nom-

(1) Voyez Réflexions sur la colonie de Saint-Domingue, tome 1, chapitre 2. Un seul Cacique était parvenu à former, au Nord-Est de San-Domingo, un établissement où il avait réuni quatre mille de ses compatriotes, qu'il gouvernait sous le titre de Cacique de l'île de Staïti, sans autre dépendance que celle d'appeller de ses jugemens à l'audience royale. Mais, en 1718, cet établissement ne contenait déjà plus que quatre-vingt à quatre-vingt dix individus des deux sexes.

(2) *Relations des Voyages*, *etc.*, tome 1, chapitre 1.

(3) *Correspondance de Ferdinand Cortez*, *etc.*, lettre 1.

ment encore aujourd'hui *Hispagnola*, ainsi que tous les peuples navigateurs, à l'exception des seuls Français, qui confondant le nom de la capitale *San-Domingo*, avec celui de l'isle, ont pris et gardé l'habitude de l'appeller Saint-Domingue (1).

Je reprends la suite de notre navigation.

Soit négligence des timoniers, soit que des courans inconnus nous eussent fait dériver, nous nous trouvâmes à l'entrée de la nuit tellement afalés sur une côte à pic, vers l'embouchure de la rivière de Naïba, que nous restâmes tout-à-coup sans vent pour nous en tirer, et sans fond pour y jetter l'ancre. Il fallut mettre la chaloupe et le canot à la mer afin de nous remorquer.

---

(1) *L'Histoire générale des Voyages* termine le récit de la fondation de cette ville, tome 10, livre 1, chapitre 1, par un quiproquo impardonnable, en ajoutant qu'elle était *devenue dans la suite, sous le nom de Saint-Domingue, une des plus florissantes colonies françaises.*

Je vis avec plaisir la rivière de Naïba ou Neiva, une des plus considérables de Saint-Domingue, s'acheminer vers l'Océan à travers une large vallée, et se diviser, au-dessus de son embouchure, en plusieurs canaux qui forment un coup-d'œil très-agréable. Cependant rien n'annonce que cette belle contrée soit ni cultivée, ni habitée, et c'est dommage, car je doute que l'on trouve ailleurs un local qui offre à-la-fois un sol plus varié à la culture, et plus de ressources d'agrément et d'utilité au cultivateur, pour lequel le voisinage d'une rivière navigable est toujours un grand avantage, en ce que la voie d'eau simplifie, accélère et facilite le transport des denrées.

Le cours de cette rivière semble, monsieur, tracé exprès pour former une barrière naturelle entre les possessions françaises et espagnoles. C'est ainsi qu'en avaient d'abord jugé les commissaires français, chargés de la démarcation des limites. Mais les raisonnemens sonores

des commissaires espagnols en décidèrent, dit-on, autrement, et la France perdit un terrain précieux, sans que l'Espagne, qui le laisse en friche, y ait gagné autre chose que de resserrer le territoire de sa voisine : c'est quelque chose, sans doute; mais l'Espagne paraît depuis long-tems avoir oublié que la force d'un état dépend moins de son étendue territoriale que de sa population. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en cela, c'est que dès 1698, cette même rivière de Naïba était nommée, dans les lettres patentes pour l'érection de la compagnie de Saint-Domingue, comme formant avec le Cap de Tiberon les limites de la côte du Sud.

La Saint-Domingue Espagnole est infiniment plus vaste, plus fertile, mieux arrosée que la Française. Mais on y trouve en général trop peu d'industrie et trop de moines. Je suis très-persuadé que leurs terres sont bien cultivées, leurs revenus bien administrés. Les moines ont toujours été de bons économes et des

cultivateurs intelligens ; mais j'observerai que des usufruitiers célibataires, travaillant pour un nombre fixe de successeurs, et non pour une postérité illimitée, s'attacheront moins à étendre qu'à perfectionner leur culture. C'est déjà un bien, sans doute ; mais c'est un grand mal, un mal dont l'intérêt du gouvernement souffre plus que tout autre, que de multiplier, dans les colonies sur-tout, des établissement qui entravent la population (1), et, par contre-coup, les défrichemens, c'est-à-dire, la culture, l'industrie, le commerce, etc.

Supposons, monsieur, qu'il y ait à Saint-Domingue cinq mille moines. Substituez leur autant d'hommes mariés ; il en résultera que, dans vingt ans, ces

(1) Celle de Saint-Domingue Espagnole était, en 1717, de dix-huit mille quatre cent dix individus, même en y comprenant quatre à cinq cents français, dont une partie était employée au cabotage le long de la côte ; et l'on assure que depuis cette époque, la population et l'industrie n'ont reçu aucun accroissement.

cinq mille moines seront remplacés par une population de trente à quarante mille individus défrichant, plantant, recueillant et payant à l'état, à raison de dix piastres par tête (1), au-de-là de deux millions tournois. Je veux encore que cette somme soit absorbée par les frais d'une administration nécessairement plus étendue; alors il resterait toujours au souverain, comme bénéfice net, le produit de ses droits, tant sur l'importation des denrées coloniales, que sur l'exportation des marchandises, dont le privilège d'approvisionner les colonies appartient incontestablement aux métropoles, chargées du soin de les défendre, c'est-à-dire, de les conserver.

Depuis Naïba jusqu'à l'isle d'Altavela, nous longeâmes une côte inégale et d'un aspect triste et sévère. Dans toute cette étendue, je ne vis pas la moindre trace

(1) Une telle imposition serait forte en Europe; elle n'est rien dans les colonies, où une égale quantité de terrain a une valeur centuple.

de culture. Les colons espagnols, naturellement paresseux et sobres, se contentent d'élever des troupeaux dont le lait les nourrit, et de planter du tabac, qu'ils fument étendus dans un hamac suspendu à deux arbres. Les plus actifs font, avec les Français, un commerce assez languissant, de bétail, parmi lequel les chevaux, connus sous le nom de *Bayahondros*, sont l'article le plus cher, et de *Tasso*, ou Porc Fumé. C'est eux, sans doute, qui fournissent aujourd'hui au commerce de l'Europe l'excellent tabac, connu sous le nom de *Saint-Domingue*; car à peine les habitans de la partie française en cultivent-ils assez pour leur usage particulier.

Nous rangeâmes Altavela à la portée du pistolet. Cette isle n'est qu'un rocher parsemé de quelques places vertes, et qui, en attendant qu'un solitaire, d'une vocation bien déterminée, vienne y bâtir son hermitage, sert de retraite à une une grande quantité d'oiseaux aquatiques. Il est bon de la reconnaître lorsque l'on

veut aterrer dans la partie sud de Saint-Domingue ; ce qui n'est pas difficile, car elle se voit de très-loin, sous la forme d'un vaisseau du premier rang chargé de toutes ses voiles, ce qui lui a, sans doute, fait donner par les Espagnols le nom d'*Alta-Vela*.

Il ne sera pas hors de propos, monsieur, d'observer que ce point de reconnaissance est très-mal placé sur les cartes côtières des Antilles, récemment dressées par des officiers de la marine Royale. Non-contens d'avoir vérifié l'erreur sur celle dont monsieur Cottin fait usage, ainsi que sur le routier de d'*Après*, nous fumes curieux de consulter une ancienne carte de Saint-Domingue, que j'achetai au hasard à mon passage à Caen, et nous y trouvâmes la position d'Altavela déterminée avec la plus parfaite exactitude. Quant on pense que la paresse, l'étourderie, l'insoucianse, ou l'inexactitude des officiers auxquels on confie une mission aussi importante que celle de la reconnaissance et du releve-

ment

ment des côtes, peut coûter la vie à beaucoup de leurs semblables, il faut convenir que le gouvernement est ou bien malheureux de se voir réduit à un choix de sujets si peu dignes de sa confiance, ou bien coupable de l'accorder aussi légèrement à des hommes incapables d'y répondre. Bourgainville, quoique du corps, se récrie lui-même contre cet abus, et dit ouvertement que *les cartes françaises de l'Inde sont plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider* (1).

Après que l'on a doublé cette isle, la fréquence des habitations que l'on voit le long de la côte, indique que l'on a passé de la partie Espagnole à la partie Française. Le 31, vers neuf heures du matin, nous étions par le travers de la baye de Jacmel. La brise s'étant levée du large, nous y donnâmes, et je débarquai encore avant midi.

(1) Voyage autour du Monde, tome 2, chapitre 7.

LETTRE VI.

Jacmel. Février, 1789.

Ce ne sera pas encore dans cette lettre-ci, Monsieur, que je vous parlerai des habitans de Saint-Domingue. Je n'aime point à précipiter mon jugement, surtout lorsqu'il ne doit pas être aussi favorable que je le voudrais à ceux pour lesquels j'étais, sans doute, trop avantageusement prévenu.

Vous ne trouverez donc ici qu'un aperçu général et préparatoire, car je ne sais pas encore dans quel ordre je vous ferai part de mes observations, et si le pays précédera les habitans, ou si les habitans précéderont le pays, ou si je m'occuperai alternativement de l'un et des autres, ce qui paroît assez vraisemblable.

Je n'ai du reste jamais mieux compris que je ne le fais ici, jusqu'où peut aller l'influence du climat. L'espèce de relâ-

chement que l'excessive chaleur produit sur les organes, agit avec le même empire sur les facultés morales : on est tout aussi paresseux à penser qu'à agir ; le moindre travail est une fatigue ; la moindre contention d'esprit un travail. D'après cela, vous devez vous attendre à me trouver aussi peu de suite dans les idées, que de méthode dans l'art de les rendre. A mesure qu'un objet fera naître une pensée, je l'écrirai, si j'en ai la force, car tout travail assidu, toute application suivie est sévèrement proscrite du régime colonial...... Pensez-vous, Monsieur, que ce soit l'imprudence de s'y soustraire qui fait périr ici tant de monde ? C'est ce que nous verrons.

Par-tout ailleurs l'espèce humaine se divise en deux classes.

La première, et la plus nombreuse, celle du peuple proprement dit, simple, crédule et grossière, n'a guères que les vices qui dérivent nécessairement de l'état social, où *tous* voudroient que *chacun* n'agit que pour *tous*, et où,

dans le fait, *chacun* n'agit que pour *soi*. Ses vertus sont celles du dernier ordre; c'est-à-dire, celles qui, plutôt innées qu'acquises, n'exigent, dans leur usage, aucun des sacrifices qui impriment un si grand caractère à la vertu.

La seconde classe, et la moins nombreuse, est celle de l'homme qui se distingue du peuple par la naissance, l'éducation, la fortune, les emplois, le savoir, ou le degré d'esprit qui équivaut à ces avantages, en rendant celui qui les possède tour-à-tour agréable, utile, nécessaire, ou redoutable aux autres. Souple, facile, éclairé, bon par faiblesse et méchant par calcul, rarement dupe, et quelquefois frippon, on trouve à-là-fois chez lui et des vertus dont l'éclat excite l'admiration ou l'envie, et des vices dont l'immoralité se dérobe sous les charmes de l'amabilité ou le vernis des grâces.

Cette division n'a point lieu ici. Vous en verrez la raison, 1°. dans le dénombrement des différentes classes qui forment la population; 2°. dans l'uniformité

de principes et de mœurs que nécessite un état social, dans lequel on ne connaît que deux classes distinctes, des maîtres et des esclaves.

Outre que cette uniformité dans les rapports qui lient ou divisent les membres d'une société, doit être regardée comme avantageuse, en ce qu'elle prévient les effets, toujours désastreux, d'une inégalité de plus, ajoutée à celles qui dérivent nécessairement de l'état social et de la nature humaine (1), elle

(1) Rien ne nuit plus à une bonne cause que de la défendre par de mauvaises raisons, et c'est fort mal raisonner que de dire, comme le font certains enthousiastes, que la nature elle-même nous donne le modèle de l'inégalité sociale dans l'inégalité physique et morale des individus; car, pour être conséquent, il faudrait donc aussi que l'homme, assujetti à un certain nombre de maux, suite nécessaire de son organisation, y ajoutat toutes les maladies qui dérivent de son intempérence, ou de tout autre abus de ses facultés physiques. Ce n'est pas parce qu'il y a des nains et des géans, des forts et des faibles, des *Vestris* et des cul-de-jatte, qu'il doit y avoir des grands et des petits,

réduit et simplifie les observations d'après lesquelles on peut tracer le caractère d'un peuple.

Mais, comme il faut toujours qu'un certain nombre de préjugés bizarres imprime le sceau de la folie sur tout ce qui a rapport à l'espèce humaine, c'est ici la couleur de la peau qui, dans toutes les nuances du blanc au noir, tient lieu des distinctions du rang, du mérite, de la naissance, des honneurs, et même de la fortune; de sorte qu'un nègre, dût-il prouver sa descendance directe du roi nègre qui vint adorer Jésus-Christ dans la crêche; dût il joindre au génie d'une

---

c'est parce que les distinctions qui font les uns et les autres sont inévitables, et qu'une parfaite égalité dans ce genre, est aussi chimérique qu'une parfaite égalité de fortune, de mérite, etc. Parez aux abus de la chose, contre-balancez-les, mais ne vous privez pas du seul moyen d'émulation qui reste au législateur, hors les occasions très-rares où l'effervescence et l'enthousiasme suppléent momentanément à ce vigoureux ressort.

intelligence céleste, tout l'or que renferment les entrailles de la terre, ne sera jamais aux yeux du plus chétif, du plus pauvre, du plus sot, du dernier des blancs, que le dernier des hommes, un vil esclave, *un noir.*

Il a des parens à la côte : telle est, Monsieur, l'expression par laquelle on manifeste son mépris, pour peu que l'on soupçonne qu'une seule goutte de sang africain ait filtré dans les veines d'un blanc; et la force du préjugé est telle, qu'il faut un effort de raison et de courage, pour oser contracter avec lui l'espèce de société familière qui suppose l'égalité.

Vous voyez donc que le cahos de prétentions qu'embrouille ailleurs la diversité des rangs, est aisément débrouillé ici. En Europe, la connaissance des différens degrés d'égards, de considération, d'estime plus ou moins *sentie*, de respect plus ou moins profond, est une science qui exige une étude particulière; et comme l'extérieur ne répond pas tou-

jours au titre, il faut un tact bien exercé, bien sûr, un grand usage du monde pour savoir distinguer, à point nommé, le patricien du prolétaire, le noble du vilain, etc. Ici, au contraire, il ne faut que des yeux pour savoir ranger chaque individu dans l'ordre auquel il appartient.

Ainsi vous savez, sans que personne vous le dise, que, depuis le gouverneur, investi du pouvoir et décoré des ordres du roi, jusqu'au fripon, qui, des galères de Marseille, apporte ici l'empreinte flétrissante que la main du bourreau imprima sur son omoplate, tous les blancs y sont pairs.

Ce respect pour la couleur, qui, comme tant d'autres conventions, ne serait qu'une sotise aux yeux de la raison, est cependant la loi suprême, le *palladium* auquel tient la destinée des colonies: cela est peut-être très-ridicule à dire, mais cela est ainsi, et cela ne peut être autrement, parce que l'on a fait, dans la fondation de ces colonies,

une faute qui a nécessité tous les autres vices de leur établissement.

Pour intéresser l'avidité des riches, on a donné une telle étendue aux concessions, que chacune, en prenant le café pour terme moyen, peut aisément produire un revenu net de cinquante mille francs (1). Mais, comme un homme seul ne saurait ni défricher, ni planter, ni récolter une étendue de deux cents câreaux de terre, je ne sais quel génie infernal imagina de faire cultiver l'Amérique par des Africains (2).

---

(1) Une concession est de deux cents câreaux. Comme le café ne réussit très-bien que dans les montagnes, il faut toujours supposer un quart du terrain incultivable, et en assignant un autre quart pour ce que l'on nomme *savannes*, c'est-à-dire, paturages, pour l'emplacement de l'habitation et de ses dépendances, etc. il en résulte qu'il reste cent câreaux à mettre en valeur ; chaque câreau produit un millier de café, ce qui donne à-peu-près cent pistoles de revenu. On verra ailleurs ce qu'il faut déduire de cette somme pour les frais de culture, etc.

(2) Qui croirait que ce fut un prêtre, le plus humain, le plus sensible de tous ceux qui ayent

Un abus en entraîne un autre. A la trop grande étendue des terrains concédés, on ajouta bientôt celui d'accorder au même individu, et en dépit de la loi qui le défend, deux, trois et jusqu'à quatre concessions, suivant que l'on est ou recommandé par les ministres, ou protégé par les administrateurs de la colonie, dont ce procédé doit retarder et la culture et la population, en ce qu'il n'y a point de propriétaire, quelque riche qu'on le suppose, qui le soit assez pour entreprendre d'établir à-la-fois plusieurs habitations. Pour éluder la loi, on se fait expédier le titre d'une concession vacante, sous le nom d'un parent ou de tout autre quidam, et le gouvernement, qui a senti le besoin d'une bonne loi, reste insensible à la nécessité de la faire observer. La négligence, ou plutôt

jamais pénétré dans les Indes, le célèbre évêque de Chiappo, le vertueux Las-Casas enfin, qui proposa et fit adopter cette idée, pour sauver à ses chers Indiens un esclavage auquel ils n'ont point échappé.

le désordre, à cet égard, va même si loin, que des terres, déjà concédées, mais tout-à-fait abandonnées des propriétaires, par l'impuissance de les cultiver, ont été reconcédées à d'autres, et sont devenues ainsi un objet de litige entre l'ancien et le nouveau possesseur. On avait encore cru pourvoir à cet inconvénient par la loi qui réunit au domaine une concession à l'égard de laquelle le propriétaire n'a pas rempli, dans le terme fixé, les engagemens qui lui en assurent la possession, tels qu'une certaine mesure de terre cultivée par un certain nombre de nègres, etc. mais il en est de cela, Monsieur, comme du reste; c'est-à-dire, que cet acte d'une justice rigoureuse, mais nécessaire, n'atteint presque jamais que le colon obscur et dénué de protection.

Supposons actuellement que l'on eût réduit la mesure des concessions à vingt câreaux, pour la culture desquels les bras d'une pauvre famille européenne eussent suffi; il en résulterait que la

même étendue de terre sur laquelle on voit aujourd'hui végéter quelques nègres, porterait et nourrirait quatre-vingts individus, et il n'y a aucun doute que cette terre ne fût beaucoup mieux cultivée par dix propriéraires résidens, que par celui qui, à deux mille lieues de ses possessions, n'a d'autres garants du soin et de la fidélité avec lesquelles elles sont régies, que l'intelligence d'un économe ignorant, ou la probité d'un gérant fripon. Les Anglais ont suivi cette méthode à la Barbade, et cette isle est, en proportion de son étendue, la plus riche et la plus peuplée des colonies anglaises. Si donc, d'après l'observation judicieuse de *Labat*, il est vrai que c'est le nombre des blancs qui fait la force des colonies, il faut aussi convenir, avec ce voyageur, que le nombre des blancs ne peut être composé que de ce que l'on nomme les petits habitans.

Je me hâte, Monsieur, de détruire la seule objection spécieuse que des gens mal instruits, ou de mauvaise foi, peu-

vent opposer à ce mode de population, l'insalubrité du climat.

Je réponds d'abord que cette insalubrité consiste beaucoup plus dans le défaut de régime, dans les excès auxquels les Européens s'abandonnent en arrivant ici, que dans le vice du climat. Je dis que c'est leur intempérance qui leur rend la température si fatale.

Je réponds en second lieu, que les premiers cultivateurs de Saint-Domingue, ceux qui, dans l'origine, faisaient ce que font aujourd'hui les nègres, étaient ce que l'on nommait alors des *engagés*, ou *trente-six mois*, à raison des trois années qu'ils s'engageaient à servir un habitant; qu'il y a ici des sous-divisions de concessions cultivées par des blancs, lesquels vivent dans une honnête aisance, et ces preuves de faits sont des argumens sans replique.

Les Européens ont, je le sais, plus de peine a se faire au climat; un travail forcé les tuerait infailliblement; mais il n'en est pas moins vrai que dix blancs

aclimatés feront, sans abuser de leur force, l'ouvrage de cent nègres, parce qu'ils le feront avec plus de volonté, avec plus d'intelligence, par conséquent avec plus de fruit. « Il est démontré par l'expérience de tous les siècles et de toutes les nations, que l'ouvrage des esclaves, quoiqu'il ne coûte en apparence que les frais de leur nourriture, est le plus cher de tous en dernière analyse. L'homme qui ne peut acquérir de propriété, n'aura jamais d'autre intérêt que de manger le plus, et de travailler le moins possible (1). Les colons qui prétendent le contraire, sont, ou des paresseux, ou des sots, ou des imposteurs. Moi, je vous parle d'après ma propre expérience, et je n'ai certainement ni l'usage, ni le degré de vigueur qu'exigent les travaux agraires ». « La chaleur et le peu de salubrité dont les Européens

(1) Smith, Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, tome 2, livre 3, chapitre 2.

couvrent leur inaction dans les colonies, dit un voyageur estimable et bon observateur, n'est que le prétexte de la faiblesse où sont parvenus des hommes intempérans, débauchés, et trop vains ou trop sensuels pour continuer le travail des mains (1) ».

D'ailleurs, Monsieur, que signifie cette misérable objection du climat? La population blanche ne peut-elle se soutenir ici que par des émigrans d'Europe? Y est-il défendu aux femmes d'y faire des enfans, et a-t-on jamais entendu dire que l'air de sa patrie aye tué un créole?

Ayons des mœurs à Saint-Domingue; que les colons, usés par un libertinage crapuleux, au lieu de ces concubines noires, plombées, jaunes, livides, qui les abrutissent et les dupent, épousent des femmes de leur couleur, et bientôt ce pays offrira, à l'œil de l'observateur, un aspect tout différent.

---

(1) Voyage autour du Monde, par M. de Pagès, tome 1.

LETTRE VII.

Jacmel. Mars, 1789.

Mon opinion sur l'esclavage des nègres ne peut pas être équivoque pour vous, monsieur. Je me suis assez clairement expliqué à ce sujet dans une des lettres que je vous écrivais du Cap-de-Bonne-Espérance (1).

Vous savez donc que j'ai toujours partagé, comme je partage encore, les sentimens de ceux de nos écrivans qui réclament contre le trafic infâme que nous fesons à la côte d'Afrique.

Mais en rendant hommage à la pureté de leurs motifs, je me permettrai deux observations : c'est d'abord que les auteurs qui ont écrit sur l'esclavage des nègres, d'après des rapports exagerés

(1) Le manuscrit de ces lettres est demeuré, avec d'autre papiers, dans un dépôt d'où j'ignore si je pourrai jamais les tirer.

ou faux, et sans pouvoir juger par eux-même ni de l'espèce d'hommes pour laquelle ils plaident, ni de leur existence dans l'état d'esclavage, ont justement mérité le reproche de n'avoir combattu que par de vaines déclamations, un abus dont les avantages compensent les défauts; j'observerai, en second lieu, que toute démarche de ce genre devant avoir un but d'utilité commune, il est dangereux, même illicite, de soulever l'opinion contre un ordre de choses qui intéresse la sûreté et la fortune publiques, sans offrir en même-tems un remède infaillible à un mal nécessaire. Nous n'avions pas besoin de ces messieurs pour savoir que l'esclavage est une chose odieuse. Que diraient-ils à l'Esculape qui soigne leur santé, s'il ne leur offrait, dans un épanchement de leur bile philantropique, pour tout soulagement, que des invectives contre le mal qui les consume?

Notre siècle n'est malheureusement que trop fertile en réformateurs politi-

ques (1), qui se hâtent de démolir un édifice irrégulier, sans avoir ni les talens, ni les matériaux nécessaires pour le reconstruire sur un plan mieux ordonné.

Un seul raisonnement bien simple répondra à tout.

Vos colonies, telles qu'elles sont, ne peuvent plus exister sans l'esclavage : c'est une vérité affreuse à dire ; mais le danger de la méconnaître peut entraîner les plus terribles conséquences. Il faut donc maintenir l'esclavage ou renoncer aux colonies ; et comme dix-huit à vingt mille blancs ne sauraient contenir quatre cent-soixante mille nègres autrement que par la force de l'opinion, le seul garant de l'existence des premiers, tout ce qui tend à la détruire, est un attentat contre la société.

En vain les turbulens *amis des Noirs* cherchent-ils à étayer leur doctrine de

(1) Il en sera d'eux comme des réformateurs religieux ; ils produiront beaucoup de haines, de crimes, de malheurs, de discordes, qui finiront par l'indifférence.

l'exemple des États-Unis-d'Amérique, où, hors les Carolines et la Virginie, on ne connaît aucune des cultures qui exigent de nombreux atteliers. Dans le reste de ces états, le nombre des esclaves se réduit à si peu de chose, il est si facile de les suppléer par des domestiques blancs; ils y sont élevés avec tant de soin, traités avec tant d'humanité, que si la loi qui les émancipe à un certain âge, ne produit aucun effet désavantageux sur la fortune des maîtres, elle n'ajoute autre chose au bonheur des esclaves, que la satisfaction de remplacer un service forcé par un service volontaire. Enfin, les États-Unis, en proscrivant la future importation des nègres, ont en même-tems pourvu à ce que la culture ne souffrit point de cette proscription; que nos anti-nègriers fassent de même, qu'ils substituent à leur vain bavardage des loix positives, des moyens efficaces, des mesures sages; en un mot, qu'ils soyent *les amis des Noirs* sans être les ennemis des blancs.

Je vous ai représenté l'abolition de l'esclavage et la conservation des colonies comme incompatibles, non par la nature de la chose en elle-même, mais par les obstacles que l'intérêt personnel apporterait infailliblement à la seule mesure, à l'aide de laquelle on pourrait parvenir à la première opération.

Cette mesure n'est rien moins qu'un nouveau partage des terres, et vous m'avourez qu'il n'en faut pas davantage pour faire partir contre moi un cri universel de proscription. Cependant, comme le ciel m'a doué d'une impassibilité de caractère, sur laquelle les clameurs de la multitude ne produisent aucun effet, je dirai d'abord que du moment où la chose n'est pas impossible, je ne vois pas pourquoi elle ne serait pas proposable, et elle ne serait rien moins qu'impossible, puisqu'en conservant au propriétaire, auquel j'ôterai les deux tiers de sa concession, un droit d'hipothèque sur la partie démembrée, je le laisserais encore le maître de choisir entre un rembour-

sement successif ou une redevance proportionnée au prix du fond, l'un ou l'autre déterminé par des arbitres et des experts.

Sans doute qu'une pareille opération exigerait le concours et des sacrifices du gouvernement; mais j'ai une trop haute idée de sa sagesse et de sa bienfaisance pour ne pas être persuadé qu'il ferait également servir ses trésors et son pouvoir au succès de cette espèce d'amputation politique; car, comment supposer que celui qui vient de prodiguer et ses trésors et sa puissance pour soustraire l'Amérique septentrionale au joug de l'Angleterre, balancerait à opérer, dans ses propres domaines, une révolution que l'humanité, sa gloire, son intérêt même, sollicitent également ?

Voilà mon rêve fini, monsieur; je reviens à mon texte.

N'imaginez pas que je prétende ni justifier l'esclavage, ni dissimuler les maux qu'il engendre nécessairement. Je ne connais point de corruption morale plus contraire aux mœurs, aux lumières

qui les adoucissent, aux vertus qui les purifient, je dirai même à l'esprit de subordination si nécessaire dans un état monarchique; car, comment celui que l'usage du pouvoir le plus illimité habitue à n'en reconnaître aucun, se pliera-t-il au joug des loix qui contrarient sa volonté? comment le despote se soumettra-t-il au prince, qui ne dit jamais que *nous voulons*, quant lui ne dit jamais que *je veux*?

Peut-être eut-on pû prévenir les conséquences de ce genre d'insociabilité en déléguant, au chef militaire de la colonie, une plénitude de pouvoir dont l'énergie pût en imposer à l'esprit d'indépendance naturel aux colons; mais la crainte, assez raisonnable, qu'il n'en abusât; celle, bien ou mal fondée, qu'un gouverneur habile et ambitieux ne profitât un jour de ce même esprit pour leur faire secouer le joug de la métropole, fit imaginer l'expédient de subordonner les uns aux autres les pouvoirs, c'est-à-dire, le gouverneur, le conseil, et l'intendant; de sorte que ces autorités, toujours rivales

et jamais d'accord, pour ne citer qu'un seul exemple de la nullité de leur influence sur les volontés particulières, ne sont pas même encore parvenues à mettre en vigueur un seul article du *Code Noir* (1).

Que font donc là toutes ces autorités, me demanderez vous, monsieur ? moins de mal qu'elles ne pourraient, et encore moins de bien. Chaque administrateur, calculant sur l'incertitude de sa passagère existence, laisse au hasard le soin de la félicité publique, et songe à sa propre fortune, car on n'a pas oublié ici que *Galvam*, le seul des vices-roi des Indes qui n'emporta de son gouvernement que l'estime et l'amour des peuples, ne trouva, à son retour en Portugal, que le mépris

(1) La manie de l'esprit fait débiter bien des sotises. On ne conçoit pas que l'auteur, si estimable d'ailleurs, des *institutions politiques*, ait osé dire, tome 1, chapitre 5, que *celui qui fabriqua* ce code, *dut avoir l'âme noire comme de l'encre.*

et la misère (1). De tels exemples devraient bien apprendre aux souverains à honorer, plus qu'ils ne le font, des vertus qui sont les plus sûrs garans de l'obéissance et du respect des peuples pour le pouvoir qui les gouverne.

J'ai dit que je regardais l'esclavage comme pernicieux aux mœurs et aux lumières.

Si, lorsque je vous parlerai avec quelque détail, des différentes classes qui forment la population de Saint-Domingue, je puis triompher de mon penchant à l'indulgence, je ne trouverai, dans les mœurs de ses habitans, que trop de preuves à l'appui de cette assertion; et si je vous disais, en attendant, qu'ici l'éducation, d'accord avec la nature, loin de prêter à la jeunesse un appui

(1) La justice veut que je nomme encore dom Juan de Castro, qui, à sa mort, ne laissa pour toute fortune que trois réaux. Galvam mourut à l'hôpital. Quelle leçon pour ses pareils! elle n'a pas été perdue.

contre l'influence du climat; loin de retarder le progrès du développement trop rapide de ses facultés ; loin d'en prévenir l'inévitable épuisement , la pousse sans relâche de l'adolescence à la décrépitude ; qu'elle ne laisse pas même aux jours de l'innocence le tems de se colorer du fard de la prudence; que la jeunesse et l'âge mûr y languissent également privés ; l'une, de l'éclat de sa fraîcheur, de la naïveté de ses grâces ; l'autre, de l'ascendant que la sagesse, l'expérience, le calme des passions lui assurent; et qu'enfin, de l'alliage révoltant de tous les ridicules de l'ignorance et de la sotise à prétentions, avec tous les vices d'une immoralité, qui n'a pas même la séduction pour excuse , résulte un composé qui présente l'humiliant tableau de l'humanité , parvenue à son dernier période de dégénération ; alors, monsieur, partagé entre le doute, l'indignation et le mépris, peut-être m'accuserez-vous de calomnier à-la-fois et l'homme et la nature ; et vous n'aurez raison, qu'en me

snpposant assez injuste pour ne pas savoir faire les exceptions que réclame toute règle générale.

LETTRE VIII.

Jacmel. Mars, 1789.

S'IL fallait, monsieur, commencer le dénombrement des différentes classes d'habitans par la meilleure, il ne serait pas impossible que celle qui se trouve être la première dans l'ordre établi, ne devînt la dernière.

Ce n'est pas là, je le sais, ce que prétendent les colons que l'on rencontre en Europe. Aussi exagérés dans l'opinion de leur supériorité, que dans l'énumération des prétendus délices qui marquent chaque instant de leur vie par une jouissance, selon eux, le noir est ici au blanc ce que la brute stupide est à l'ange de lumière.

Que, dans un pays où l'esclavage nécessite une ligne de démarcation bien prononcée entre le maître tout-puissant et l'esclave, dont la soumission doit être illimitée, les blancs ayent cherché à ren-

forcer de tous les préjugés favorables l'opinion de leur suprématie, c'est ce qui est tout simple. Mais que des hommes, auxquels il faut au moins supposer la conscience de leur imperfection, parviennent à croire sérieusement, et à vouloir persuader aux autres, qu'une prétention, qui n'est pas même l'ouvrage de l'amour-propre, puisse justifier l'absurdité de celles qu'ils fondent sur la couleur ds leur peau, c'est ce qui est d'autant plus absurde, qu'en raisonnant d'après leurs principes, il faudrait que le Provençal basané, et l'Espagnol au teint olivâtre, s'avouassent d'une nature inférieure à celle du Hollandais ou du Suédois; et, s'il est vrai, comme on ne peut en douter, que Dieu fit l'homme à son image, ne devons-nous pas respecter, dans la couleur même des nègres, le rapport qui, dès-lors, existe nécessairement entre le créateur et son ouvrage ?

Mais, que le préjugé de la couleur subsiste, puisqu'il est nécessaire; autant

vaut celui-là qu'un autre. Cependant, que ceux qui le réclament se persuadent bien qu'il ne les garantira des dangers qui menacent tout imposteur démasqué, qu'autant que l'illusion aura pour appui les deux vertus dont l'on aime à faire le partage des êtres d'une nature supérieure, la justice et la bonté.

Je passe à l'énumération des différentes classes qui forment la population totale de Saint-Domingue, en observant que l'on n'y trouve plus un seul individu descendant des indigènes que les Européens y trouvèrent.

La première est, comme de raison, la classe blanche. Elle comprend le gouverneur, l'intendant, tous les agens quelconques du gouvernement, le clergé, tous les propriétaires résidens, les économes, les procureurs, les gérans de ceux qui ne résident point, les négocians, les soldats, les pacotilleurs, les ouvriers; enfin, toute la race des industrieux, que les nègres nomment *petits blancs*, et que la misère, la honte, l'inconduite, le

désespoir, ou l'espoir de faire fortune, amènent dans le pays du monde où la vie animale est au plus haut prix, où l'industrie a le moins de débouchés, où les arts sont le moins en honneur, et où l'indignité avec laquelle leurs prédécesseurs ont abusé de l'ancienne et célèbre hospitalité des colonies, a rendu les habitans assez circonspects pour ne plus admettre chez eux que des gens d'un nom connu, ou munis de bonnes lettres de recommandation.

Ce fut, monsieur, sur leurs représentations, relativement à la facilité avec laquelle des avanturiers de toute espèce passaient d'Europe dans les colonies, que la cour donna un réglement qui assujétit tout passager à se présenter, avec le capitaine et un répondant, au bureau de l'amirauté du port où il s'embarque. Mais cette loi sage s'élude, comme toutes les autres, parce que peu de capitaines se refusent à faire ce que l'on appelle *passer par-dessus le bord*, le premier quidam qui trouve l'art d'intéresser leur

pitié, où le moyen de tenter leur avarice par une légère rétribution. Quel que soit le motif qui détermine une semblable action, elle n'en est pas moins en même-temps et une contravention à la loi, et une espèce de vol, puisque le passager ne peut se nourrir que sur les vivres de la cargaison, par conséquent aux frais des armateurs. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui que les agens du commerce trouvent, dans les principes qui le dirigent, la justification de ceux par lesquels ils se croyent dispensés de compter très-exactement avec la probité.

La seconde classe est celle des mulâtres, quarterons, demi-quarterons ou métis, et tout ce que l'on nomme *gens de couleur* (1), dans laquelle je com-

(1) Voici le tableau exact de couleur. Le blanc et la négresse produisent le *mulâtre*, le mulâtre et la négresse le *grif*, le blanc et la mulâtresse le *quarteron*, le blanc et la quarteronne le *tierceron*, le blanc et la tierceronne le *métis*, le blanc et la métisse le *mamelouc*.

prends les mulâtres propriétaires fonciers ou vivant d'industrie et libres, ainsi que les domestiques libres ou esclaves, mâles et femelles; car ici la loi, protectrice de l'opinion, défend à tout blanc de déroger à la dignité de sa couleur, en se faisant servir par un blanc.

Dans l'origine, tout mulâtre était libre à l'âge de vingt-quatre ans, non par une loi de l'état, mais par la volonté unanime des colons; et cela était d'autant plus sage, que l'extrême disproportion entre le nombre des blancs et celui des noirs, exigeait que les premiers se fissent un appui des mulâtres. Cependant, sur les représentations de quelques hommes, dont l'usage de ne pas vendre leur propre sang, dérangeait les calculs, le roi, par une déclaration donnée en 1674, rendit esclaves tous les enfans d'une esclave; et j'observe que si, à la honte des Européens, une loi du législateur qui les avilit, en vouant leur postérité à l'esclavage, est observée par eux avec la plus rigoureuse exactitude, il n'en est pas de

même

même de celle qui veut expressément que tout maître donne à chacun de ses esclaves deux livres et demi de viande salée par semaine.

La classe noire est la dernière ; c'est celle des nègres libres et propriétaires, qui sont en petit nombre, et des nègres esclaves, soit *Créoles*, c'est-à-dire, nés dans la colonie ; soit *Bossales*, ou importés de l'Afrique.

Quoiqu'il y ait une grande distance de l'individu libre à l'esclave, pour éviter les sous-divisions, les distinctions minutieuses, j'ai cru devoir préférer la division colorée, comme la plus simple ; car, il faut encore observer que les nègres ou négresses, non plus que les mulâtres ou mulâtresses, en acquérant la liberté, n'en restent pas moins dans un état d'abjection qui, outre qu'il les rend inhabiles à exercer aucune charge publique, leur défend encore de contracter avec les blancs une société assez intime, non pour ne pas coucher, mais pour ne pas manger avec eux. Que j'aille voir un

mulâtre riche, il m'appellera *monsieur*, et non *maître*, comme les autres ; je l'appellerai *mon ami*, *mon cher* ; il me donnera à dîner ; mais dans la règle, il n'osera pas se mettre à table avec moi.

Telle est, Monsieur, la division totale. Chacune de ces trois classes a ensuite ses nuances, telles que celles qui, en dépit du teint, séparent le gouverneur des autres blancs, le mulâtre et le nègre libre, le mulâtre et le nègre esclave, etc.

Les ménagemens forcés auxquels le préjugé de la couleur donne lieu, ont, pour les habitans, deux avantages qui en compensent le ridicule ; ils rendent le gouvernement plus circonspect dans les actes arbitraires de son autorité ; ils donnent aux colons un caractère d'indépendance et de fierté, dans lequel des administrateurs despotes ont, plus d'une fois, trouvé une résistance tellement invincible, qu'en dernier lieu la cour a été forcée de rappeller un gouverneur, auquel l'habitude de jouer le Nabab dans

l'Inde, fesait chaque jour transgresser les bornes de son pouvoir

La conséquence naturelle de l'ordre de choses qui existe ici, est que les titres honorifiques, qui ailleurs sont tour-à-tour des véhicules d'émulation, de rivalités, de discordes, qui inspirent tant d'orgueil et de prétentions aux uns, tant d'ambition et d'envie aux autres, disparaissent tous devant le titre de *blanc*. C'est donc sur votre peau, quelque flétrie qu'elle soit, et non sur votre parchemin, quelque vermoulu qu'il puisse être, que se mesurent les procédés de savoir vivre. Ainsi, la vanité, qui ailleurs tracasse, se tourmente, se retourne en tant de façons, pour en imposer au public et usurper le tribut d'égards qu'il paye aux droits de la naissance, perdrait ici ses peines et son tems.

Chacune des différentes classes des habitans de Saint-Domingue a, comme vous le pensez bien, un esprit, une manière d'être plus ou moins rapprochées, plus ou moins distinctes, mais qui ressemble d'au-

tant moins à ce que l'on voit ailleurs, que le climat, le régime, les mœurs, les besoins, les travaux, le degré de dépendance réciproque, n'établissent entre les individus que des relations ou faibles ; ou d'un genre tout différent de celles qui lient ailleurs les membres d'une même société.

Ce serait peut-être l'occasion d'entrer dans quelques détails à cet égard ; mais, comme l'étude de l'homme moral exige beaucoup plus de suite et d'expérience que celle de son existence civile ; comme l'influence du climat et d'une façon de vivre, tout-à-fait étrangère à la nôtre, agit nécessairement sur son caractère ; enfin, comme une méthode trop servile me conduirait à une monotonie fatiguante, je pense qu'il est sage de ne point hâter mon jugement, et de ne pas accumuler, sur un seul point, des observations qui, pour offrir un résultat satisfaisant, doivent être celui de la comparaison, du tems, et de l'expérience.

Par exemple, Monsieur, ce qui frappera tout voyageur qui arrive ici avec

la faculté de réfléchir, c'est que, malgré les rapports d'origine, de couleur, et d'un intérêt commun, les blancs venus d'Europe et les blancs créoles forment deux nouvelles classes qui, moyennant leurs prétentions réciproques, laissent entre elles une distance que le besoin seul les engage à franchir. Les premiers, plus maniérés, plus polis, plus rompus aux usages du monde, affectent sur les autres une supériorité qui ne contribue point à les rapprocher. Cependant, si les créoles se ménageaient plus qu'ils ne font dans l'usage précoce des femmes; s'ils cultivaient avec plus de soin des dispositions extraordinaires à exceller dans tous les exercices du corps; si une éducation plus soignée secondait la facilité naturelle de leur esprit, il est hors de doute que n'ayant à lutter ni contre l'insuffisance du climat sous lequel ils sont nés, ni contre les habitudes d'un genre de vie qui diffère, à tant d'égards, de celui auquel un Européen est obligé de se soumettre en arrivant ici, tout l'avantage serait de

leur côté. Il ne manque absolument au créole que le genre d'esprit nécessaire pour savoir user, sans en abuser, des facultés qu'il doit à la nature.

LETTRE IX.

Jacmel. Avril, 1789.

DEPUIS huit mois que je suis ici, Monsieur, je ne vous ai encore parlé ni de la ville de Jacmel, ni de l'habitation que mon hôte vient d'acquérir, et où je n'ai encore fait que des courses.

Les opinions sont partagées sur l'origine de Jacmel, que les uns prétendent avoir déjà subsisté, lors de l'arrivée des Européens, sous le nom d'*Yaquimo*, et que d'autres font dériver de l'espagnol *Jacques de Mélo*, qui en fut le premier habitant.

Quoiqu'il en soit, cet espagnol ne se doutait guères, en élevant son humble *ajoupa* (1) au fond d'une petite baie, qu'un jour son nom se métamorphose-

(1) On nomme ainsi l'espèce de hutte en feuille, ou de cabane où se logent les colons qui commencent à défricher une concession.

rait en celui de *Jacmel*, et sa hutte en une ville commerçante, port de mer, chef-lieu de trois paroisses, et la résidence d'une sénéchaussée, d'un commandant militaire, etc. C'est ainsi que Didon posait les fondemens de Carthage, sans imaginer qu'elle bâtissait la rivale de Rome.

Quand j'honore Jacmel du nom de ville, il ne faut pas, Monsieur, prendre cette expression à la lettre, car jamais une centaine de baraques de planches répandues sur la grêve, ou éparpillées sur le talus et le plateau d'un monticule rocailleux, n'ont constitué ce que l'on nomme une ville, et c'est pourtant, à l'exception du Cap-Français, l'histoire de toutes celles de Saint-Domingue. Un seul particulier riche a eu l'audace de bâtir ici en pierres une maison passable, au risque de la voir crouler au premier tremblement de terre.

Quoi qu'il en soit, cet amas irrégulier de cases, (c'est ainsi que l'on nomme ici une maison) intersècté par quelques

lacunes de verdure, forme, en arrivant de la mer, un coup-d'œil assez pittoresque.

Une baie très-sûre dans la belle saison, un bon mouillage, des défrichemens qui ont beaucoup accru la culture de ce quartier, y attirent tous les ans une vingtaine de navires qui y trouvent leur chargement en sucres, café et coton; car, quoique Monsieur Raynal donne au quartier de Jacmel soixante-deux indigoteries et point de sucrerie (1), je puis vous assurer que l'on y en compte trois en plein rapport, et pas une indigoterie. Le soin extrême qu'exige la manipulation de l'indigo, son succès toujours incertain, le risque de perdre en un moment le fruit d'un long travail, ont décidé les colons à abandonner cette culture précaire. On y a en revanche beaucoup étendu celle du café, moins lucra-

(1) Histoire philosophique et politique des établissemens et du commerce des Européens dans les Indes, tome 7.

tive que celle du sucre, mais sujette à moins de vicissitudes et moins chère ; plus dispendieuse que celle du coton, mais plus sûre et soutenant mieux son prix.

La culture du quartier de Jacmel est susceptible d'un accroissement considérable, car, quoique tout le terrain en soit concédé, il s'en faut qu'il soit tout en valeur, et encore plus que la culture existante soit au degré de perfection où l'on pourrait la porter ; et vous voyez bien, Monsieur, que cela ne serait point, si, en donnant aux concessions une moindre étendue, on eût multiplié le nombre des habitans. Les propriétés médiocres sont toujours les mieux cultivées, ne fut-ce que par la seule raison que l'œil du maître les embrasse plus aisément (1). « Les trop grandes possessions

(1) « Il est en Angleterre et en Écosse quelques grandes terres qui, depuis l'anarchie féodale, sont restées constamment dans la main des mêmes familles. Comparez ces grandes possessions avec

frappent la terre de stérilité; ce sont les petits héritages qui sont les mieux cultivés (1) ».

Parmi les mille et une causes qui entravent les progrès de la culture, et enchaînent l'industrie des habitans, il en est trois principales: la capitation sur les nègres, le haut prix auquel le commerce de France a porté cette *marchandise*, et les frais énormes de ce que l'on nomme la justice.

L'auteur de l'*Histoire philosophique et politique*, en énumérant les avantages qui naîtraient du transport de l'imposition par têtes de nègres sur la denrée

---

les petites propriétés du voisinage, et à l'aspect négligé des premières, comme à l'aspect florissant des secondes, vous serez convaincu, sans avoir besoin d'aucun autre raisonnemeut, combien des propriétés aussi étendues sont défavorables à la culture ». *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, tome 2, livre 3, chapitre 2.

(1) Mably, de la législation ou principes des Loix, tome 1, livre 2, chapitre 1.

qu'ils cultivent, n'a démontré qu'en partie le vice de cet impôt. L'objet est assez grave pour exiger un développement qui ne laisse rien à répondre aux partisans de la capitation.

Si un nombre égal de noirs, disent-ils, produit une égale quantité de denrées, l'assiète de l'impôt sur les uns ou sur l'autre, ne devient-elle pas indifférente ?

Ce sophisme ne peut séduire que des ignorans.

Supposons, Monsieur, que j'achète aujourd'hui dix noirs, la loi m'ordonne de les déclarer demain, et je suis imposé en conséquence. Supposons encore, ce qui n'arrive que trop fréquemment, que sur ces dix noirs il en meure deux avant d'avoir pu les employer à aucun travail, le Roi n'y perd rien, sans doute, mais celui qui taxe mes ouvriers en raison du produit d'un ouvrage qu'ils n'ont pas fait, produit avec lequel je puis seul le payer, ne commet-il pas une injustice criante, en ajoutant à la perte que je

subis, un surcroît d'imposition qu'il ne peut exiger que sur l'intérêt d'un capital que j'ai perdu? Et, d'ailleurs, imposer mon nègre, qu'est-ce autre chose qu'ajouter au prix de son achat la valeur de l'imposition ? Or, plus les nègres seront chers, moins je serai en état d'en acheter; moins de nègres, moins de culture; moins de culture, moins de denrée. Renversons le dilemme : moins les nègres seront chers, plus je serai en état d'en acheter ; plus de nègres donneront plus de culture, plus de culture donnera plus de denrées....... Au nom de notre intérêt commun, imposez donc la denrée. « Si, dit un auteur moderne et justement célèbre, l'entrepreneur d'une grande manufacture qui employe mille livres sterlings à l'entretien de ses machines, pouvait réduire cette dépense à la moitié, il employerait naturellement les cinq cents livres épargnées à l'achat d'une plus grande quantité de matières, qu'il ferait travailler par un plus grand nombre d'ouvriers. La manufacture pro-

duirait donc annuellement plus d'ouvrage, et la société entière en recueillerait plus de jouissances (1) ». Lorsqu'un gouvernement juge nécessaire d'imposer l'exportation des farines, que dirait-on si, au lieu de taxer le sac à tant, il transportait cette imposition sur les roues des moulins qui auraient servi à les moudre ?

Une autre conséquence de ce vicieux mode d'imposition, est que l'habitant, pour en éluder le fardeau, fait de fausses déclarations; que la facilité de dérober ses nègres aux recherches du fisc, ôte à celui-ci tout moyen d'en vérifier la fidélité, et que, tout-à-la-fois odieux par son avidité, et ridicule par son impuissance à réprimer la fraude, le gouvernement habitue ainsi le colon à la haine du législateur, et au mépris des loix.

---

(1) M. Smith, recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, tome 2, livre 2, chapitre 2.

J'espère, Monsieur, que l'importance du sujet justifiera l'étendue avec laquelle j'ai traité une question qui intéresse à-la-fois le souverain, les colons, le commerce; conséquemment le bien commun des colonies et de la métropole, qui ne doit jamais oublier qu'elle travaille à sa propre fortune, en assurant la prospérité des premières.

Je renvoie à une autre lettre les deux objets, non moins importans, du prix des nègres et des frais de justice, et je termine celle-ci par une observation qui me paroît de la plus haute importance, quoiqu'elle n'ait qu'un rapport indirect avec ce qui précède.

Le prix des nègres croît chaque jour avec une effrayante rapidité. Un nègre de choix qui se paye aujourd'hui près de mille écus, n'en coûtait que cent il y a cent ans (1). Si le prix de la denrée qu'ils cultivent suivait la même progression, il

---

(1) Voyez *les Voyages du sieur Le Maire*, page 73.

n'y aurait point de mal. Mais cette supposition n'est point admissible, parce que dans beaucoup d'états, dans ceux sur-tout qui ne reçoivent les productions des colonies que de la seconde ou troisième main, les gouvernemens effrayés de l'exportation de numéraire que le prix, toujours croissant, de ces denrées occasionne, prennent les mesures les plus justes et les plus efficaces pour en modérer la consommation.

Sur qui retombera, à la longue, la perte qui doit résulter d'une disproportion très-sensible entre les frais et le bénéfice de la culture? sur le cultivateur.

D'où provient ce mal? Comment le prévenir?

Je dirai d'où le mal provient; quant au remède, c'est au gouvernement et non à moi à le trouver.

La nature a une marche invariable; elle balance d'après des proportions que nous pouvons bien altérer quelquefois, mais dont nous ne pouvons jamais détruire

truire le principe, les pertes par les remplacemens, c'est-à-dire, les morts par les naissances, de façon à ce que la terre ait toujours, à-peu-près, le même nombre d'habitans. Ce n'est pas sa faute si nos crimes, nos passions, nos folies dérangent ce bel ordre, et si notre avarice arrache dix habitans à une contrée pour en transporter un de plus dans une autre.

C'est là cependant ce que fait le commerce des nègres. La consommation extraordinaire d'hommes que la traite occasionne sur les côtes d'Afrique, digne rivale de la peste, y a produit une telle dépopulation, que, pour y trouver des esclaves, il faut aujourd'hui envoyer à mille lieues dans les terres.

Que le prix du minéral se soit accru à mesure que la mine s'est épuisée, c'est ce qui est tout simple; mais qu'il soit possible de maintenir une juste proportion entre deux objets d'échange, dont le prix de l'un croît en raison de sa rareté toujours croissante, tandis que la con-

sommation, nécessairement bornée de l'autre, a déjà porté son prix au *maximum* qu'il peut atteindre, c'est ce qui est mathématiquement impossible.

Il faut donc prévoir une époque qui n'est peut-être pas éloignée, celle de la cessation totale du commerce des nègres; car de deux choses l'une: ou la difficulté de s'en procurer portera leur prix au point de réduire les colonies à l'impuissance d'en acheter, où les peuples de l'Afrique, éclairés par l'expérience et frappés d'une dépopulation qui les menace d'un anéantissement total, renonceront décidément à ce commerce. La conséquence de ces deux suppositions est la même. Il est impossible qu'elles ne se réalisent point tôt ou tard, et je ne vois pas que l'on s'occupe à en prévenir l'effet nécessaire, la ruine des colonies. Un calcul fait en 1775, prouve que, dans un laps de deux cent quarante ans, on a transporté dans les colonies plus de dix millions de nègres. Aujourd'hui, ces mêmes colonies en demandent au-delà

de cent mille par année; et si l'on veut ajouter à ce nombre ceux qui périssent dans les guerres auxquelles la traite donne lieu, dans le passage de la mer, par les maladies, par les naufrages, dans les révoltes, on trouvera qu'il faut doubler ce nombre, ce qui, pour un laps de trente années, porte l'exédent de consommation à six millions d'individus, et je demande s'il est possible que la population de l'Afrique ne soit pas bientôt épuisée?

LETTRE X.

Jacmel. Avril, 1789.

Les conséquences du prix excessif des noirs, relativement à l'ultérieure prospérité des colonies, n'ont, monsieur, pas besoin d'être détaillées pour être senties. J'ignore si je serai dans le cas d'y revenir encore ; en attendant, je vous dirai ce qui m'arrive à ce sujet.

Il y a un peu plus de quatre mois que, frappé du peu de parti que les habitans tirent de leur terre, je crus devoir chercher la source de cette espèce de torpeur autre part que dans leur insouciance, et l'on m'indiqua la cherté des nègres.

D'autres recherches m'apprirent que l'anglais des isles voisines vendait en interlope, à raison de douze et quatorze cent francs, le même noir que l'on paye ici deux mille sept ou huit cents livres.

Vaincu par les prières de quelques colons, je me chargeai de rédiger et de

faire remettre, au ministre de la marine, un mémoire dans lequel je demandais l'introduction de quatre mille nègres interlopes, et comme je prévoyais l'objection du préjudice que cet acte de bienfaisance causerait au commerce métropolitain, je m'attachai à démontrer qu'il devait lui être indiférent que j'achetâsse ailleurs ce que je ne puis pas acheter de lui, à raison d'un prix qui excède mes moyens ; que ce qu'il pourrait gagner sur ces quatre mille nègres, et qu'il ne gagne pas, puisqu'il ne les vend point, serait plus que compensé par le bénéfice sur le produit du travail de quatre mille ouvriers de plus ; que, d'après ces considérations, il était de l'intérêt bien entendu du commerce français de se réjouir d'une perte fictive qui devenait pour lui la source d'un gain réel ; et qu'enfin, c'était encore à lui que reviendrait le bénéfice de cette utile spéculation, puisqu'elle ne pouvait être faite qu'avec les fonds des commerçans français.

La réponse du ministre porte : qu'il eut beaucoup desiré condescendre à mes vues ; qu'il en sentait tout l'avantage, mais qu'il y voyait un obstacle insurmontable dans les réclamations du commerce. . . . . . . !

On ne conçoit pas, monsieur, que le gouvernement, qu'il faut toujours supposer animé de l'amour du bien public, ne protége pas plus qu'il ne le fait l'intérêt de l'habitant contre les usurpations du commerce, car il y a usurpation toutes les fois que l'on détruit l'équilibre qui doit exister dans tout commerce d'échange, en ne permettant pas de hausser le prix de ma denrée dans la même proportion que vous augmentez le prix de la votre. Un exemple suffira.

Pour éviter les calculs de fractions, je dirai que le cultivateur vendait, il y a dix ans, la livre de café à raison de cinq sols, au commerce qui le payait en nègres, à raison de cinq cent livres la pièce. Le prix d'un nègre était en 1700, de six cents livres, celui d'une

négresse quatre cent cinquante. Aujourd'hui, le plus haut prix du café est de dix-huit à vingt sols, celui d'un nègre de deux mille cinq à deux mille huit cents livres. Ainsi, pendant que le cultivateur a tout au plus quatruplé son prix, le commerçant, qui, pour suivre la proportion et maintenir la balance, devait également quatrupler le sien, l'a au moins quintruplé, et se permet, par conséquent, l'usurpation d'un cinquième en sus.

Passons à la justice dont je ne vous dirai qu'un mot; car, lorsque vous saurez que le tribunal de Jacmel, composé d'un sénéchal, d'un lieutenant de juge, de deux procureurs du roi, d'un greffier, de quatre conseillers, quatre ou cinq procureurs, et autant d'huissiers, coûte, année commune, au-delà de quatre cent mille livres aux habitans de son petit ressort, vous comprendrez pourquoi la culture des terres languit, pourquoi la majeure partie des habitans, qui doivent toujours plus qu'ils n'ont, végète dans

la misère, la crapule, l'inertie, et il sera assez inutile de vous en dire davantage, à moins qu'il ne vous parut nécessaire de savoir que les juges siègent ici en habit court, l'épée au côté, et que Thémis, vu l'extrême chaleur du climat, au lieu de l'épais bandeau qu'elle porte ailleurs, y joue son colin-maillard avec une gaze légère et transparente sur les yeux. Croyez, au reste, que, dans l'estimation des frais de justice, loin d'exagérer, je suis resté au-dessous de la vérité, car je connais ici tel huissier auquel son exploitage a valu jusqu'à soixante mille livres, dans ce que ces messieurs nomment *les bonnes années*.

Ne me supposez cependant pas assez injuste, monsieur, pour vouloir disputer au commerce sa part d'influence sur le mal-aise habituel et général des colons. C'est un tour d'adresse dont il est juste de ne pas lui dérober l'honneur, mais auquel vous ne comprendriez rien, si je ne me chargeais de vous fournir les éclaircissemens nécessaires.

Il faut reprendre les choses de plus haut.

« Les établissemens des colonies furent faits aux frais des particuliers : chacune le prouve clairement par son histoire (1). Ce n'est donc ni la prévoyance, ni la politique, ni l'humanité des souverains qui les ont fondées, et celle de Saint-Domingue surtout ; c'est le hazard. Des français, chassés de Saint-Christophe par les Espagnols, avec d'autres avanturiers de leur nation, auxquels se joignirent quelques anglais, trouvèrent la côte occidentale de Saint-Domingue inhabitée, s'y établirent en 1627, et furent la souche des flibustiers, de ces hommes dont l'audace à entreprendre, et la prodigieuse valeur dans l'exécution, réduisent à des jeux d'enfans même les plus fabuleux exploits des demi-dieux de la Mythologie, et dont la férocité fit surnommer un de leurs chef, *Monbars l'Exterminateur*.

(1) Recherches sur les États-Unis d'Amérique, page 118.

Fatigués de leur vagabonde et périlleuse existence, quelques-uns de ces hommes extraordinaires, la plupart anglais, se rendirent, de l'isle de la Tortue(1), dont ils avaient, en 1630, fait leur place d'armes, après en avoir chassé vingt-cinq espagnols, sur la côte de Saint-Domingue, où ils se joignirent aux boucaniers, espèce de chasseurs dont la vie errante et précaire servit aux flibustiers de transsition, pour passer de l'état de navigateurs et de soldats à celui de cultivateurs.

---

(1) D'abord occupée par les Anglais, en 1638, sous les ordres de Willis. Un ingénieur français, nommé Levasseur, après les en avoir chassés, y avait pris, avec le titre de prince, les manières d'un despote; il fut assassiné par deux de ses neveux, lorsque la Tortue passa sous les ordres du chevalier de Fontenay, qui la rendit aux Espagnols, quand un troisième avanturier, Deschamps du Rausset, la leur enleva, en 1660, pour la vendre, cinq ans après, à la compagnie des Indes. Voyez Labat, *nouveau Voyage aux îles Françaises de l'Amérique*, *tome* 5, *chapitre* 6.

Deux besoins qui réuniront toujours les hommes en sociétés, le besoin de l'ordre et celui de se perpétuer, déterminèrent ces nouveaux habitans à demander un chef et des femmes. On leur envoya pour chef d'abord Duparquet, et peu après Bertrand d'Ogeron de la Bouère, gentilhomme Angevin, qui y arriva le 6 juin 1665 (1). Il eut pour successeurs Ducasse et l'Arnage, et le choix de ces hommes, dignes en effet de commander aux autres, prouve que les gouvernemens ne se trompent pas toujours dans celui des individus auxquels ils transmettent une partie de leur pouvoir.

---

(1) « Homme à l'épreuve de la fortune, dit un historien moderne, doux et ferme, habile et patient, éclairé par des malheurs et par l'habitude de vivre avec ce peuple féroce ; chéri de ce peuple, estimé des hommes d'état comme des gens de bien, et néanmoins supérieur à l'opinon que l'on avait, sinon de sa vertu, du moins de son génie ». *Histoire Générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, tome 14.*

Le choix des femmes était moins difficile à faire. La France ne manquait point alors de filles pauvres, laborieuses, modestes, dont la douceur et l'ingénuité même eussent poli, eussent épuré des mœurs plus dépravées que corrompues. Que fit-on, monsieur ? on leur envoya des catins de la Salpétrière, des salopes ramassées dans la boue, des gaupes effrontées, dont il est étonnant que les mœurs, aussi dissolues que le langage, ne se soient pas plus perpétuées qu'elles n'ont fait chez leur postérité ; ce qui a fait dire à un voyageur, aussi sévère que véridique, « qu'excepté quelques familles de marchands qui se son établis dans les colonies, et y ont mené leurs femmes et un domestique sage et réglé, on ne fait pas tort à tout le reste des isles, en les comparant à Rome, dont les premiers fondateurs n'étaient qu'un ramas confus de brigands et de putains, conduits par deux bâtards (1) ».

(1) Journal d'un Voyage aux Indes Orientales, tome 3.

A peine d'Ogeron eut-il porté sa colonie de quatre à quinze cents habitans, que l'officieux commerce, en vertu de son privilège exclusif, c'est-à-dire, du pouvoir d'affamer les colonies (1), profitant de l'indifférence du ministère pour ce nouvel établissement, offrit de lui vendre à crédit, ce que l'autre aurait dû lui donner, les avances nécessaires pour commencer les défrichemens. Le prix de ces avances fut, comme on peut bien le croire, calculé sur l'incertitude et les retards d'un remboursement qui n'avait que des récoltes futures pour hypothèque. Les récoltes vinrent, mais sans que les colons se libérassent; car, si l'ambition

(1) Cette compagnie, qui commença à exploiter les colonies dès 1649, n'eût d'abord que quarante-cinq mille livres de fonds. Je demande si, avec une mise dehors aussi modique, il est permis d'entreprendre l'approvisionnement exclusif d'une colonie, sans se proposer d'épuiser les colons? aussi, fit-elle des horreurs qui ont semé le premier germe de la haine des colons pour le commerce métropolitain.

d'étendre leur culture fit naître de nouveaux besoins, l'espoir bien fondé d'asservir de plus en plus l'acheteur au vendeur, rendit le dernier très facile sur le crédit dont l'autre avait besoin.

Bientôt l'adroit commerçant sut joindre aux objets de nécessité les bagatelles du luxe, toujours bien accueillies par la vanité *qui se foure par-tout*. Le même navire apportait avec des haches et des houes pour les hommes, des bonnets pour les mères, et des vertugadins pour les filles. On persuada sans peine à la jeune créole qu'une glace a câdre doré réfléchissait bien plus fidélement son joli visage que le cristal d'une fontaine, et voilà comme l'ignorance ingénue et le crédule amour-propre fesaient payer, au centuple de leur valeur (1), des super-

(1) J'ai vu vendre à une Créole, qui n'était point une sotte, et plus disposée à faire des dupes qu'à l'être, au prix de cinq portugaises, c'est-à-dire, trois cent trente livres, une paire de pendans d'oreilles en or, qui ne pesaient pas trente francs. Pour se disculper du reproche de la plus coupable

fluités devenues nécessaires; tandis que l'astucieux marchand, qui sait assez de métaphysique pour ne pas ignorer que le débiteur ne dispute guères avec son créancier, mettait lui même le prix aux denrées qu'il voulait bien prendre en échange, et acquerrait ainsi sur la colonie ce que l'on peut vraiment appeller *domaine réel.*

A l'appui de ce premier moyen d'oppression, le commerce en ajouta trois autres.

---

usure, on vous dit que l'incertitude des spéculations commerciales, les banqueroutes, les naufrages, les avaries, le fret, le coulage, les non-valeurs, les longs crédits, ne permettent pas au commerce de borner ses bénéfices au taux de l'intérêt que la loi autorise. Fort bien; mais, comme il n'est pas inoui qu'un négociant, favorisé par la fortune, soit parvenu à gagner quelques millions, sans éprouver aucun de ces accidens, et même indépendamment des pertes qu'il a pu faire, je demande s'il n'est pas tenu de rembourser à chacun de ses acheteurs le surfait judaïque qu'il a ajouté au prix légal de sa marchandise; et si quelqu'un a jamais eu connaissance d'un pareil trait de probité, je le somme d'en nommer l'auteur.

1°. Le droit d'approvisionner exclusivement les colonies.

2°. Celui d'en exporter seul les productions.

3°. Une loi qui interdit aux habitans la faculté de manufacturer le coton, afin de le tenir dans la nécessité d'acheter, à un prix extravagant, des toiles que l'on a soin de choisir dans les plus mauvaises qualités, afin d'en hâter la consommation; car, ce n'est pas le tout de vendre, ce n'est pas le tout de vendre cher, celui qui s'en tiendrait là ne passerait que pour un sot. Le négociant par excellence, ou qui du moins se croit tel, doit encore vendre aussi mauvais que possible, afin de vendre plus souvent. Oui, le commerce érigerait une statue d'or, qui le disputerait au colosse de Rhodes, à celui qui parviendrait à trouver l'art de composer des toiles de verre et des draps de porcelaine.

Enfin, monsieur, il ne lui manque plus, pour donner le dernier degré de perfection à la théorie de son despotisme

sur

sur les colonies, que d'ajouter au privilège exclusif de les approvisionner en farines, le privilège exclusif d'y cuire le pain, d'y moudre le café, etc.

Quelle est donc, en dernière analyse, le véritable rapport entre le commerçant et le colon? À Dieu ne plaise que j'indique celui qui peut exister entre la dupe et le fripon, entre le tyran et l'esclave (1). Je vois la chose sous un point de vue plus honnête.

(1) Voyez, à ce sujet, *Réflexions sur la colonie de Saint-Domingue*, tome 1, chapitre 2, pages 36 et 37. « Le commerçant français, ajoute l'auteur, chapitre 3, page 54, rempli d'abord de zèle et de complaisance, et volant au-devant des desirs du cultivateur, dont les travaux l'enrichissaient, devint dur, exigeant et impérieux après quelques succès qui l'énorgueillirent, lorsqu'ils n'auraient dû que redoubler son ardeur. Bientôt il ne considéra plus la colonie que comme une propriété dont les productions lui étaient exclusivement destinées, moyenant le prix qu'il voulait bien y mettre. Ardent à abuser des besoins pressans du cultivateur, occasionnés, soit par la pénurie des objets de première nécessité,

Le commerce de France est le véritable propriétaire de Saint-Domingue ; les colons ne sont que ses fermiers, tout au plus ce que les Romains nommaient *coloni partiarii*, *colons partageants* ; et cela est si vrai, le commerçant en doute si peu, que l'habitant qui ne doit rien, s'il en existe de tels (1), qui paye comptant, qui peut attendre que la concurrence des acheteurs lui permette d'exiger un prix raisonnable de sa récolte, devient la bête noire du commerce ; car, messieurs les négocians vous diront, et vous le croirez si vous voulez, que le bénéfice sur la denrée qu'ils exportent des colonies, couvrant à peine

soit par le malheur des circonstances, il manqua rarement de manifester une inflexibilité déshonorante et une avarice qui fesait d'un état honnête et respectable par ses résultats, le plus vil de tous les états.

(1) On sent bien qu'il faut excepter quelques grands propriétaires, qui, n'ayant jamais vu ni leurs possessions, ni les colonies, ne doivent pas être comptés au nombre des habitans.

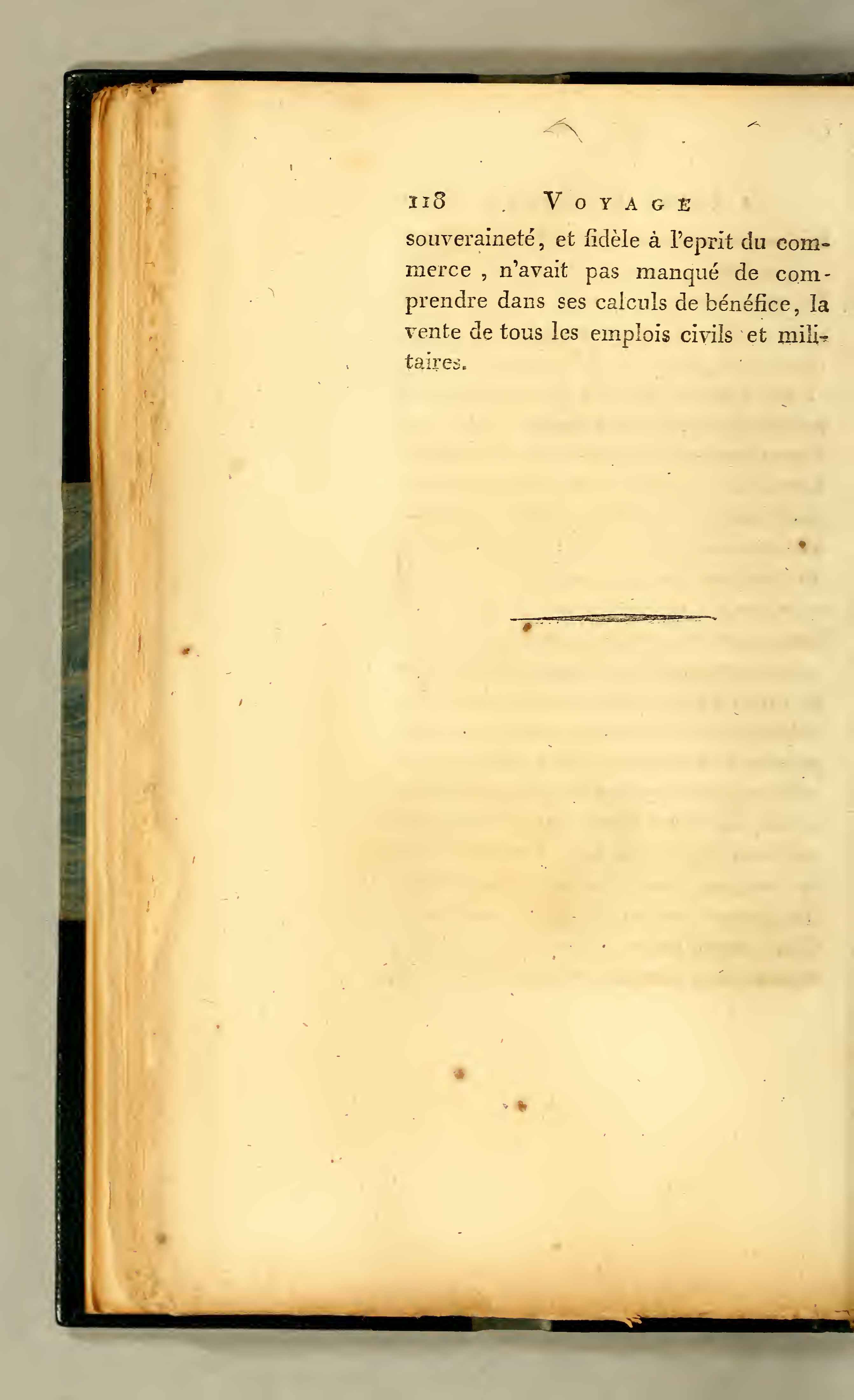
les frais d'armement, ils ne se *retrouvent* que sur celui qu'ils ne font pas toujours, disent-ils encore, sur les marchandises qu'ils y portent; et, en attendant, tel qui portait la balle il y a vingt ans, fait bâtir un palais et marie sa fille à un duc. Mais, depuis que nos beaux esprits se sont transformés en économistes, depuis que nos grands seigneurs *s'encanaillent*, conversations, ouvrages sérieux, brochures frivoles, théâtres, tout retentit des éloges du commerce : c'est la pierre fondamentale de la monarchie, c'est le père nourricier du royaume, c'est le premier, le plus noble, le plus utile des états. Il faut que l'épée du guerrier, la toge du sénateur, le sceptre des rois même, s'inclinent devant le caducée de mercure!.... J'honore, monsieur, un honnête commerçant, comme j'estime tout honnête homme; mais j'avoue qu'il est difficile de partager l'engouement, lorsque l'on voit de près le père nourricier : il ne faut qu'avoir assisté quelquefois à ses comptes, pour se con-

vaincre que la devise de ce généreux bienfaiteur du genre humain est, comme celle de tant d'autres, *le bien public*, *après mon intérêt.* Je ne citerai qu'un fait qui peint le commerce au naturel. Le sucre brut qui, en 1682, se vendait de quatorze à quinze francs le quintal, tomba en 1713 à cinq ou six, et ce fut le moment que la compagnie du Sénégal choisit pour porter les esclaves à un prix excessif. On l'a dit avant moi : « La destinée des colonies était de servir de jouet aux caprices, de pâture aux besoins, de proie à l'avidité de leur métropole, de son fisc, de ses traitans, de ses *marchands*, de ses compagnies, de ses intrigans accrédités (1) ».

Voilà un colon, disais-je ces jours passés à un capitaine marchand, qui, après vos comptes réglés, reste encore votre débiteur d'une somme assez forte. Comment vous déterminez-vous à lui

(1) *Histoire générale de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, tome 15.

faire un nouveau crédit? A Dieu ne plaise qu'il se libère, me répondit le marchand! Ne voyez-vous pas que l'indulgence dont j'use envers lui pour ce qu'il me doit, m'assure sa récolte de l'année prochaine, et me l'assure au prix que je jugerai à propos d'y mettre moi-même, parce que moyennant cette espèce de condescendance de sa part, il est sûr de trouver chez moi un nouveau crédit pour ses noveaux besoins?... Oh! si vous entendiez tant soit peu l'art du négociant, vous verriez qu'il est plutôt un commerce de bons procédés que de tout autre chose! Et cependant, monsieur, c'est, au témoignage de tous les gens instruits, à l'avidité impolitique et barbare des premières compagnies de commerce, et entr'autres de celle connue sous le nom de compagnie royale de Saint-Domingue ou du Sud, créée en 1698, que l'on attribue l'état de langueur dans laquelle cette colonie fut, jusqu'au moment de sa dissolution, d'une association de marchands qui, revêtue de toutes les prérogatives de la



souveraineté, et fidèle à l'eprit du commerce, n'avait pas manqué de comprendre dans ses calculs de bénéfice, la vente de tous les emplois civils et militaires.

LETTRE XI.

Jacmel. Mai, 1789.

LA longueur de mes dernières lettres m'effraye, monsieur; mais à mesure que j'acquiers la connaissance locale du pays, la matière s'étend, les observations se multiplient, se succèdent, s'enchaînent, et ne me laissent pas toujours le maître de m'arrêter où je voudrais.

Vous ne lirez dans aucun des voyageurs qui ont écrit sur Saint-Domingue, ce que vous trouverez dans mes lettres. A force de flatter tout le monde, il faut bien plaire à quelqu'un; aussi, la plupart écrivent-ils beaucoup plus dans cette intention que dans celle d'instruire. Moi, qui ne tiens pas assez à l'une ou à l'autre de ces prétentions, pour leur sacrifier la vérité, j'écris pour dire ce que je vois, ce qui me paraît bien, ce qui me semble mal, ce qui pourrait être mieux. Je continue donc comme j'ai commencé.

En supposant que le quartier de Jacmel parvienne un jour au point de prospérité dont il est susceptible, rien ne serait plus aisé que de faire de cette ville le séjour le plus agréable et le plus salubre.

Déjà les habitans, stimulés par cette ambition louable, ont fait venir de France une église, c'est-à-dire, les matériaux tout préparés pour en construire une au centre du plateau, où viendront aboutir quatre rues principales. On ne fera sur les lieux que les fondemens et la charpente.

L'érection de ce monument doit vous donner une haute idée de la piété des colons de notre paroisse. Ne craignez cependant pas qu'elle aille jamais jusqu'au zèle, qui dégénère en fanatisme. Celui qui se plaît *aux lieux infréquentés* peut hardiment entrer dans les églises de Saint-Domingue, il n'y trouvera pas les degrés de l'autel usés par la prière.

En avant de la façade du temple régnera une esplanade plantée d'arbres, et prolongée jusqu'à la naissance du talus

de la montagne, d'où l'on pourra, d'un seul regard, embrasser la baye, les terres adjacentes, et la pleine mer.

L'inconvénient d'aller puiser l'eau qui sert à la consommation dans une rivière à un quart de lieu à l'ouest de la ville, a donné l'idée de construire, au centre de l'esplanade projettée, une fontaine publique, où l'eau arrivera des montagnes voisines, au moyen d'un canal dont la construction ne sera pas très-coûteuse.

Tel est le projet. S'il s'exécute, ce sera lentement ; le bien, vous le savez, ne va jamais qu'à pas de Tortue. En attendant, il serait assez raisonnable de s'occuper d'un projet, non moins utile, et moins dispendieux.

L'éloignement de la rivière force les habitans à détourner leurs nègres d'un travail plus utile, pour charrier de l'eau, dont les bains, si nécessaires dans ce pays-ci, augmentent de beaucoup la consommation.

La rivière, ou le torrent de *la Gosseline*, dirige son cours perpendicu-

lairement du pied des montagnes vers la mer. A quelque distance de Jacmel, elle forme un coude et change sa direction pour aller se réunir à *la grande rivière*, non loin de son embouchure.

Quoi de plus simple que de lui creuser un nouveau lit, en partant de l'angle du coude, en ligne droite jusqu'au port? Cette opération, à laquelle le sol n'oppose aucun obtacle, ammènerait l'eau à la porte de toutes les maisons, entraînerait les immondices, dont la corruption infecte l'air, formerait un canal, dont on pourrait planter les bords d'un ou de plusieurs rangs d'orangers, et cette plantation offrirait le double avantage de rafraîchir l'atmosphère, et de soulager la vue, fatiguée de n'errer que sur un sol aride, brûlant et poudreux.

On ne peut combattre ce projet que par une seule objection, celle de son inutilité, en supposant la ville bâtie sur le côteau. Je répondrai à cela que la facilité du débarquement, la proximité des vaisseaux, l'économie de la main-d'œuvre,

exigeant que les capitaines continuent à avoir leur magasins et leurs logemens au bord de la mer, nécessiteront toujours une ville basse, que l'on nommera, si l'on veut, le port, le quartier marchand, et qui, pour offrir un air plus frais, un aspect plus riant, n'en sera que plus fréquenté par les acheteurs.

Engagé comme je le suis, monsieur, dans la carrière des projets, en ma qualité de militaire, je ne saurais me dispenser de vous faire part des dispositions de défense dont je crois Jacmel susceptible. Il faut d'abord en établir la nécessité.

Saint-Domingue n'a aucune place d'armes sur la côte du Sud. Quelque difficile que soit le pays, avec du secret et de la célérité, un ennemi actif, en effectuant une descente sur cette côte, se sera rendu maître des défilés et de la crête des montagnes; il aura pris de revers et Léogane et le Port-au-Prince, avant que l'on ait pû rassembler assez de forces pour s'opposer à ses progrès. Que cette

attaque soit secondée par une escadre qui bloquerait et menacerait le Port-au-Prince par mer, et cette place reste sans communication avec le reste des quartiers, sans espoir de secours.

Il est donc essentiel d'avoir, sur la côte du Sud, un point fortifié, d'où l'on puisse surveiller l'ennemi, où les vaisseaux croiseurs trouvent, en cas de nécessité, un asyle, et qui serve de point de ralliement à la milice chargée de la défense des côtes.

Jacmel a tout ce qu'il faut pour remplir cet objet. Le prolongement des terres qui forment la baye offre, à l'Est et à l'Ouest, des positions très-propres à y construire des batteries, même des forts dont le feu se croiserait. Au centre du fond de la baye, est un mamelon parallellograme et isolé, sur lequel sont bâties l'église et quelques maisons. Ce point serait d'autant plus propre à recevoir une fortification régulière, qu'il peut être casematté, et que, n'étant ni trop élevé ni trop bas, il laisse peu de prise

au feu de l'ennemi, tandis que le sien se combinerait, sans obstacle, avec celui des forts de la rade. Si, à ces moyens de défense, on voulait joindre un camp retranché, pour lequel le local ne manque point, je croirais cette partie de l'isle à l'abri de toute invasion.

La manie de se distinguer par des opinions, que l'on croit neuves parce-qu'elles sont extraordinaires, a, depuis quelque tems, donné naissance à une secte militaire qui, avec beaucoup de théorie et de talens, mais peu d'expérience, se déclare hautement contre le système des places fortes. Il est tout simple que le desir de faire prévaloir son opinion lui ait fait exagérer les imperfections et dissimuler les avantages du système qu'elle combat.

La véritable défensive des frontières consiste, dit-elle, dans l'art des positions. Qui en doute ? Mais si cet art peut en appeller un autre à son secours, et si la combinaison de ces deux arts réunis double les moyens de résistance, pour-

quoi les séparer ? Faudra-t-il me faire couper le bras gauche qui pare les coups de mon adversaire, parce que je l'attaque avec le bras droit ? N'adoptons et ne rejetons décidément aucun système. C'est aux circonstances et à la nature du terrain à décider si une frontière doit être ou n'être pas fortifiée.

Je dis donc que si un rivage, où des obstacles de tous genres forcent le débarquement sur une étendue déterminée, peut d'autant moins se passer du secours des forteresses, que ces points de défense, distribués avec art, entraînent nécessairement la division des forces de l'ennemi ; à plus forte raison doit-on faire usage de ces moyens de résistance et de protection dans une rade ou dans un port.

Rassurez-vous, monsieur ; quoique soldat, je n'étendrai pas plus loin mes raisonnemens militaires. Sans improuver ce que l'on fait, j'ai rêvé un moment à ce que l'on pourrait faire pour le bonheur et la sûreté des habitans de ce canton.

LETTRE XII.

Jacmel. Mai, 1789.

J'AI résolu, monsieur, de vous décrire une de mes journées; ce sera la manière la plus simple de vous donner, une fois pour toutes, une idée sommaire de la façon de vivre à Saint-Domingue, dans ce que l'on nomme une ville.

Lorsque les poëtes américains ont à chanter une beauté fraîche, brillante, vermeille, ils doivent être fort embarrassés à trouver des comparaisons, car il n'y a point ici d'aurore. Un coup-d'œil sur une sphère vous expliquera ce phénomène, de même que celui de la chaleur que renvoye l'astre de la nuit, chaleur assez sensible pour m'obliger à rabattre mon chapeau sur mes yeux lorsque je m'asseois ou que je me promène au clair de la lune... Il y a toujours eû beauboup d'inconvéniens à vivre trop près du soleil.

Pour celui-là, il n'y a pas moyen d'y penser, car, eut-on toutes les neiges des Alpes sur la tête, tous leurs glaçons dans le cœur, quel est le téméraire qui, à 18 degrés 20 minutes de latitude méridionale, oserait soutenir un regard de son *bel astre ?*

Il ne nous reste donc que la rose. Ce qui vous surprendra, peut-être, c'est qu'elle croît aussi belle, aussi fraîche, aussi purpurine à Saint-Domingue qu'en Europe. Mais hélas! elle y passe encore plus vîte! Aussi, de tous les préceptes de l'ingénieuse galanterie, que nous nommerons amour, n'en est-il aucun plus religieusement observé ici que le *hâte-toi de jouir.*

Ainsi, Monsieur, point de crépuscule, point d'aube paresseuse, point d'entre-chien et loup, point de nuit qui replie lentement ses voiles. Tout se passe à la hâte; le jour sort de la nuit comme Pallas du cerveau de Jupiter : c'est le *fiat lux* du moment de la création. Quelle belle heure perdue! et rien qui supplée

à

à sa privation, en rappellant du moins son souvenir ! Les claquemens de fouets, les cris étouffés, les gémissemens sourds des nègres, qui ne voyent naître le jour que pour le maudire, qui ne sont rappellés au sentiment de leur existence que par des sensations douloureuses ; voilà ce qui remplace le chant du coq matinal. C'est aux accords de cette mélodie infernale que je fus tiré de mon premier sommeil à Saint-Domingue. Je tressautai, je m'écriai, je crus me réveiller au fond du Tartare entre Ixion et Prométhée....., et j'étais chez des chrétiens, chez les adoreurs d'un Dieu...... qui mourut pour mettre un terme aux douleurs de celui qui souffrait.... L'habitude a déjà affaibli l'effet de la première impression, elle ne m'y rendra jamais insensible.

Une promenade d'une heure me sert à dissiper l'anxiété où me jette ce triste réveil. Je rentre pour voir une troupe de nègres et de négresses, appuyés contre le mur, ou accroupis sur leurs talons,

attendre, en baillant, que la main du maître sonne l'heure du travail à grands coups d'*arçeau* (1) sur leurs fesses, ou sur leurs épaules; car, vous n'imagineriez pas, et il m'a fallu six mois d'expérience pour m'en convaincre, qu'il y a des nègres qu'il faut absolument battre pour les mettre en mouvement. L'arçeau est la véritable clef de cette espèce de montre. Si j'avais voulu m'en rapporter au témoignage des maîtres, je n'aurais cherché la cause de cette singulière disposition des esclaves, que dans leur paresse et leur inertie naturelle. Mais en y regardant de plus près, j'ai cru voir que ces dispositions étaient merveilleusement secondées par l'inertie et la paresse des maîtres, qui, pour la plupart, dépourvus du degré de raison et d'indulgence nécessaires pour savoir que l'on n'extirpe les vices de l'éducation qu'à force de patience et de tems, trouvent la méthode

(1) On appelle ainsi une espèce de fouet à manche court.

de battre beaucoup plus commode que celle d'instruire. De-là vient, qu'une fois rompu à ce mode de correction, il devient impossible de rien obtenir du nègre autrement que par la rigueur. Je me suis obstiné, pendant des mois entiers, à n'employer envers ceux qui me servent, que la patience, la douceur, les bienfaits même. Tout a été inutile, le pli était pris. Il ne m'est resté de tous mes soins que l'alternative de me servir moi-même, ou d'avoir recours à l'*arçeau.*

On déjeûne vers huit heures. L'usage des habitans est de manger à ce repas de la viande et des fruits du pays. Il ne reste guères aux oisifs d'autre ressource pour remplir l'intervalle entre le déjeûné et le dîner, que d'écrire, ou de lire, ou des'ennuyer : c'est la mienne. Les autres se promènent, causent quand ils ont quelque chose à se dire, ou s'ennuyent. Ceux qui ont des affaires sortent pour y vaquer, ou pour aller s'ennuyer ailleurs. J'entre au bain vers midi, j'en sors pour me mettre à table. Beaucoup de gens ont l'habi-

tude de dormir après le dîner. C'est une manière assez commode de charmer son ennui. Je n'ai pas voulu l'adopter; des nuits de douze heures sont bien assez longues. Je me promène dans la galerie, je converse, quand je trouve à qui parler, je lis, ou je m'ennuye.

La partie du jour, depuis dix heures du matin jusqu'à trois heures après midi, serait insupportable, si la brise qui se lève et cesse à-peu-près à ces heures-là, ne venait tempérer l'excès de la chaleur. D'où vient ce vent? Pourquoi souffle-t-il le matin de tel rumb et le soir d'un autre? Cherchez, Monsieur, dans la *théorie des vents*, ce que l'auteur en dit. Pour moi, je m'en tiens à la théorie de l'ignorance, je me borne à jouir, et n'irai pas, pendant que la brise me raffraîchit, m'échauffer le sang à chercher ni d'où elle vient, ni où elle va.

Mais, me direz-vous, qu'est-ce que cette galerie dont vous me parliez tout-à-l'heure? C'est me demander le plan d'une case américaine.

Un câré long, d'une étendue arbitraire, est partagé par deux cloisons mitoyennes. On donne à chacune des trois divisions l'étendue que l'on juge à propos. Celle du centre est ordinairement la plus vaste. On sous-divise, si l'on veut, les deux autres en plusieurs chambres. Une ou deux galeries règnent en avant de l'une ou des deux faces. Elles restent ouvertes, ou sont fermées par des jalousies à coulisses, mais seulement à partir de la hauteur d'appui. L'une est la salle à manger, l'autre le salon de compagnie, quand on ne veut pas se tenir dans celui du milieu. Les galeries des cases d'une certaine étendue, se terminent par des cabinets, dont les uns servent d'office, de buffets, ou de garde-meuble, les autres de chambre à coucher, que l'on destine ordinairement aux étrangers.

Long-tems la crainte des tremblemens de terre a borné les maisons au rez-de-chaussée. On commence à y ajouter un étage. Les murs sont formés de poteaux équarris, également espacés, recouverts

en-dehors de planches, ou légèrement entre-maçonés. Il y a bien des fenêtres à ces maisons, mais il n'y a point de vîtres. La réverbération du verre rendrait la chaleur insupportable. On y supplée par des jalousies, ou des chassis de canevas, qui, en brisant les rayons d'un jour trop ardent, ne laisseraient pénétrer qu'une lumière très-douce dans l'intérieur des cases, si on avait l'esprit de le faire teindre en verd. C'est à quoi personne n'a encore songé. La même raison et la violence des ouragans, empêchent que les toîts ne soient couverts de tuiles ou d'ardoises. La légèreté de leur charpente ne supporterait pas un pareil fardeau. On les remplace par des issentes. C'est une petite planche d'un bois léger à laquelle on donne la forme que l'on veut.

Voilà la maison du riche. Les autres n'ont que la même division intérieure, mais point de maçonerie entre-poteaux, point de galerie, point de cabinets, point de jalousies, pas même de plancher. On

marche sur un aire qui fourmille d'insectes, on couche sous le toît, on a des volets pour fenêtres. Le vent, le soleil, la poussière, la pluie, une inombrable multitude de fourmis pénètrent de toutes parts à travers l'intervalle qu'on laisse à dessein entre les planches qui forment le revêtement extérieur. La nuit venue, on ouvre tout. Alors des légions de Scarabées aîlés, de Maringouins, et d'autres insectes volans, se précipitent dans les maisons attirés par l'éclat des lumières qu'ils éteindraient bientôt, si on n'avait la précaution de les tenir sous des verrines, c'est-à-dire, de grandes cloches ou cônes de verre.

Si une architecture plus intelligente n'a pas encore apporté ici l'art qui varie les formes et multiplie les aisances, on y trouve tout aussi peu, dans l'ameublement des maisons riches, le goût, si préférable à la magnificence. Elles ont toujours des tapisseries de damas et des baguettes dorées. Ces tapisseries de damas me paraissent ici ce que seraient, en

Norvège, des habits de gase au mois de janvier. Le goût, Monsieur, est encore bien créole à Saint-Domingue, et le goût créole n'est pas le bon goût, il sent un peu le *boucan* (1).

Les cuisines ne tiennent point aux maisons. La négligence des nègres rendrait leur adhérence trop dangereuse. On les isole à une portée raisonnable. La masse des habitans des villes n'a même point de cuisine. On fait du feu et l'on fricasse en plein air.

Les tables sont assez mal servies. Ce qui fait le fond des repas, la viande de boucherie, est mauvaise; la volaille, à

(1) On appellait ainsi, dans l'origine, le domicile des chasseurs boucaniers. L'espèce d'homme à disparu, mais les noms ont resté, comme on peut le voir sur une carte de Saint-Domingue, où l'on trouve beaucoup de *boucans* et de *trous*, tels que *le trou magot*, *le sale trou*, etc. Ces dénominations basses et triviales prouvent à quelle espèce d'hommes la colonie doit sa naissance. Il est encore en usage de se servir du mot *boucaner* pour *rôtir*.

l'exception de la pintade, n'est guères meilleure. Le porc est excellent, et le gibier, qui consiste en cochon *marron* ou sauvage et en ramiers, est très-cher et difficile à se procurer. Le poisson de mer n'abonde point, et se réduit à trois ou quatre espèces; celui de rivière est plus rare encore.

Vous voyez donc, Monsieur, que Platon ne serait point admis à faire aux colons de Saint-Domingue le reproche qu'il fesait aux habitans de la Sicile, qu'ils mangent comme s'ils n'avaient qu'une heure à vivre, et bâtissent comme s'ils ne devaient jamais mourir.

Pour les légumes, quand on sait les cultiver, on les mange ici meilleurs, mais point aussi variés, ni en aussi grande abondance qu'en Europe. Le pays fournit une espèce d'épinards et du gombaud, dont on fait ces *calaloux* si vantés par les créoles, et qui sont en effet un excellent met. On y joint aussi le bourgeon du *bois-patate*, du piment et de l'ail.

Mais rien n'égale le choux-palmiste pour le goût et la délicatesse. Malheureusement, il n'y a point d'autre moyen de le cueillir que de couper l'arbre par le pied, et cet arbre, très-long à croître, est une des richesses de l'habitant. C'est d'après ce procédé, dont quelques voyageurs ont rendu compte, sans en motiver la nécessité, que Montesquieu a cru pouvoir comparer le despote au sauvage qui abat l'arbre pour en avoir le fruit (1). Vous voyez, Monsieur, combien la comparaison porte à faux.

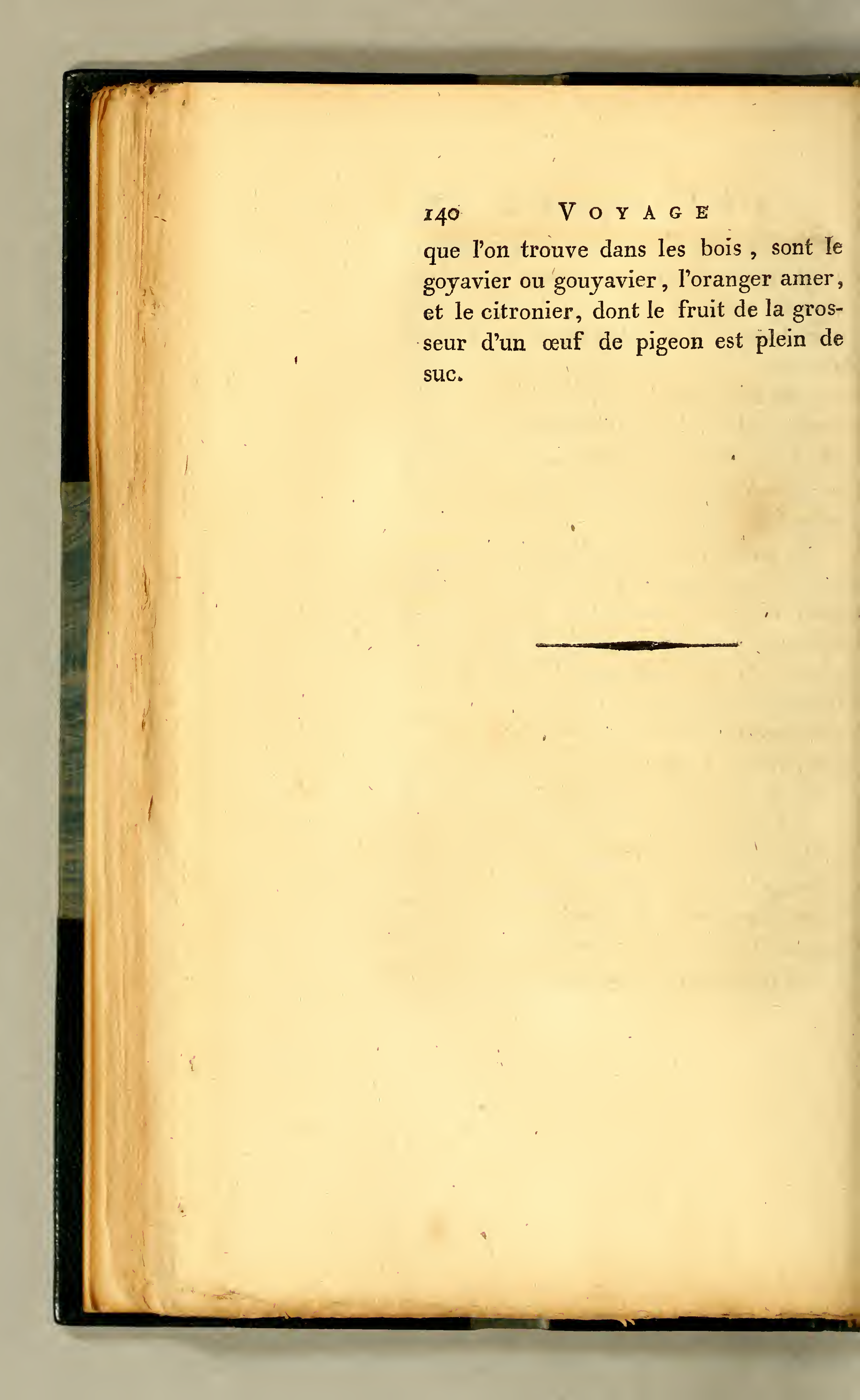
Les créoles ne me pardonneraient point de passer sous silence l'igname, le choux caraïbe, la patate, et leur chère banane sut-tout. Ce fruit, dont tous les voyageurs donnent la description, est commun à l'Asie, à l'Afrique et à l'Amérique méridionale. C'est la véritable mane de ces trois parties du monde. Les habitans de Madère ne doutent point que la banane ne soit le célèbre fruit défendu

(1) De l'Esprit des Loix, livre 4, chapitre

de la Genèse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a, par sa forme, une singulière analogie avec celui dont la gourmandise d'Eve nous fait payer si cher la digestion. Aussi, la Minerve libertine des Ovides de la colonie, ramène-t-elle, aussi souvent qu'elle le peut, la banane, comme objet de comparaison dans leurs couplets, toujours un peu licencieux, mais pleins de naïveté et de graces.

Le menu du maître d'hôtel doit vous avoir paru assez long. Je vous renvoye pour l'igname, la patate, le choux-caraïbe à l'histoire naturelle et aux voyageurs. Je me contenterai simplement d'observer que ce qui prouve que ces trois productions ne sont point indigènes, à Saint-Domingue, comme bien des gens le croyent, c'est qu'on ne les rencontre jamais dans les parties encore incultes, à l'exception d'une sorte d'igname sauvage que l'on trouve assez rarement. La même observation convient aux fruits, tels que l'ananas, l'orange douce, la sapotille, l'avocat, etc. Les seuls arbres fruitiers

que l'on trouve dans les bois, sont le goyavier ou gouyavier, l'oranger amer, et le citronier, dont le fruit de la grosseur d'un œuf de pigeon est plein de suc.



LETTRE XIII.

Jacmel. Mai, 1789.

J'AI coupé ma journée en deux, monsieur, afin qu'elle vous parût un peu moins longue qu'à moi.

J'ai laissé les autres dormant et moi lisant. Ils s'éveillent, je quitte mon livre, et l'on passe le reste de l'après-midi comme on peut, jusqu'à ce que les rayons du soleil, moins perpendiculaires, permettent de profiter du retour de la brise, qui manque rarement de se lever vers cinq ou six heures du soir, mais non pas avec le degré d'exactitude que lui assignent quelques voyageurs, car il y a des jours où elle s'absente tout-à-fait.

Cette heure est celle de la promenade, et sur-tout des visites. Je préfère autant que je peux l'une aux autres...... sans doute parce que j'ai plus besoin de marcher que de parler : l'un et l'autre de ces plaisirs a ses inconvéniens. L'heure

où lon sort est aussi celle de la promenade des Maringouins. Cet insecte, *qui s'est fait une grande réputation dans toute l'Amérique*, dit l'auteur de l'histoire de la Louisiane (1), se jète de préférence sur les nouveaux venus, dont le sang moins appauvri, leur offre, dit-on, une pâture plus délicate. Quel que soit le motif de cette préférence, elle est extrêmement à charge à ceux qui l'obtiennent, et qui, quoiqu'ils fassent, ne sauraient échapper au dard de ce perfide animal. Il faut être acclimaté, c'est-à-dire, avoir passé six mois au moins à Saint-Domingue, pour être débarrassé de ce fléau.

Il faudrait à-peu-près le même espace de tems pour s'acclimater au ton de ce que l'on nomme la société, si l'on arrivait ici avec l'espoir de la trouver telle qu'on l'a laissée en Europe. Comme tout le monde est habitant, on a la prétention de le devenir; il est tout simple que cha-

(1) Tome 2, chapitre 4.

cun parle de ce qui l'intéresse; de sorte que l'on n'a pas plutôt cessé de parler de ses nègres, de son coton, de son sucre, de son café, que l'on reparle coton, sucre, café, nègres. Toutes les conversations commencent, se soutiennent, finissent et recommencent par-là. Pour l'étranger qui débarque ici avec le projet de s'instruire promptement, rien n'est plus avantageux. Il est rare que les opinions s'accordent; il arrive même d'entendre déraisonner des deux côtés; mais comme le choc de deux erreurs fait quelquefois jaillir une vérité, l'observateur attentif en profite.

Vous vous imaginez bien aussi que chacun apporte-là sa dose de prétentions; mais, sur quoi la croyez-vous fondée? Sur l'étendue de ses possessions? Sur les progrès que la culture doit à ses lumières, à ses découvertes? Sur la considération dont sa conduite le fait jouir parmi ses voisins? Non, monsieur, mais bien sur l'espèce de denrée qui fait son revenu; de sorte que le cultivateur cafe-

tier ne manque pas de rendre au cultivateur cotonnier le dédain avec lequel le cultivateur sucrier l'écoute. Le nombre de nègres entre aussi pour beaucoup dans le degré de considération auquel il est permis de prétendre. On compte ici par nègres, comme en Hollande, par tonnes d'or. *Il a cent, il a deux cents, il a trois cents nègres !* c'est tout dire : on ne peut rien ajouter à cet éloge.

Le mélange des sexes, qui fait ailleurs un des premiers charmes de la société lorsqu'aucun n'usurpe le caractère de l'autre, n'ajoute ici rien à son agrément. Les femmes Européenes ne voyent guères les créoles que pour se moquer d'elles, sur-tout lorsqu'elles n'ont pas été élevées en France ; celles-ci ne voyent guères dans les autres que des bégueules; tandis que les hommes, qui ne trouvent que rarement, et chez les premières sur-tout, le degré de *sensibilité* dont les mulâtresses se piquent, les laissent gémir entre elles sur la décadence de l'ancienne courtoisie, et la dépravation des goûts de notre sexe.

La

La langueur que cette monotone manière d'être jete dans le commerce de la vie, n'est corrigée ni par l'instruction, ni par les talens, ni même par le goût de la lecture. Des colons, pour se disculper de leur ignorance, ont eu la mauvaise foi de débiter en France qu'il était impossible de conserver des livres à Saint-Domingue. On a eu la bonté de les croire; des écrivains se sont empressés de débiter cette sotise comme une chose fort extraordinaire; et moi, monsieur, je vous dis qu'il n'y a d'extraordinaire en cela que la facilité avec laquelle on a cru à ce mensonge.

J'ai ici des livres brochés et reliés, qui sont aussi intacts que le premier jour de mon arrivée. Il est vrai que j'en ai soin; mais c'est une attention qu'il faut avoir par-tout, car par-tout les livres que l'on abandonne dans le coin poudreux de quelque galetas, en proie à la poussière et à l'humidité, finissent, comme ici, par devenir la proie des vers. Enfin, ici comme par-tout, la véritable manière de

conserver des livres, c'est de les lire. De quel genre d'ailleurs pensez-vous que soient ceux que l'on y apporte? *Margot la Ravaudeuse* est un des plus décents. Croyez que, quelque négligées que soient ces productions du vice crapuleux, elles sont encore moins dévorées des vers que leurs lecteurs, par la corruption qu'elles engendrent.

C'est ordinairement après le coucher du soleil, qu'ont lieu chez les gens de couleur ces danses où les femmes surtout déployent une telle justesse d'oreille, une telle précision de mouvement, une telle volubilité de reins, qu'à peine l'œil peut-il saisir quelques nuances du fugitif et rapide développement de leurs grâces lascives.

Le gragement et *la chicca* tiennent le premier rang parmi ces danses, que l'on peut véritablement appeller *de caractère*. Jamais la volupté en action ne tendit de piège plus séducteur à l'avide amour du plaisir. Aussi, *danser chicca*, est-il le bonheur suprême; et je confesse,

avec beaucoup de confusion, que l'austérité de mes principes ne va pas jusqu'à m'interdire ce singulier spectacle toutes les fois que je suis à portée de le voir.

L'orchestre est composé d'un ou deux violons, bien supérieurs pour le talent qu'exige leur emploi, à la plupart de nos râcleurs Européens. Ils ont encore sur ceux-ci l'avantage de n'être pas les instrumens passifs du plaisir des autres; car ils entrent si bien dans le sens de la chose, que la partie de leur corps qui est assise, frétille, dans un accord parfait, avec le pied qui bat la mesure et le bras qui conduit l'archet.

Ces mulâtresses qui dansent si bien, et dont on vous fait des portraits si séduisants, sont les plus ferventes prêtresses de la Vénus Américaine. Elles ont fait de la volupté une espèce d'art mécanique, qu'elles ont porté à son dernier point de perfection. L'Aretin ne serait auprès d'elles qu'un écolier ignare et pudibond.

Leur taille est, en général, grande; leurs formes bien moulées; leurs mou-

vemens dégingandés à force de souplesse. Elles joignent à l'inflammabilité du salpêtre, une pétulence de desirs qui, au mépris de toute considération, leur fait poursuivre, atteindre, dévorer le plaisir, comme la flamme d'incendie dévore son aliment; tandis que, hors de-là, ces mêmes bacchantes, qui se partageraient avec fureur les restes palpitans du malheureux Orphée (1), semblent avoir à peine la force de traîner leurs membres et d'articuler leurs paroles.

Ce sont elles qui sont les *ménagères*, c'est-à-dire, lorsque leur âge le permet, les concubines en titre de la plupart des blancs célibataires. Elles ont de l'intelligence dans l'économie du ménage; assez de sensibilité morale pour s'attacher invariablement à un homme, et une grande bonté de cœur. Plus d'un Européen, abandonné de ses égoïstes confrères, a trouvé chez elles les soins de la plus tendre, de

(1) Voyez la fin du quatrième Chant des Georgiques de Virgile.

la plus constante, de la plus généreuse humanité, sans qu'il s'y soit mêlé d'autre sentiment que celui de la bienfaisance.

Leur conversation est insipide dès qu'elle cesse d'être libertine, et c'est moins leur faute que celle des hommes qui les fréquentent. Capables de tous les procédés d'un sentiment délicat, peut-être ne leur manque-t-il pour être véritablement aimables, que le degré d'instruction nécessaire pour savoir tourner au profit de l'esprit et du cœur, cette surabondance de sensibilité dont elles abusent, faute de savoir en varier l'usage. Je m'en rapporte à cet égard à ceux qui portent, dans leur commerce avec elles, assez de discernement pour être en état de les juger. Quant à moi, j'avoue qu'à cet égard je suis obligé de m'en rapporter au témoignage d'autrui.

Si la beauté peut se passer de la fraîcheur, de l'éclat, du coloris de la carnation, il y a de belles mulâtresses. On en trouve cependant peu qui joignent à des yeux régulièrement beaux, l'expres-

sion qui les rend plus beaux encore ; et si elles rachètent cette privation par de belles dents, comment suppléer au pourpre des lèvres, aux charmes de détails, au contraste des nuances qui, depuis l'aimable incarnat dont le front de la pudeur ingénue se colore, jusqu'à l'intéressante pâleur qui trahit la profonde sensibilité d'une affection douloureuse, sont une source intarrissable de beautés!

Les mulâtresses sont adroites, mais paresseuses. Celles qui joignent l'ordre à l'intelligence, manquent rarement de faire fortune. Elles emploieront un mois entier à coudre une chemise, mais ce sera la perfection de la couture. Elles aiment le luxe, il porte témoignage à leur beauté; mais il faut se méfier de l'enthousiasme avec lequel on exagère leur magnificence. Leur coëffure favorite est un mouchoir des Indes qu'elles nouent autour de la tête. Le parti qu'elles tirent de ce chiffon est incroyable, et fait le désespoir des Européennes qui veulent les imiter, et qui ne voyent pas qu'il est

impossible que les couleurs dures et tranchantes, faites pour animer le teint monotone et livide des mulâtresses, ne contrastent pas d'une manière trop prononcée avec l'albâtre et les roses. Elles ont le goût assez sûr dans le choix des étoffes dont elles s'habillent, ou des bijoux dont elles se parent, et qui, pour le plus grand nombre, se réduisent à des pendans d'oreille d'or pur ou émaillé. Une plus grande recherche dans leur toilette ne conviendrait point à leur nonchalance.

Si ce portrait diffère de ceux que vous avez vu ailleurs, souvenez-vous, Monsieur, que je le crayonne sur les lieux, que le modèle est devant moi, et que je n'ai ni le talent, ni l'ambition de faire de beaux portraits de fantaisie.

Je pars dans quelques jours pour aller m'établir sur une habitation où je trouverai un nouvel ordre de choses. Mon goût pour la campagne et la solitude me fesait attendre avec impatience le moment de pouvoir m'y livrer tout en-

tier. L'habitation où je vais a été jusqu'ici négligée dans tous les points, ce qui offre, à mon industrie, un vaste champ pour les expériences qui aideront beaucoup à rectifier ce que j'ai déjà acquis de connaissances théoriques.

LETTRE XIV.

Au Désert. Juillet, 1789.

J'AI bien tardé à vous écrire, Monsieur, depuis ma transplantation dans le *Désert*, car c'est ainsi que j'ai nommé le lieu que j'habite; aussi, ai-je tant de choses à vous dire, que je ne sais par où commencer.

Nous partîmes de Jacmel, madame de L***, sa fille, et la nourrice en voiture; trois négresses, un nègre, un négrillon à pied, et moi à cheval.

Nous suivîmes pendant une lieue et demie le vallon étroit et sinueux à travers lequel court le torrent qui donne son nom au quartier de *la Gosseline*. Cette espace offre tantôt des habitations, dont aucune, à une sucrerie près, n'est d'un revenu considérable; tantôt des bois couronnés de rochers, et rarement interrompus par quelques pâturages, que l'on nomme ici des *Savanes*.

Si cette étendue de pays était habitée comme elle devrait l'être, et que les propriétaires sussent profiter des sites avantageux que le terrain leur offre pour y placer leur manoir, il est certain qu'avec tant-soit-peu d'intelligence à seconder la nature, l'aspect en serait tout autrement agréable.

Cette négligence provient d'abord d'un défaut de goût, assez commun chez les habitans de la campagne, ainsi que d'un vice, dont on ne saurait trop définir la nature, mais qui fait qu'au lieu de citoyens, il n'y a à Saint-Domingue que des passagers, plus occupés à se préparer les moyens d'en sortir, qu'à se procurer ceux d'y passer une vie agréable et douce.

Ce vice, ce mauvais esprit, qui heureusement n'est pas celui de toutes les colonies, fera à jamais de celle-ci un séjour d'autant plus désagréable, que les privations, les désagrémens de tous genres, auxquels le climat et l'esclavage soumettent les habitans, ne sont compensés par

aucune des ressources d'agrément que procure ailleurs le commerce de la société. A peine, dans la partie que j'habite, se connait-on entre voisins. Des prétentions rarement fondées, ou ridicules; des jalousies de fortune, plus ridicules encore; des démêlés d'abornemens, d'usurpation de terrain, qui ne devraient point exister si messieurs les arpenteurs, que l'on paye cependant très-cher (1), savaient ou fesaient mieux leur métier; enfin, des dégâts causés par les nègres ou les bestiaux, entretiennent une mésintelligence, ou tout au moins une tiédeur qui inderdit une communication réciproque, et comme il n'y a rien de si triste que le solitaire qui ne l'est point par goût, ni rien de plus exigeant que celui dont rien ne justifie les prétentions, il ne faut pas s'étonner que chaque hibou reste dans sa mâsure, ni qu'il règne tant d'insociabilité chez des hommes aussi peu sociables.

(1) L'arpentage d'une concession revient ordinairement à près de mille écus.

Cela n'était pas de même autrefois. L'orqu'un nouveau quartier s'établissait, l'éloignement des ports, la rareté des habitans, le plaisir de revoir des compatriotes, le souvenir des secours que l'on avait reçu des autres, formaient, entre les établis et les établissans, un commerce de procédés, d'où naissait un degré de liaison, dont le besoin et la curiosité fesaient la bâse, et que l'habibitude cimentait.

C'est alors que régnait ici cette hospitalité célèbre, disparue avec les causes qui en avaient fondé le besoin. Les choses ont bien changé de face à cet égard. Dans les quartiers anciennement établis, on ne va plus au-devant de celui qui arrive avec l'empressement de la joie; on ne le reçoit plus avec la franche cordialité des vieux tems. Entre proches voisins même, si l'on se voit encore, on ne se cherche plus. Si vous voyagez, on vous reçoit, on ne vous accueille plus. Si vous avez besoin de chevaux, pour continuer votre route, on attend que

vous les demandiez, on trouve des prétextes à un refus...... on vous les offrait autrefois! on sera *fort aise* de vous voir arriver, mais on sera *charmé* de vous voir partir.

Je vous ai indiqué, Monsieur, une des causes de cette révolution; les autres ne sont pas difficiles à deviner, quand on sait combien la fortune influe sur les mœurs, et combien il est rare de trouver de la sensibilité pour des besoins que l'on n'éprouve pas.

Je viens de faire un écart qui m'a jeté hors de ma route; revenons-y.

Lorsque nous fûmes arrivés au pied des montagnes, le chemin étant impraticable pour une voiture, madame de L*** monta à cheval, et les enfans furent alternativement portés par les négresses.

L'ensemble de ces montagnes ne promet rien de flatteur par-tout où elles ne sont pas couvertes de bois; leur pente rapide est revêtue d'un tuf grisâtre qui annonce, dit-on, qu'elles renferment des métaux......... Ainsi, ces métaux cor-

rupteurs dévorent jusqu'à la surface de la terre qui les recèle ! Le signe de nos richesses se manifeste par la stérilité, et le coffre-fort de la nature ressemble à celui de l'avare ! Il est bien extraordinaire de voir un auteur, tel que celui des *Études de la Nature*, disputer aux montagnes de Saint-Domingue le triste avantage de renfermer des mines d'or. *Ce qu'il y a de certain*, dit-il, tome 2, Étude 10, page 244, *c'est que quand Christophe Colomb découvrit les Antilles, il trouva bien chez leurs insulaires de l'or de mauvais aloi, qui provenait du commerce qu'ils avaient avec les habitans de la terre-ferme, mais il n'y en avait point de mines dans leur territoire.* Que M. de Saint-Pierre consulte l'histoire, il verra qu'à Saint-Domingue seule on a tiré, des mines de Cibas, plus d'or qu'il n'y en a aujourd'hui en circulation dans toute l'Europe ; et comment supposer que des peuples qui avaient de pareilles mines sous la main, et chez lesquels on n'a

pas trouvé une nacelle au moment de la découverte, eussent été chercher leur or sur la terre-ferme ?

Ce ton de couleur désastreux, joint à l'entassement confus et bizarre de ces masses incohérentes, leur donne un air de désordre et de vestuté qui n'offre que la triste image de la ruine et du chaos. Cette partie du nouveau monde a l'air si vieille, qu'en supposant que le système de Thalès pût raisonnablement s'admettre, je ne balancerais pas à prononcer que Saint-Domingue précéda de quelques siècles les autres productions de l'Océan.

Du pied de la montagne au Désert, on compte à-peu-près une lieue que l'on fait en rampant autour de ses sinuosités, par un chemin très-étroit, mal dirigé, mal entretenu, qui suspend par fois le voyageur sur le bord d'un abîme, mais où l'on trouve quelques points de repos ombragés où la caravane reprenait haleine.

L'arrivée au Désert ne nous offrit rien de séduisant. Un glacis à sécher le café,

un moulin à *grager*, une grand'case qui tombe en ruine, deux autres, tout aussi caduques, dont l'une sert de cuisine et la seconde de logement à l'économe; un four-à-chaux, un vestige de jardin, un pigeonier branlant sur les quatre pilliers qui le supportent, le tout entassé au hasard, sans choix, sans ordre, sans combinaison, dans un entonnoir qui n'a qu'une seule échappée de vue; voilà, Monsieur, celle de notre séjour dessinée d'après nature; ajoutez-y une douzaine de huttes de nègres perchées sur le dos-dâne d'une des arêtes de la montagne, et le tableau sera complet.

Nous trouvâmes le sol de la grand'case, dont vous connaissez déjà la distribution, tellement miné par les rats, que l'on y enfonçait à mi-jambe. Il fallut le dépaver, et combler cet abîme avec des terres rapportées. Madame de L***, accoutumée à l'élégante aisance de Paris, quoique prévenue de l'état où elle trouverait sa *maison de campagne*, avait de la peine à retenir ses larmes à la vue de

l'espèce

l'espèce de Thébaïde qu'elle allait habiter. « Rassurez-vous, lui dis-je : je n'ai pas la baguette d'Armide ; mais, avec des arbres, de l'eau, des bras, et la végétation de Saint-Domingue, si je ne change pas ce désert en Élysée, j'en rendrai du moins le séjour supportable ».

Une faute commune à tous les habitans qui commencent à s'établir, est d'abattre tous les bois à cent toises autour de leur établissement, lequel reste ainsi en proie à la double action du soleil et de la réverbération d'une terre qui, dépouillée de tout abri, ne tarde pas à renvoyer une chaleur égale à celle de la calotte d'un four alumé.

On justifie ce mal-adroit procédé, comme toutes les autres balourdises, par de mauvaises raisons : on dit que le transport des matériaux étant très-pénible, il faut se servir de ceux que l'on a sous la main : on dit que les ravages des ouragans rendraient le voisinage des arbres dangereux, etc. Vous voyez bien, Monsieur, que l'une de ces raisons n'est que

l'excuse de la paresse ou de l'imprévoyance ; l'autre celle de la sotise, puisque, pour préserver les bâtimens du danger de la chûte des arbres, il suffirait de mesurer sur leur élévation la distance à laquelle on peut les laisser subsister.

Le jour de mon arrivée ici j'avais vu avec plaisir qu'un très-bel Avocatier (1) avait échappé à la hache des barbares, précisément dans un endroit que la nature du terrain et le voisinage de l'eau rendait très-propre à être embelli, sans aucun frais qu'un peu de travail. Le lendemain, à mon réveil, le premier objet qui me frappa, fut cet arbre gissant tout de son long dans la poussière. Je courus dénoncer ce crime à l'économe....... c'était lui qui l'avait ordonné ! La dépouille de mon bel arbre allait servir à former l'entourage d'un terrain destiné à

Voyez la description de cet arbre et de son fruit dans le *nouveau Voyage aux îles Françaises de Saint-Domingue*, tome I, chapitre 14.

un parc pour les chevaux....... et il y avait, à deux cents pas delà, plus de bois qu'il n'en faudrait pour construire une flotte!

Je vous cite cet exemple pour venir à l'appui de ce que je disais.

On avait envoyé ici une assez grande quantité de volailles de toutes les espèces. A notre arrivée, nous ne trouvâmes presque rien. Les dindons, que les jésuites n'ont civilisés qu'à leur corps défendant, se sont hâtés de regagner les bois ; les poules, abandonnées à leur intelligence, s'étaient dispersées dans les caffiers où elles pondaient, où elles couvaient, où elles couchaient, et où leurs œufs, leurs poussins, et elles, étaient la proie des nègres, des rats et des couleuvres, ainsi que les canards.

Lorsque je fis mes représentations à cet égard à l'économe, il me donna pour raisons que c'était l'usage, et que le soin de la volaille *détournerait* un nègre ou une négresse, c'est-à-dire, qu'il les ôterait à des travaux plus essentiels. Je lui répondis qu'il fallait corriger un mau-

vais usage par un bon ; qu'avec un semblable régime, nous finirions par mourir de faim, que le but essensiel du travail des nègres était de nous faire vivre avant de nous enrichir, etc.

Je mis donc ordre à ce désordre. Je réparai moi-même un vieux poulailler ; je fis enlever pendant la nuit toute la volaille, que j'y renfermai l'espace de quelques jours. La basse-cour s'est très-accrue ; les poules, dont la ponte n'est presque jamais interrompue, couvent deux ou trois fois par an ; nous sommes abondamment pourvus et d'œufs et de poulets ; l'économe commence à comprendre que j'avais raison, et je lis dans la contenance satisfaite des coqs, qu'ils me savent gré d'avoir pris sur moi le soin d'établir l'ordre et de maintenir la police dans leur sérail.

Quant aux élèves de la société de Jésus, par un raffinement de friandise, dont vous ne m'auriez pas cru susceptible, je les ai laissé dans les bois, parce que la vie sauvage bonifie leur chair. Lorsque

nous voulons en manger un, je prends mon fusil, je vais à la chasse, et je rapporte un coq-d'inde, comme on rapporte ailleurs un coq de Buyère ou une perdrix.

Le délâbrement du colombier a aussi rallumé mon ancienne passion pour cette branche de l'économie rurale. J'ai volé au secours des amis de ma jeunesse. Je leur ai prodigué tous les soins qu'exigent la propreté et la salubrité de leur domaine, et je me suis livré à ce travail avec tout l'intérêt attaché à une occupation qui réveillait en moi des souvenirs bien chers.

LETTRE XV.

Au Désert. Août, 1789.

Si ma propre satisfation pouvait me dicter un vœu qui ne s'accordât pas avec votre bonheur, j'aurais voulu, Monsieur, que vous eussiez été ici à la réception de votre paquet, pour juger du plaisir qu'il m'a fait. Le jour de son arrivée fut solemnisé comme un jour de fête; on dispensa les nègres du travail, on les régala de viande salée, de morue et d'eau-de-vie. On leur permit de danser un *calenda*, sans qu'aucun d'eux se doutât que c'était à des lettres de Paris qu'ils devaient tout cela. Aussi, pour satisfaire votre curiosité, vais-je consacrer ma journée à vous parler d'eux.

Vous n'osez point me reprocher de ne l'avoir pas encore fait, et vous avez raison. Assez de gens ont cru qu'un séjour de quelques mois suffisait pour les connaître. Ils ont, d'après cela, entrepris

de tracer leur portrait avec un ton d'assurance qui en impose même à celui qui a vécu des années entières au milieu de cette espèce d'hommes, à la vérité, comme un bucheron vit au milieu des forêts, sans voir autre chose que du bois dans les différentes espèces d'arbres qui les composent.

Cependant, les moins étourdis de ces peintres ont distingué le nègre Africain du créole, et cette distinction, absolument nécessaire, annonce au moins du jugement.

C'est du premier que je m'occuperai, c'est là le véritable nègre. L'autre n'est que le singe noir et malin de son maître, dont il ne copie guères que les vices. Esclave, que feroit-il des vertus d'un homme ?

« Abominables chrétiens, s'écrie Voltaire! les nègres que vous vendez douze cent francs, valent douze cent fois mieux que vous (1) » !

(1) *Œuvres complettes*, tome 58, lettre 124.

Si cette exagération n'est pas la seule, elle est bien certainement la plus exagérée de toutes celles que l'on doit à la bilieuse humanité de ce grand et vilain homme.

Le nègre, Monsieur, est beaucoup plus difficile à définir que l'on ne pense. Pour le faire avec succès, il faudrait l'avoir étudié dans les différens périodes de sa vie; savoir, s'il était en Afrique libre ou serf, riche ou pauvre, chasseur, agriculteur, artisan, pêcheur, pasteur, prêtre, artiste ou guerrier.

Il faudrait l'avoir vu dans sa patrie, dans ses propres foyers; l'avoir suivi dans les habitudes de sa vie privée, au sein de sa famille, sous l'action du gouvernement, des loix, des usages, de la religion, des préjugés de son pays. Savoir quelles étaient ses relations, ses goûts, son régime, ses travaux, ses plaisirs et ses peines.

Il faudrait alors comparer son état présent à son existence passée; observer l'influence de sa transplantation sur son tempérament, sur ses idées, sur son

humeur, sur le degré de sensibilité dont il est susceptible.

Il faudrait encore distinguer ce qui appartient à l'espèce en général du caractère particulier de l'individu. Savoir s'il a laissé dans son pays un père, une mère, une compagne, des enfans, des amis. Il faut étudier, connaître, approfondir l'impression que fait sur lui la certitude d'être arraché pour toujours aux lieux qui l'ont vu naître, à tout ce qu'il aimait. Enfin, Monsieur, si on veut le juger sur les règles les moins fautives, il faut, ce me semble, absolument séparer l'homme de la circonstance de l'homme, de la nature et de l'éducation.

Je crois cette tâche très-difficile à remplir; je doute qu'elle l'aye jamais été, et je suis très-sûr qu'elle ne le sera point par moi, qui pense déjà entreprendre un ouvrage au-dessus de mes forces, en ne hasardant qu'une simple esquisse.

Ce qui prouverait que le nègre n'est pas mieux connu de ses panégyristes que de

ses détracteurs, c'est l'extrême disparate de leurs jugemens. Il est toujours chez l'un tout ce qu'il n'est pas chez l'autre. Il suffit que l'un lui refuse une faculté, une vertu, pour que l'autre la lui accorde. Ce n'est pas le moyen de s'entendre. Les habitans qui vivent avec eux, sans s'embarrasser de les connaître, les connaissent mieux que celui qui se charge de les définir, par la raison qu'ils ne jugent pas, comme lui, du tout sur quelques exceptions. Ne craignez pas qu'ils achètent un *mondongue* pour un *sénégalais*, un *ibbo* pour un *arrada*.

Le nègre est à-peu-près comme nous, bon ou méchant, avec toutes les modifications qui nuancent ces deux extrêmes. Ses passions sont celles de la nature brute : il est luxurieux sans amour, et gourmand sans délicatesse. La femme n'est pour lui qu'un instrument de plaisir. Quand il a faim, il lui est assez indifférent de manger un morceau de charogne, ou un poulet, un crapaud, ou

une pintade (1). Il est paresseux, parce qu'il a peu de l'espèce de besoins que le travail satisfait, et qu'il ne conçoit ou ne veut concevoir, ni la nécessité de travailler pour nous, ni la justice de le faire, sans autre rétribution que des coups de fouet.

Il aime le repos, non pour en jouir à notre manière, non pour retrouver dans le calme les jouissances morales qu'interrompt l'activité physique, mais pour ne rien faire, car ne rien faire a tou-

---

(1) Les sauvages de l'Amérique n'ont pas le goût plus délicat. « Je les ai vû, dit Lebeau, ramasser des chats et des chiens pourris que l'on avait jetté dans la rue. Un jour entr'autres, je vis un Huron charger sur ses épaules un cochon mort de maladie, et qui commençait à infecter l'air de sa puanteur; ils avalent des grenouilles entières; ils font sécher les intestins des chevreuils sans les vider, et y trouvent, en les mangeant, le même goût que nous trouvons à ceux des bécasses ». *Avantures du sieur Lebeau, tome* 2, *chapitre* 25.

jours été la première passion de tous les peuples de la zône-torride (1).

Il ne sait ni former, ni rompre, sans savoir pourquoi, ces liaisons insignifiantes qui n'ont pour objet et pour garans de leur durée, que l'intérêt ou la convenance du moment.

Il n'aime ni ne hait habituellement, mais lorsqu'il fait l'un ou l'autre, c'est avec frénésie. Quelques-uns ont le caractère tour-à-tour bas et vain, souple et dur, féroce et timide du despote, ou de l'esclave. Ils couvent la vengeance, ou l'exhalent en menaces. Mais voulez-vous voir ces lanceurs de foudre à vos pieds? Montrez-leur la pointe d'une aiguille.

Les nègres ne sont généralement ni

(1) Je pourrais ajouter : de tous les peuples esclaves, quelque climat qu'ils habitent, tels que les paysans Russes, qui passent communément les jours de fêtes dans leurs poëles ou debout devant la porte de leur maison, l'oisiveté étant pour eux une espèce de plaisir égale aux jouissances de la volupté. Voyez *Chappes d'Auteroche, Voyage en Sibérie*, *tome* 1, *page* 316.

dissimulés, ni faux, ni perfides. On trouve quelquefois parmi eux un fripon qui aura été en Afrique, ou médecin, ou prêtre, ou sorcier, et c'est alors un homme très-dangereux.

Il faut, dans la manière de les conduire, leur imposer des devoirs très-simples, des loix très-claires, et les y assujétir avec beaucoup d'exactitude, mais avec une extrême justice, car l'indulgence n'est pour eux que de la faiblesse; l'injustice un défaut de jugement qui provoque leur haine ou leur mépris. J'ai voulu faire, par moi-même, plusieurs expériences qui m'ont parfaitement convaincu de la justesse de cette observation.

Soit qu'ils n'ayent que des idées fausses ou confuses sur le *tien* et le *mien*; soit que le défaut de prospérité leur en fasse méconnaître le droit; soit qu'ils supposent que l'état d'esclavage les fait rentrer dans l'état de nature, où tous les biens sont communs, la plupart des nègres sont voleurs.

Comme tous les hommes dont la reli-

gion se réduit à quelques pratiques superstieuses, ils n'ont nulle idée d'une morale conventionnelle. Ce qu'un nègre a de bon, appartient tout à la nature La coupable négligence des habitans à l'instruire des principes simples et fondamentaux du christianisme, le laisse vivre, vieillir et mourir dans son ignorance natale. Quand on en a rassemblé un certain nombre, on les mène à l'église, sans qu'ils sachent où ils vont. Un prêtre les baptise sans qu'ils sachent ce qu'on leur fait, et les voilà chrétiens (1). Le résultat le plus

(1) Ceci pourrait paraître suspect dans la bouche d'un profane tel que moi ; il sera donc plus curieux et plus satisfaisant d'entendre parler un missionnaire célèbre.

« *Lorsque j'apprends qu'il est arrivé des esclaves dans mon quartier*, dit le père Labat, *je vais les voir, et je commence par leur faire faire le signe de la croix, en conduisant leur main, et puis je le fais moi-même sur leur front comme pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ et de son église. Le nègre qui ne comprend rien à ce que je fais ni à ce que je dis, ouvre de grands yeux et paraît tout interdit* ».

clair de cette cérémonie est, pour eux, leur changement de nom. On dit au nègre *Mazimbo* qu'il s'appellera désormais *Eustache*. Ses organes, accoutumés à chanter une langue harmonieuse et douce, se refusent à l'expression de ce mot barbare ; il l'oublie à mesure qu'on le lui répète, et l'infortuné s'afflige de ne plus s'entendre nommer du nom dont l'appellait sa mère! J'observe que toutes les fois que les nègres sont entr'eux, ils ne se servent jamais de leur nom de baptême. Malgré l'espèce d'orgueil que leur inspire, dit-on, l'honneur d'être chrétiens, j'ai cru m'appercevoir que ceux qui affectent d'y attacher un certain prix, le font plus dans

---

Le missionnaire convient ensuite que les nègres, « *n'entendent pas plus ce qu'on leur apprend, que ne ferait un perroquet à qui on l'aurait appris de même*, et que cela pourrait lui faire naître quelque scrupule, s'il n'était rassuré par ces paroles du prophête roi, *homines et jumenta salvabis domine.*

l'intention de plaire à leur maître que par aucun autre motif.

Il vous paraîtra tout simple, Monsieur, que le nègre s'occupe peu de l'avenir. Que peut-il lui promettre ? Aussi sa prévoyance n'atteint-elle guères au-delà de sa vue. Ce n'est qu'à force de tems et de persévérance, que l'on parvient à lui persuader qu'il est de son intérêt de cultiver son jardin, et de conserver, pour s'en couvrir la nuit, le vêtement qu'il jete le jour.

Ce qui paraît en même-tems singulier et contradictoire, c'est que, sensible au plaisir jusqu'à la frénésie, il supporte avec un calme qui le ferait croire insensible, la plus cuisante douleur. Les apprêts du châtiment semblent lui faire plus de mal que le châtiment même. Le nègre chante en dansant, il chante en travaillant, il chante en mourant (1). Nous

(1) On croit, en Europe, et plus encore dans les colonies, que cet usage de mourir en chantant est particulier aux nègres. Les voyageurs nous

bravons

bravons la mort, lui la nargue. Lorsque son camarade expire, il ne dit point, *il est mort*; ce mot paraît n'avoir pour lui aucun sens. Il dit: *ly allé*, il s'en est allé, il est parti. Cette manière de s'exprimer tient à l'opinion qu'en mourant il retourne dans sa patrie, préjugé qui détermine plus d'un nègre à se pendre, pour arriver plus vîte chez lui. Que serait-ce si, à son indifférence pour la vie, cet homme joignait les vertus que suppose le mépris de la mort!

---

disent la même chose des indigènes de l'une et de l'autre Amérique. Ils font mieux; un Onontagué centenaire, pris par un parti de sauvages aux ordres du comte de Fontenac, endurait les tourmens qu'on lui fesait souffrir, avec un courage, une égalité d'âme, dignes..... d'un Iroquois. Un sauvage, ennuyé de ses harangues, lui donna quelques coups de couteau. « Je te remercie, dit l'Onontagué, mais tu aurais bien dû me faire mourir par le feu. Français, apprenez de moi à souffrir; et vous, sauvages, souvenez-vous de ce que vous devez faire quand vous serez dans le même état que moi. *Histoire de l'Amérique Septentrionale, tome 3, lettre 7.*

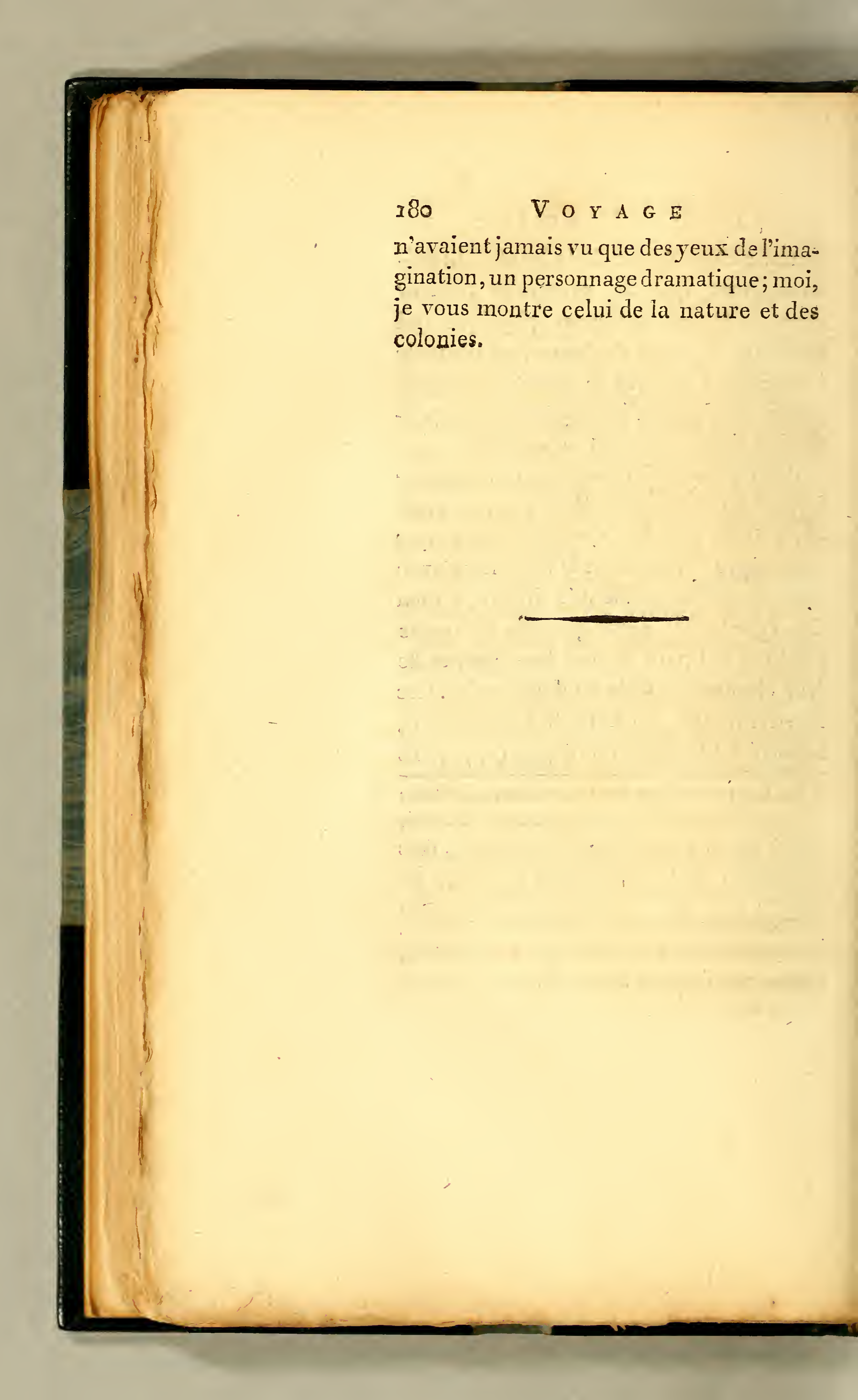
Passé un certain âge, les nègres paraissent tenir peu aux liens du sang. Il y a quelque-tems que le hasard permit qu'après une longue séparation, un père retrouvait son fils dans l'attelier que j'ai sous les yeux. Cette rencontre imprévue n'occasionna, de part ni d'autre, ni surprise, ni émotion, ni mouvemens pathétiques. Le père et le fils se sont retrouvés comme deux voyageurs qui se seraient vu quelque part.

On compte parmi les nègres de bons et de mauvais, d'excellens et de détestables sujets. Des dispositions plus ou moins favorables, les rendent plus ou moins propres à recevoir un certain degré de poli et d'instruction. L'exemple du nègre créole, capable d'acquérir tous les talens, toutes les vertus, lorsqu'il trouve dans son maître des soins et un modèle à suivre, prouve que l'infériorité des Africains est, à bien des égards, l'ouvrage de leur éducation. C'est donc outrer le principe que de dire avec Aristote, que l'esclavage exclut toute espèce de vertu;

comme c'est abuser de la faculté du raisonnement que de prétendre trouver dans la légère différence physique qui distingue le nègre du blanc, un obstacle invincible à ce que le premier atteigne jamais au degré d'intelligence et de perfection dont l'autre est susceptible.

Je ne vous avais promis qu'une esquisse imparfaite et rapide, Monsieur; je crois avoir tenu parole. Vous trouverez que mon nègre, dessiné sur le nud, mais avec une scrupuleuse fidélité, diffère, à bien des égards, de celui que des écrivains célèbres ont paré de tous les charmes de leur éloquence. Cela est dans l'ordre. Ces messieurs ont, du haut de leur théâtre, montré à l'Europe un nègre (1), qu'ils

(1) Voyez le roman, en trois volumes, intitulé: *Le Nègre comme il y a peu de Blancs*. L'auteur n'avait pas besoin de donner a entendre, dans sa préface, qu'il n'avait jamais vécu avec les nègres, ni habité les colonies. Son ouvrage, d'ailleurs très-intéressant, fourmille d'erreurs, de contre-sens, qui prouvent qu'il ne connaît les nègres, non plus que le régime, les mœurs, les usages des colonies, que par oui-dire.



n'avaient jamais vu que des yeux de l'imagination, un personnage dramatique; moi, je vous montre celui de la nature et des colonies.

LETTRE XVI.

Au Désert. Septembre. 1789.

TOUT a ses inconvéniens, Monsieur, même les choses qui devraient le moins y être sujetes. De ce nombre est l'indulgence avec laquelle vous avez lu celles de mes lettres qui étaient arrivées avant le départ des vôtres, car elle m'enhardit à vous communiquer la suite de mes observations avec la même confiance, le même abandon qui en fait tout le mérite.

Si elles ne vous instruisent pas, elles serviront du moins à vous distraire dans un moment où la France est devenue une espèce d'arène dans laquelle douze cents législateurs, secondés de douze cents mille politiques, proclament chacun, à voix haute et distincte, les principes sur lesquels il entend que soient à l'avenir fondés le gouvernement et la liberté de sa patrie.

Vous vous rappellez, peut-être, le tems où, du fond de l'Afrique, je vous communiquais quelques idées relatives à ces spéculations sublimes? Quel a été pour moi le résultat de cet ingrat et séduisant travail? Que de toutes les missions auxquelles un homme raisonnable peut se voir destiné, la plus difficile, la plus périlleuse, la plus inutile en même-tems, est celle de donner de la raison aux fous, c'est-à-dire, de sages loix aux hommes.

J'ai donc renoncé, et pour toujours, à m'immiscer dans les mystères de la législation, parce que tout me confirme dans la pensée qu'il en est de nous comme des animaux, qu'il ne faut pas vouloir assujétir indistinctement à un régime exclusif; et je redis encore avec le sage de l'antiquité : « J'aime mieux jouer avec des enfans, que de gouverner des hommes corrompus ».

Toutefois, en ma qualité de jardinier, je vous dirai: Prenez garde à ne pas enlever la terre avec les racines des plantes

que vous voulez extirper : vous risqueriez de semer vos nouvelles loix sur le sable infertile ou sur le tuf aride. Et, comme voyageur, j'ajouterai : Ce n'est pas tout d'avoir de belles théories, il faut qu'une longue expérience ait mûri une grande variété d'observations, pour être sûr de ne pas se tromper dans l'application de principes, d'autant plus séduisans, qu'ils paraissent nouveaux ; d'autant plus dangereux, qu'ils sont abstraits. Souvenez-vous que l'homme le plus célèbre par l'étendue de ses connaissances et la profondeur de sa métaphysique, que Lock, chargé de donner des loix à la Caroline, ne lui donna qu'un plan de législation aussi impraticable que ridicule. Croyez sur-tout que c'est faire à l'espèce humaine un honneur bien dangereux, que de la supposer assez raisonnable ou assez sage pour n'avoir plus besoin d'être gouvernée comme une folle ou comme un enfant. Voilà mon dernier mot, après lequel je retourne à mon ménage. Que si vous répugnez aux dé-

tails champêtres, usez-en, Monsieur, comme je faisais dans ma jeunesse lorsque je trouvais de la morale dans les romans; sautez quelques feuillets.

Nous avons ici trois vaches qui donnent un lait d'une excellente qualité, et en assez grande abondance pour permettre de prendre, sur la consommation journalière, de quoi avoir un peu de beurre et de fromage frais.

Mais, comment faire du beurre et du fromage sans barattes est sans formes? Comme Robinson faisait des habits sans aiguilles et sans fil.

Le procédé physique est très-simple; on secoue la crême dans un bocal de verre jusqu'à ce que le mouvement ait séparé les parties grasses des fluides. Deux ou trois lavages dans de l'eau fraîche achèvent de donner aux premières la consistance dont elles ont besoin pour se former en masse.

La manipulation du fromage fut plus difficile, vû le manque d'une forme de terre, ou tout au moins de jonc. J'y sup-

pléai un sac de canevas dont le fond est maintenu, ainsi que l'ouverture, par deux cercles assujétis chacun aux quatre extrémités de deux bâtons croisés.

La nature du terrain et l'abondance du pâturage m'avaient fait desirer de pouvoir joindre des chèvres à nos vaches. Je me faisais une fête de les voir courir dans les bois, errer de précipice en précipice, de rocher en rocher; se prendre dans les longs filamens de lianes, et se débarrasser de là, en suspendant à leurs longues cornes les touffes de leurs brillantes fleurs. Mais, l'observation qu'aucun obstacle ne les empêcheraient de se répandre dans les caffiers, et d'y causer de grands ravages, m'obligea d'y renoncer.... Que de jouissance ce cruel intérêt dévore!

J'avais apporté assez de graines de légumes et de fleurs pour pouvoir semer tout le jardin. Il fallut commencer par deux opérations indispensables : la forme régulière dont aucun potager ne peut se passer, et l'ameublissement de la terre,

beaucoup trop compacte et trop grasse pour le genre de productions qu'elle était destinée à porter. Mais ne m'étant pourvu que de pelles et de houes, je sentis bientôt la privation du plus indispensable des instrumens aratoires, ou du moins de celui qui est à la culture des jardins ce que le peigne est à la toilette des jolies femmes, c'est-à-dire, d'un rateau ; et je parvins, non sans peine, non sans avoir maudit cent fois les détracteurs de l'éducation d'*Emile*, à en fabriquer deux, tant bons que mauvais.

Presque tout a réussi au-delà de mes espérances. Des légumes, jusqu'alors étrangers à Saint-Domingue, ont germé et crû, ainsi que l'oseille, le persil, le serpolet et le cresson. Nous mangeons des petits pois presque toute l'année. Des fleurs, jusqu'alors inconnues à ces régions de feu, le narcisse, l'hyacinthe, le réséda, l'humble violette même ont embelli et parfumé les bordures de mes câreaux. Au lieu du buis qui borde si tristement vos plates-bandes, on emploie ici l'ipé-

cacuanha, dont les tiges d'un verd charmant, ne servent point d'asyle à la race avide des insectes. Il est vrai que la rapide végétation, qui fait croître et monter les plantes à vue d'œil, oblige de les resemer plus souvent; il est vrai que cette rapidité ne laissant point à la graine le tems de se former, on est réduit à renouveller sans cesse les semences ; il est vrai encore que tous mes soins pour sauver la fleur du melon et de la vigne des ravages des fourmis, ont été perdus. Il faut cependant observer que ce fléau n'est que local, car Saint-Domingue produit, presque pendant toute l'année, d'assez bon raisin, et de délicieux melons. Je ne sais s'il est vrai, comme on me l'a dit, qu'il n'est permis d'y cultiver la vigne qu'en treille ; que si un habitant osait planter quelques ceps en plein champ, le commerce est en droit de les lui arracher; et que l'on est par conséquent réduit à ne boire ici que du vin, que l'on peut d'autant plus hardiment appeller de son crû ; que s'il échappe à la falsification

dans les magasins de la métropole, il est rare que la même quantité de gros vin d'Anjou ou de Provence, parti de-là dans deux barriques, n'arrive ici dans trois, sous le nom justement célèbre de Bordeaux (1).

Les artichauts viennent ici excellens et beaucoup plus gros qu'en France, surtout lorque l'on a l'attention de les planter sur les hauteurs, au nord, et à l'ombre. Les asperges ne demandent que le même soin qu'on leur donne ailleurs, et ne se font pas attendre aussi long-tems. J'avais fait un essai de pommes de terre,

(1) La fureur de m'instruire en voyageant, qui me pousse par-tout où l'on fait quelque chose, m'a permis de découvrir que le miracle de la multiplication du vin se fait différemment en mer qu'aux noces de Cana. C'est ordinairement dans la calle que le capitaine, secondé de quelques affidés, procède à cette opération. On choisit pour cela un gros tems, où chacun est supposé se tenir coi à son poste ; car les mystères de Bacchus, comme ceux de la bonne Déesse, ne peuvent se célébrer que loin de l'œil des profanes.

qui ont peu fructifié, quoique je leur eusse choisi le sol léger qu'elles aiment, parce qu'elles ont été entièrement négligées.

La patate est plus nourrissante, m'ont répondu les colons auxquels j'ai proposé de lui adjoindre la pomme de terre. C'est-à-dire, Monsieur, que la patate, et la jaune sur-tout, étant plus filandreuse, plus grasse, pèse davantage sur l'estomac, et se digère plus laborieusement. Mais je crois la pomme de terre infiniment plus saine. Si elle est moins nourrissante, suppléez à la qualité par la quantité. Le seul avantage que la patate ait sur la pomme de terre, est un parfum agréable qui plaidera toujours puissamment pour elle.

Les cultures Européennes qui ont le mieux réussi à Saint-Domingue, sont celles du mil ou millet, et du maïs (1),

---

(1) Il faut que le maïs soit une des premières cultures que les Européens ayent introduit dans les Antilles; car, dès 1522, Cortez disait que *le maïs fait en Amérique un pain beaucoup meilleur que celui des îles. Correspondance de Fernand-Cortez avec l'empereur Charles V*, lettre 2.

que vous connaîtrez mieux sous le nom de bled de Turquie. Ce dernier sur-tout croît d'une beauté extraordinaire. On le mange en épi avant sa maturité, rôti sous la cendre, et il est très-bon. Réduit en farine, on le mange en bouillie à l'eau ou au lait, et il est excellent. On peut en faire tout ce que les Bretons et les Normands font de leur sarasin.

Les fourages qui servent à la nourriture des bestiaux, sont le bois-patate, c'est-à-dire, la tige et les feuilles de cette racine; celle du petit mil en verd, l'herbe de Guinée, et les têtes de la canne à sucre, qu'il faut mettre au premier rang, par la propriété d'engraisser les animaux qui s'en nourrissent. La verdure douce et tendre des champs consacrés à la culture de ces deux dernières espèces, forme un contraste tout-à-fait aimable avec le verd plus sombre des bois et sur-tout des caffiers.

Que pensez-vous de tout ceci, Monsieur? Ne vous semble-t-il pas avoir lu un chapitre de *la Maison Rustique?*

J'ai autrefois entendu reprocher à Rousseau, comme une chose de *mauvais goût*, les détails sur l'économie champêtre et domestique de la maison de Clarens. Que dirait-on donc de ma lettre? Mais, comment connaîtrez-vous Saint-Domingue, si, comme tant d'autres, je me borne à de purs objets de politique et de commerce? et qu'ajoutant à toutes les idées fausses que l'on a déjà sur ce pays-ci, je vous donne des exceptions pour des règles générales; et, le tableau de l'habitation de quelque opulent sucrier, pour le modèle de toutes les autres? Eh! plut à Dieu encore que le séjour de tous ces riches misérables ressemblât au désert! ils ne seraient pas sans cesse balottés entre l'ambition de paraître ce qu'ils ne sont point, et l'embarras d'accorder le prétendu faste qu'ils étalent, avec des ressources insuffisantes pour le soutenir!

On a, en Europe, l'opinion que la colonie n'est habitée que par des millionnaires uniquement occupés du soin de faire servir leur immense fortune à va-

rier, à multiplier leurs plaisirs. Croyez, Monsieur, qu'il n'existe aucun pays où les fortunes particulières soient moins solides, et où le soin de les préserver des vicissitudes du hasard, trouble autant les jouissances dont elles peuvent être la source. Jamais *richesse* et *bonheur* n'ont été moins synonymes qu'ils ne le sont ici.

LETTRE

LETTRE XVII.

Au Désert. Septembre. 1789.

UN préjugé commun en Europe, parmi les gens à demi instruits, est, Monsieur, que le riz ne se cultive et ne prospère que dans les terrains inondés (1); que si vous dites à un Français que cette denrée croît ici sur les plus hautes montagnes, il vous rira au nez, parce que ses demi connaissances ne lui ont pas appris qu'on le cultive de la même manière dans la Louisiane (2).

Le grenadier et le figuier se sont très-bien naturalisés ici, de même que l'albergine et la taumate des pays méri-

(1) Voyez à ce sujet le *Voyage aux Indes Orientales*, par Grose, chapitre 5, ainsi que le Journal du Voyage de Siam, pages 230 et 273.

(2) *Histoire de la Louisiane*, tome 1, chapitre 13.

dionaux. Mais toutes ces petites cultures d'agrément sont négligées par les neuf dixièmes des habitans, à un point incroyable. L'oranger même y reçoit rarement le degré de soins qu'il demande pour s'améliorer, ou du moins ne pas dégénérer. Rien cependant ne serait plus facile que de se procurer des graines de Malthe ou des plants de Portugal; de propager ici ces deux espèces, à l'exclusion de toutes les autres, et d'avoir aux Antilles la pomme d'or des Hespérides.

Ce long, mais imparfait dénombrement de plantes étrangères au sol de Saint-Domingue, vous fera faire une question fort simple: que produisait donc cette isle avant l'arrivée des Européens? Rien, Monsieur, ou presque rien. Je cherche ce qui pouvait faire le fond de la nourriture des indigènes, et je ne trouve dans le règne animal que des caïmans très-rares, des crabes de terre ou tourlouroux; des couleuvres, des lézards, et quelques oiseaux; car les rats mêmes, dont

le pays est si extraordinairement peuplé, sont des émigrans d'Europe (1).

Le règne végétal n'offre que quelques herbes, quelques racines, quelques baies, quelques mauvais fruits, à l'exception de l'ananas et de la sapotille, dont la douceur surpasse celle de tous les fruits connus en Europe, mais dont on se dégoûte d'autant plus aisément, et je ne crois pas ces deux dernières productions indigènes de Saint-Domingue. Le citron, d'une très-petite, mais très-bonne espèce, l'orange amère, l'igname-maronne, et peut-être le choux Caraïbe, s'il n'a pas été importé des Isles-du-Vent. Joignez la pêche, sur des côtes et dans les rivières très-peu poissonneuses, à ces

---

(1) Ils ont non-seulement peuplé les Antilles, mais encore le Pérou, et sans-doute tout le reste du nouveau monde. Les Indiens les nomment dans leur langue *Ococha*, c'est-à-dire, venus de la mer. Voyez l'*Histoire de la Découverte et de la Conquête du Pérou, par Augustin de Zarate, tome* 1, *livre* 3, *chapitre* 2.

faibles ressources, et vous demanderez encore de quoi vivaient les habitans d'un pays que l'on nous peint comme extraordinairement peuplé; car, à en croire la forfanterie espagnole, jamais aucune contrée de la terre n'a dû l'être comme Saint-Domingue, au moment de la découverte, puisque Colomb, marchant contre Manicate, un des Caciques de l'isle, le trouva dans la plaine de Véga-Réal à la tête de cent mille combattans, tandis que les calculs les plus raisonnables ne portent sa population originaire qu'à douze cent vingt mille individus, de sorte que si l'on l'on y ajoute quarante à cinquante mille indigènes, qui y furent transportés des isles Lucayes, avec ce qui pouvait être né, à compter du jour de sa découverte jusqu'au moment de son entière dépopulation, il se trouvera que les conquérans du nouveau monde n'ont exterminé, dans la seule isle de Saint-Domingue qu'à-peu-près deux millions d'hommes, dont la plupart ont péri par le travail des mines, où, d'après le té-

moignage du voyageur *Bossu* (1), ils contractèrent la trop célèbre maladie, qui a fait et fait encore tant de ravage parmi nous, sous le nom de *mal de Naples, mal Français*, etc. Nous savons, et cela par un auteur espagnol, que dans la seule isle de Cuba, cinquante famille d'un seul village se pendirent en un seul jour pour se soustraire à la tyrannie Espagnole (2).

Peut-être me demanderez-vous, Monsieur, quel est le spéculateur qui s'est chargé d'introduire ici ces rats, qui y font de tels ravages, qu'un vaste champ de mil ou de maïs est quelquefois dévoré par eux en une nuit, sur-tout lorsqu'il se trouve situé sur la lisière des bois, où ces animaux sont en si grand nombre, qu'ils y ont tracé des sentiers aussi battus que ceux qui tra-

(1) *Nouveau Voyage aux Indes Occidentales* tome 1, lettre 1.

(2) *Histoire de la Conquête de la Floride*, livre 1, chapitre 10.

versent nos campagnes? Il faut avoir habité un port de mer pour trouver la solution de ce problême.

A peine le constructeur a-t-il attaché à la quille du navire les membres de la carcasse, avant même qu'elle soit entièrement revêtue de son premier doublage, que déjà les rats s'y établissent. On le lance, et ils se gardent bien de désemparer; mais de quoi vivent-ils jusqu'au moment où il est approvisionné? Dès que la nuit est venue, ils gagnent la terre à la nage, mangent pour vingt-quatre heures, et retournent à bord. Ceux qui peuvent s'introduire dans les greniers ou magasins à bled, hérissent leur poil, se roulent dans le grain, en saisissant tout ce qu'ils peuvent, et partent avec leur cargaison. Mais, par où rentrent-ils, ainsi chargés, dans le navire, lorsqu'il n'est point à quai? par les sabords, le long des cables qui passent par les écubiers, d'où ils se répandent dans la calle, dans les soutes, entre les cloisons et le doublage, où désormais sans soins pour

l'avenir, sans plus s'embarasser de la griffe de leur ennemi que de l'inflence du climat, ils voguent, vivent, pullulent au point de devenir le fléau des marins et la terreur des chats.

Un instinct soutenu par tant de combinaisons intelligentes, a quelque chose de très-étonnant; mais la manière dont ils se procurent les vivres les plus délicats de la cargaison, est bien plus surprenante encore. Je terminerai ma lettre par un fait que je tire d'un ancien voyageur.

« On s'appercevait depuis quelque tems qu'il manquait tous les jours des œufs dans un baril où on les avait serrés, et qui était renfermé sous clef. Six personnes, au nombre desquelles était le commandant du vaisseau, firent chacune percer, avec une vrille de charpentier, la cloison du réduit où étaient renfermés les œufs, et voici ce que nous avons vu ».

« Trois gros rats qui se sont approchés du baril où étaient les œufs. Ce baril

est à demi vide. L'un est descendu dedans, un autre s'est mis sur le bord, et l'autre est resté en bas en dehors. Nous n'avons point vu celui qui était dans le baril; mais, un moment après, celui qui était au haut a paru tenir quelque chose en se retirant du dedans où il s'était baissé. Celui qui était resté en dehors, a monté sur les cercles, et, appuyé sur les pattes de derrière, s'est élevé, et a pris dans sa gueule ce quelque chose que celui qui était sur le bord en haut tenait. Celui-ci, après lui avoir lâché prise, a replongé dans le baril, et a encore tiré à lui quelque chose, qui a été aussi repris par celui qui était sur les cercles en dehors. On a pour lors reconnu que c'était la queue d'un rat, et, à la troisième tirade, le rat voleur a paru tenant entre ses pattes un œuf, le dos appuyé contre le dedans du baril, et la tête en bas. Ses deux camarades l'ont mis en équilibre sur le dos appuyé sur le bord du baril. Celui qui était en bas l'a repris par la queue, et celui qui

était en haut le retenait par une oreille, et l'un et l'autre, le soutenant et le conduisant, par les deux extrémités, et descendant peu-à-peu, et de cercle en cercle, ils l'ont doucement mis abas, lui toujours sur le dos, l'œuf, comme j'ai dit, posé sur son ventre entre ses quatre pattes. Ils l'ont ainsi traîné jusques sous un vide, entre la cloison et le doublage du, vaisseau où nous les avons perdu de vue (1) ».

Ce qui m'eut pour le moins autant intéressé que le spectacle de la capture de l'œuf, c'est, Monsieur, la manière dont a du se faire le partage. Toujours pouvons-nous être certain qu'il n'aura occasionné ni contestations ni voies de fait entre des conquérans égaux en droits et en puissance.

Il est du reste incroyable à quel point les rats se multiplient dans les longs voyages de mer. Je me rappelle qu'à mon re-

(1) *Journal d'un Voyage aux Indes Orientales*, tome 2.

tour du Cap-de-Bonne-Espérance, les chats n'osaient plus descendre dans l'entre-pont. Quoique, à force de surveillance et de pièges, nous parvinssions à en détruire beaucoup, tous nos efforts ne balançaient pas la crue journalière de leur population. Lorsque les choses en sont à ce point, il ne reste d'autre ressource, pour en purger le navire, que de le décharger jusqu'au lest, lorsque l'on est arrivé au port, de bien fermer toutes les écoutilles, à une près, et de faire, à fond de calle, avec de la paille humide, nn feu dont la fumée les force à quitter leurs retraites, et à gagner l'écoutille ouverte, où ils arrivent à moitié ivres, et où l'on assomme tous ceux qui ne trouvent pas le moyen de se jeter à la mer.

LETTRE XVIII.

Au Désert. Novembre, 1789.

Vous auriez, Monsieur, une fausse idée de la vie que je mène ici, si vous pensiez que mes travaux se bornent à la surveillance de la basse-cour, au soin du colombier, à la culture du jardin, à la surintendance de la cuisine, et à la main-d'œuvre de la *marcarerie*. J'ai étendu mon département sur tout ce qui peut contribuer à embellir, à égayer notre solitude.

Ma première entreprise a été d'élargir, dans une étendue de quatre à cinq cents pas, le chemin qui conduit ici, afin d'avoir une promenade de plein-pied. Ce travail, que j'ai fait seul et avec l'activité si singulièrement contrastante avec mon extérieur, m'a coûté d'autant plus de fatigues, qu'il me fallait couper dans le vif, et déplacer plusieurs blocs considé-

rables de rocher, sans autre secours que celui d'une mauvaise houe, et d'un levier, dont l'usage m'a bien appris à calculer les forces.

Lorsqu'après de longs efforts j'étais parvenu à ammener et à suspendre une de ces masses sur le bord de la ravine, j'appellais madame de L***, pour la voir précipiter. D'un coup de pied je la mettais en mouvement, et je lui disais : regardez comme ce grand disgracié entraîne avec lui dans sa chûte les faibles arbrisseaux qui avaient attaché leurs racines à ses pieds : nous avons quelques fois vu la même chose ailleurs.

Deux fontaines, l'une au fond du demi-cercle dans lequel l'établissement est renfermé, l'autre à gauche en dehors de la barrière par laquelle on y entre, donnent naissance à deux ruisseaux, dont le premier, après quelques détours, formait un petit marais d'où il resortait, en coupant à angle droit et minant le chemin, pour se jeter dans le ravin. L'autre, tout en échappant à sa source, occasionnait

un second cloaque, en s'infiltrant au milieu du même chemin où il se perdait.

Mon premier soin fut de creuser un fossé d'une largeur proportionnée au volume du premier ruisseau, dans toute la longueur du marais, qui, par cette opération, se trouva changée en une prairie charmante, que j'embellis encore en extirpant les plantes rudes et grossières qui la déparaient, pour leur substituer des plants d'ananas, dont la gerbe pourprée et divergente, surmontée d'une belle pomme d'or, que termine une couronne de verdure, est une véritable décoration.

J'avais conçu un projet ambitieux pour l'exécution duquel il fallait d'abord joindre les deux ruisseaux à la sortie du marais. Cette jonction opérée, le reste de mon plan offrait encore de terribles difficultés, mais elles n'étaient pas insurmontables. La crainte d'échouer et l'espoir de surprendre, me firent garder le silence.

Si l'élévation des fontaines donnait une grande facilité pour l'écoulement des

eaux, le sol haché et poreux à travers lequel il fallait les conduire, présentait des obstacles effrayans à vaincre. Je les vainquis tous à force d'essais, de persévérance et d'industrie ; ils devinrent même l'occasion de quelques embellissemens auxquels je n'avais d'abord pas songé, en me donnant la facilité de ménager quelques cascades, et si l'ignorance des principes les plus simples de l'hydraulique me fit faire bien des fautes, chaque faute m'apprenait à en éviter une autre : c'est ainsi que se forma l'art.

Au bout de huit jours, les deux ruisseaux réunis et guidés à travers le chemin par un canal solide et régulier, à l'aide de quelques pierres plates assujéties et comme suspendues au bord du ravin, formèrent, sous un dôme de verdure, taillé dans un massif de bambous, une chûte qui, jointe au murmure des cascatilles, rompant enfin et pour toujours le long silence de notre solitude, frappa tout-à-coup d'étonnement et de joie, et les échos qui la répétaient, et madame

de L***, à laquelle j'avais voulu ménager cette surprise, ou plutôt cette jouissance.

C'est là que nous passons une partie de la journée, elle à travailler, moi à lire, sa fille à barbotter dans le ruisseau, avec sa chemise pour tout vêtement, au sein de la nature, de l'innocence, et de l'amitié. Cette vie, occupée et paisible, ne laisse pas, Monsieur, que d'avoir ses charmes, toute insipide qu'elle doit vous paraître après celle que j'ai menée ailleurs. Il y a loin, sans doute, de la voûte de bambous sous laquelle je repose, au plafond doré, aux magniques lambris de l'appartement que j'occupais n'aguères dans le palais des Rois, sans compter les brillans tableaux dont mon imagination tapissait alors ma carrière.... tout cela a péri dans un naufrage; mais, en perdant jusqu'à l'espérance, j'ai conservé un bien impérissable; l'art de jouir de ce qui me reste.

En attendant qu'une suite de travaux, que je ne puis exécuter qu'insensible-

ment, me permette d'ajouter à ce qui est fait les embellissemens de détail dont le local est susceptible, j'ai planté, à la suite du jardin, une allée d'avocatiers, qui prolongera son ombre jusques sur le chemin. Le revers du côteau qui porte les cases à nègres, et au pied duquel est située la prairie, n'offre aujourd'hui que quelques caffiers languissans, quelques arbres clair-semés. J'en augmenterai le nombre, je le couvrirai d'arbustes et de buissons, tels que le pimentier verd et rouge, le grenadier, le citronier, l'odorant acacia. Le noir sapin y contrastera avec le franchipanier rose et blanc; à côté du charmant papayet, dont la tige, plus légère et moins ambitieuse que la colonne du palmiste, gagne en grâces ce qu'elle perd en majesté lorsque l'œil la compare à celle de son majestueux rival, brillera la reine des fleurs, et la fleur de tous les climats, la rose. Au lieu du chemin roide et raboteux par lequel les nègres descendent à l'habitation, un sentier large et doux parcourra ce bo-

cage,

cage, où les lianes, dirigées avec art, suspendront leurs touffes colorées aux branches de l'oranger, du sampale, de l'acajou, du calebassier, du canificier; et si le riche européen consacre une partie de sa fortune à voir dégénérer dans ses jardins le tulipier ou le magnolia de l'Amérique, pourquoi ne satisferai-je pas un sentiment plus actif et plus doux que celui de la curiosité, en naturalisant ici quelques arbres de mon pays? Croyez-vous, Monsieur, que j'éprouverais un sentiment moins vif, en retrouvant à Saint-Domingue le tremble ou le bouleau de nos bois, que le fût celui du jeune Potaveri, en revoyant en France des arbres d'O-Taïti (1)?

Si l'expérience de ses prédécesseurs, dont à peine un sur mille parvenait à réaliser assez de fortune pour aller mourir infirme et vieux dans sa patrie, n'eût pas été une leçon perdue pour le pre-

(1) Voyez la fin du chant second du poëme des Jardins, par M. Delisle.

mier qui planta ici ses tabernacles; si la sotise de sacrifier des plaisirs réels et présens à l'ambition de se procurer un jour des jouissances incertaines et factices, eût permis à cet honnête homme le degré d'intelligence nécessaire pour savoir que le besoin de faire fortune n'exclut pas toujours celui de vivre heureux, en attendant qu'on l'ait faite; au lieu d'enterrer sa case dans le trou où elle est aujourd'hui, il l'eût bâtie sur le plateau que l'on trouve à droite en sortant de l'habitation.

C'est le but ordinaire de nos promenades depuis que j'ai rendu le chemin praticable. Là, un horizon également étendu, varié, rompu par des masses de rochers, ou des sommets de montagnes, offre à gauche la baie de Jacmel en plein, les gorges ténébreuses du vallon de la Gosseline, quelques-unes de ses habitations, un torrent, et la montagne de la Selle; à droite, un des quartiers les plus cultivés de l'isle, des mornes moins âpres, de larges vallées, des rivières qui

serpentent, des établissemens plus riches, plus fréquens, et enfin la mer de Léogane et l'isle de la Gonave.

Voilà le terme de nos courses, l'objet de nos regrets, celui de nos projets à venir. C'est-là que nous attendons souvent la nuit pour revenir à pas lents nous renfermer dans notre tombeau. Voyez, disais-je hier au déclin du jour à madame de L***, combien les hommes, tout en se plaignant de leur existence, ne savent rien faire pour l'étendre et l'embellir. Voici la plus belle des heures, c'est celle où les larmes du malheureux cessent de couler avec sa sueur, où le ciel moins embrâsé permet de respirer un air plus pur et plus frais. Pourquoi mon oreille n'est-elle frappée que du cri aigre et discord de cette troupe de perroquets, ou du croassement de l'immonde crapeau qui gémit au fond de la ravine? Pourquoi la cloche de l'*angelus* n'annonce-t-elle pas, dans chaque habitation, que la nuit amène le repos? Pourquoi les aboiemens du chien fidèle ne m'avertissent-ils pas

que je puis dormir en paix sur la foi de sa vigilance? Pourquoi, au lieu de cette voix isolée qui fuit et se perd dans les ténèbres, au lieu du sourd et monotone *tom-tom* que ce nègre produit en frappant sur un corps sans résonnance, n'entens-je pas le son du galoubet ou de la flûte champêtre se marier à la voix juste et douce des négresses, et marquer les pas légers de cette troupe d'esclaves, qui oublient en dansant et les travaux du jour, et ceux qui les attendent à leur réveil?

Tout cela sont des balivernes, vous disent les gens *sages* qui ont leurs entrailles dans leur gousset, et leurs longues oreilles encore plus près de l'esprit que de la tête! Nous sommes venus à Saint-Domingue pour y faire fortune, et non pour voir sauter des nègres, ou entendre rouler des cascades. La prévoyance nous ordonne de vivre, non pour le présent, mais pour l'avenir.

Eh bien! gardez, prudens économes de l'avenir, gardez, pour en couronner votre cercueil, le peu de fleurs dont vous

pourriez semer votre carrière. Mais, lorsque des revers, trop fréquens ici, nous auront réduits vous et moi à chercher des consolations ailleurs que dans les promesses de la fortune, ne venez pas du moins empoisonner, par vos regrets tardifs et superflus, des jouissances que j'ai su rendre indépendantes de ses caprices.

Et que l'on n'aille pas, Monsieur, m'opposer le sophisme si souvent rebattu par la mauvaise foi, qu'il est indifférent à notre bonheur de jouir dans le passé, dans le présent, ou dans l'avenir, car je répondrai que l'une de ces manières n'excluant nécessairement aucune des autres, rien ne m'empêche d'allier les jouissances du présent avec les souvenirs du passé, ou les espérances de l'avenir. « Quelle misère, quelle profonde misère que notre opulence, s'écrie un voyageur moderne, quand elle nous rend incapables du bonheur! (1) » Il en sera toujours

(1) *Lettres sur quelques parties de la Suisse*, seconde partie, lettre II.

de la cupidité, *jamais riche de ce qu'elle possède*, *toujours pauvre de ce qu'elle desire* (1), et que l'on nomme prévoyance, comme de l'avarice qui se déguise en économie, et dont tout le mérite consiste dans l'art de vivre pauvre pour mourir riche.

En attendant que cette manie devienne aussi la nôtre, nous avons augmenté notre basse-cour de quatre paires de pintades grises et blanches, et de deux Hocos mâle et femelle. Le premier de ces oiseaux, la délicatesse de sa chair, sa vivacité, sa voix de trompette, ses nombreuses couvées, tout cela vous est connu, et anime singulièrement une habitation lorsque l'on parvient à l'y fixer (2).

Le Hoco, ou Oco, ou Occo (3), trans-

---

(1) *L'ami des Hommes*, tome 1, chapitre 1.

(2) Voyez une description très-détaillée et très-exacte des différentes espèces de Pintades, dans le *Recueil d'Observations Curieuses, etc.* tome 1, chapitre 10.

(3) On peut voir une description plus complette de cet oiseau dans le *Journal du Voyage*

porté ici de Cayenne, et originaire du Mexique, avec un plumage d'un beau noir, excepté l'estomac où il est blanc, et une huppe d'un beau jaune, est plus fort, plus haut que le paon, plus familier, mais d'une telle lâcheté qu'un poulet de deux jours le fait fuir, d'une telle bêtise, qu'indépendemment de son orgueil, le Dindon peut se croire un Aigle à côté de lui. Rien n'annonce que le couple imbécile songe à se perpétuer. Il n'y a pas de mal que la race des sots soit quelquefois frappée de stérilité.

En relisant ma lettre, je trouve, Monsieur, qu'elle est une véritable et longue rapsodie. Pour lui conserver ce caractère, je prendrai occasion d'une incommodité dont je me suis défait en me traitant à la manière du pays, pour vous dire un mot de ses maladies et de sa médecine, et, avant tout, sur le préjugé qui veut que les gens d'une complexion fai-

---

fait à la mer du Sud avec les flibustiers, par Ravenau de Lussan, page 41.

ble et délicate résistent mieux que ceux d'une constitution robuste, à l'influence du climat. Mais, pourquoi cela? Parce que les premiers, sans cesse avertis du danger, par leur faiblesse même, se ménagent, et que les autres, pleins d'une confiance aveugle dans leur force, en abusent. Il en est de cela comme de la fortune: ce n'est pas l'économe médiocrité, c'est la prodigue opulence qui se ruine.

Sans doute que les tempéramens bilieux et sanguins sont, ici plus qu'ailleurs, sujets aux maladies produites par la fermentation des humeurs ou l'épuisement des fluides, qui amène l'appauvrissement du sang. Mais la nature a placé le remède à côté du mal. On mange peu dans les pays très-chauds; l'abondance des acides en permet l'usage habituel, mais modéré. Ils épurent et rafraîchissent le sang, ils divisent et facilitent l'évacuation des humeurs; et si les tempéramens sanguins sont plus assujétis que d'autres aux maladies inflammatoires,

ils sont aussi beaucoup moins vîte épuisés par une transpiration, pour ainsi dire, interrompue. Ceux des colons qui savent s'assujétir au régime que le climat prescrit, atteignent un âge très-avancé, sur-tout lorsqu'ils habitent les montagnes, parce que l'air y est plus pur, la chaleur moins excessive, et qu'une fois acclimatés, on ne connaît ici aucune des maladies qui ont leur source dans l'abondance et l'engorgement des humeurs.

Si je dois en croire mon expérience, il faut éviter les nourritures trop substantielles, et sur-tout l'abus des liqueurs fortes. Il est, sans doute, nécessaire de rendre au sang ce qu'il perd d'humidité par la transpiration. Mais, sans avoir recours à la balance du docteur Cornaro, pour peu que l'on ait appris à juger son tempérament, on connaîtra, à-peu-près, ce qu'il absorbe et ce qu'il exige. Dans les premiers tems de mon séjour ici, un habitant chez lequel je vivais beaucoup, m'avait persuadé que l'usage de l'eau pure y était infiniment

préférable à celui du vin ; j'avais pieusement adopté sa méthode, jusqu'à ce que m'étant apperçu que le nouveau docteur Sangrado dérogeait prodigieusement à son principe lorsqu'il buvait chez les autres, j'ai compris que s'il proscrivait l'usage même modéré du vin, cela ne devait s'entendre que de celui que l'on eût pu boire à sa table, et je repris mon régime ordinaire.

L'action du moral sur le physique, nécessairement plus active sous un climat où l'influence d'une circulation plus rapide sur des sens dont la faiblesse n'oppose que peu de résistance, les exaspère facilement, demande que l'on évite avec soin tout ce qui peut, en les irritant, donner aux organes une surabondance de force et d'activité qui ne tarde pas à fatiguer leur énergie.

C'est dans la négligence de ce salutaire précepte, qu'il faut chercher la cause des épuisemens rapides et précoces qui tuent de bonne heure, ou réduisent à un degré de faiblesse, assez semblable à

la mort ou à l'imbécilité, une partie des habitans de Saint-Domingue.

Je pense que des bains froids ou tièdes tout au plus, une nourriture saine et légère, des évacuations douces de tems à autres, un mouvement modéré, des travaux plus propres à distraire qu'à occuper, sont à-peu-près tout ce que l'on peut faire pour y conserver un peu de santé, lorsqu'on y arrive à un certain âge. Chaque colon est ordinairement pourvu d'une petite pharmacie, dont la manne, les sels, la rhubarbe composent le fonds. Le pays offre de lui-même le tamarin et la feuille du cassier, dont une simple infusion, avec le jus d'une orange amère, suffit pour purger aussi bien que la potion la plus savamment composée. Quelques espèces de lianes produisent le même effet; mais il faut se méfier beaucoup d'un purgatif, qui est aussi par fois un poison très-subtil et très-violent. Les nègres ne connaissent que trop bien celles qui ont cette fatale propriété. Leur malheureuse expérience, à cet égard, a fait



plus d'une Locuste dans un pays où les mœurs publiques ne laissent nécessairement aucun empire à la religion.

LETTRE XIX.

Au Désert. Décembre, 1789.

JE pense bien comme vous, Monsieur, que la culture des terres est un objet trop important pour ne pas jetter un coup-d'œil sur celle de ce pays-ci.

Quoique la première en rang, je ne vous parlerai point de celle du sucre, parce que je ne suis point à portée de la suivre assez pour la connaître dans tous ses détails. J'ai seulement fait une question à laquelle on n'a trop su que répondre. J'ai demandé pourquoi, travaillant en plaine, obligé de sillonner la terre et d'entretenir un assez grand nombre de bœufs, de chevaux, ou de mulets, pour le charroi des cannes, pour le transport de la deurée, etc. on ne préférait pas à l'usage de faire tracer les sillons à la houe; l'usage infiniment plus simple et plus expéditif de la charrue, usage qui non-seulement réduirait de beaucoup le nombre

des nègres que cette culture exige aujourd'hui, mais produirait encore la double économie d'un capital considérable et d'un mobilier très-cher, souvent ruineux par les vicissitudes auxquelles il est sujet, puisque, à l'inverse de ce que l'on voit ailleurs, la fortune du cultivateur repose ici beaucoup plus sur ce mobilier même, que sur le fonds qu'il fait valoir ?

Je sais bien à qui la pensée d'une innovation d'autant plus *barbare*, qu'elle tend à substituer des bêtes à des hommes, ferait jetter les hauts-cris. Mais, si j'avais l'honneur d'être sucrier, j'avoue que, sourd aux réclamations du généreux Proxénete qui, en reconnaissance des nègres que mes travaux détruisent, se charge de peupler mon sérail de beautés Africaines, rien ne m'empêcherait de faire tous les essais que je croirais propres à fixer mes doutes sur les avantages de l'une ou de l'autre méthode.

Le hazard, la routine, une intelligence très-bornée, ont long-tems présidé à la culture du café, qui ne date ici que de

1715, époque de la destruction des cacaoyers. Ce n'est que depuis quelque tems qu'à l'ancien usage d'entasser les pieds des cafiers sans ordre, a succédé l'usage plus raisonnable de donner aux plantations une forme régulière, celle du quinconce, sans contredit la plus avantageuse, en ce qu'elle offre à l'air une circulation plus libre et plus égale, qu'elle laisse entre les plans la distance nécessaire pour que l'un ne nuise point à l'autre, enfin en ce qu'elle abrège et facilite également et la récolte et les sarclages. Mais j'ignore si la méthode de les étêter à la hauteur de quatre à cinq pieds, afin d'obtenir par une sève plus concentrée dans la tige inférieure, une plus grande quantité de fruit, n'abrège pas leur durée. C'est à l'expérience comparée à prononcer sur cette question (1); mais mal-

(1) Les curieux qui voudront plus de détails sur le café, n'ont qu'à lire, s'ils en ont la patience :

1°. Le traité de Prospère Alpin, publié en 1592.

gré les imperfections de la culture du café, on estime qu'elle donne aujour-

2°. Un autre Traité du même auteur, de la médecine des Égyptiens.

3°. Les observations et les notes de Veslingius, en 1638.

4°. Un troisième Traité de Fauste Nairon, en 1671.

5°. Un quatrième Traité de Philippe Silvestre Dufour, en 1684.

6°. Un cinquième Traité, par Nicolas de Blégny, en 1687.

7°. Une lettre sur l'origine et les progrès du café, par Antoine Galland, en 1699.

Et enfin le Traité Historique de l'origine et du progrès du café, que l'on trouve à la suite d'un *Voyage de l'Arabie Heureuse*, imprimé en 1715.

Ce fut, comme on sait, monsieur Déselieux, gouverneur général des Antilles françaises, qui y porta le premier pied de cafier, et qui, dans une disette d'eau, eût le courage de sacrifier la moitié de la sienne à la conservation de son précieux arbuste. L'espagnol Piétro Della Vela est un de ceux qui a le plus vaillament combattu pour prouver que le *Nepenthe* d'Homère n'était autre chose que du café. Sans doute que les dieux ne le prenaient pas sans sucre.

d'hui

d'hui, année commune, un produit de 80,000,000.

La culture la plus attrayante pour l'homme moins jaloux de s'enrichir que pressé de jouir, est, sans contredit, celle du coton. Elle est moins lucrative que les autres, mais elle se fait moins attendre, elle demande moins de bras, moins de travaux, moins de bâtimens, etc. à-peu-près tous les terrains lui conviennent, quoiqu'il y en ait, tel que celui des Gonaïves, où il acquiert une qualité supérieure. Il a à redouter 1°. de certains vents qui brûlent sa fleur; 2°. des papillons qui la dévorent; 3°. la concurrence des cotons du Levant et de l'Inde, et enfin le plus ou moins de vogue qui fait languir, qui suspend, qui arrête quelquefois la manufacture de ses draps ou de ses toiles, et décourage le cultivateur, toujours incertain sur le débit d'une denrée dont la récolte n'est pas toujours sûre (1).

(1) Voyez la description de Cotonier dans l'*Histoire d'un Voyage aux îles Malouines*, tome 1, chapitre 5.

Je n'ai sur l'indigo que des notions très-vagues. Je ne connais point d'habitant qui le cultive, et j'ai vu quelques habitations où l'on y a renoncé. Je vous en ai dit la raison dans ma neuvième lettre.

Leur hauteur, leur fraîcheur, la beauté du fruit des cacaotiers ou cacaoyers, font regretter au gens de goût que l'on ait également renoncé à cette culture. Quant à la casse, au rocou, au tabac, au gingembre, au bois de Brésil, à peine ces objets, qui étaient, il y a cent ans, la principale et presque la seule ressource de Saint-Domingue, y sont-ils connus de nom, depuis que l'on y cultive le coton, le sucre et le café.

On a, Monsieur, établi au Cap-Français une académie d'agriculture, à laquelle on doit une partie des observations utiles qui ont amélioré l'art de la culture. Mais réduite à donner des conseils et à proposer des essais que personne n'est tenté de faire à ses risques et périls, elle n'atteindra le but de son institution que

lorsque le gouvernement se chargera de cette dépense.

C'est ainsi que, nonobstant les progrès que la culture des terres a fait ici depuis vingt ans, j'y remarque encore un abus; celui d'employer, dans les sarclages, la houe au lieu de la main; d'où il arrive que les ruines, demeurées en terres, ne tardent pas à reproduire de nouveaux jets, tandis qu'en les arrachant, avec l'attention de le faire avant que les herbes ne soient montées en graines, on parviendrait peut-être à en extirper l'espèce. C'est, en général, un mauvais calcul que de préférer toujours la méthode la plus expéditive, vu que l'on ne peut jamais regarder comme fait un ouvrage qu'il faut refaire sans cesse.

Peut-être, Monsieur, serait-il à-propos que l'on consacrât, sous le nom *d'habitation du Roi*, un terrain particulier assez vaste, assez varié pour être susceptible de toutes les cultures. Là, l'expérience, chargée de vérifier les nouvelles méthodes, rectifierait ce qu'elles auraient de défec-

tueux, perfectionnerait ce qui serait susceptible de l'être, tenterait de nouveaux essais, etc.

On fait dans ce moment quelques expériences de ce genre dans le jardin du Roi au Port-au-Prince. Mais, ce n'est ni dans un jardin, ni sur quelques plants isolés que ces expériences peuvent se faire avec un succès démontré. Les soins qu'un homme intelligent et laborieux prodigue à une plante nouvelle, peuvent bien la faire prospérer sur un sol unique, sans que l'on soit autorisé à conclure de cet exemple que sa culture réussirait de même en grand. Cette réflexion semble n'avoir point échappé aux administrateurs, puisqu'ils viennent de faire distribuer plusieurs plants de girofliers à quelques habitans. Il a péri chez les uns, je l'ai vu réussir chez d'autres; la question restera donc douteuse jusqu'à ce que l'on ait fait en grand des expériences qui la décident.

On parle aussi de transplanter aux Antilles le rima, ou l'arbre-à-pain des isles

de la mer du Sud (1). Mais y trouvera-t-il le sol de sa patrie? Mais résistera-t-il aux ouragans, et surtout au commerce, plus dévastateur que le plus terrible ouragan?

Les connaissances que vous avez déjà sur ce pays-ci, jointes à celles que ma correspondance à pu y ajouter, ont du vous faire comprendre qu'il n'y existe que peu d'industrie. Ce supplément du premier de tous les arts en a été banni par plusieurs raisons, dont voici les quatre principales :

1°. Le peu de goût des habitans pour les productions des arts qui appartiennent à cette classe secondaire.

2°. La rareté des bras, qui produit l'extrême cherté de la main-d'œuvre.

3°. L'attention avec laquelle le commerce décrie, entrave, présente même tout ce qui pourrait atténuer son influence, en le rendant moins nécessaire.

---

(1) Voyez la description du Rima dans le *Nouveau Voyage à la mer du Sud*, page 187.

4°. L'apathie qui, sous un ciel brûlant, laisse ignorer aux hommes une foule de besoins dont la satisfaction, en devenant une source de jouissance pour le riche, ouvre une vaste carrière à l'industrie du pauvre.

Tous les meubles de nécessité, d'agrément, ou de luxe, sont apportés de France tout faits, dans un pays qui offre au menuisier, au tourneur, à l'ébéniste les différentes espèces d'acajou, le mancenillier, etc. Le commerce achète ces bois à vil prix, les fait travailler à bon marché, et revend ici, à raison de six francs, le même pied de planche qu'il a acheté six sols. Vous conviendrez, Monsieur, que c'est porter le droit de commission un peu haut.

Qu'arrive-t-il de-là? Que parmi les habitans qui font ce que l'on appelle très-improprement un *bois neuf*, c'est-à-dire, qui abattent les arbres d'une certaine étendue de pays pour en cultiver le sol, infiniment peu usent de la précaution d'extraire et de conserver les bois pré-

cieux, avant de livrer l'abatis aux flammes, qui dévorent ainsi de véritables trésors.

On trouve à Saint-Domingue une très-belle espèce de fougère. Il est donc à présumer que l'on y ferait du verre, qui serait peut-être d'une qualité supérieure à celui d'Europe ; les terres offriraient de même à la patrie une matière toute nouvelle à mettre en œuvre, et quant on sait combien la mal-adresse et l'étourderie des nègres augmente et renchérit la consommation de ces deux objets de première nécessité, on déplore que l'industrie n'ait encore fait aucun essai pour se les procurer à un prix moins ruineux.

On n'a jusqu'ici su employer le pitre qu'à faire des licols pour les chevaux et les ânes. Son fil, d'un blanc éblouissant, plus fort que le chanvre, plus souple et moins cassant que le crin, les remplacerait avantageusement dans une partie des ouvrages de tissu et de corde auxquels on emploie ces deux matières.

Il se fait ici, mais en petite quantité, des chapeaux de latanier, qui sont plus légers que les nôtres, et moins susceptibles de s'échauffer à l'ardeur du soleil, ou de se corrompre en pompant tour-à-tour la poussière et l'humidité. Il serait donc bon d'en étendre l'usage, vu qu'ils conviennent mieux au climat, et seraient moins chers et plus durables que le feutre.

Le palma-christi, que les naturalistes nomment *ricinus Américanus*, les Caraïbes *carapat*, et les habitans du Pérou *pillerilla*, est un arbuste dont on prétend que la feuille, appliquée sur le sein des nourrices, provoque le lait. J'ignore quel degré de confiance on peut accorder à cette propriété, mais il est certain que le fruit ou la semence du palma-christi donne une huile fort douce, laquelle, indépendamment des autres usages auxquels on pourrait l'appliquer, s'administre avec succès aux enfans tourmentés de colique, ou sujets aux convulsions (1).

(1) Voici la façon de faire cette huile : « On fait cuire le fruit légèrement, on l'expose deux

Les mulâtresses font avec quelques fruits, tels que le citron, l'ananas, etc, des confitures assez grossières, parce que la cherté du sucre rafiné les réduisant au sirop ou à la mélasse, ne permet pas de leur donner le degré de finesse et de bonté qui, à l'exemple des liqueurs de la Martinique, leur assurerait une grande réputation et un débit rapide.

Un seul art et deux métiers font ici parvenir ceux qui les exercent à la fortune, lorsqu'ils ne se laissent pas séduire par l'ambition de devenir habitans. L'un est l'art terrible de la médecine; les autres, les métiers de maçon, et celui de charpentier sur-tout.

---

ou trois jours au soleil, on le pile jusqu'à le réduire en pâte; on délaye cette pâte dans l'eau, versant deux mesures d'eau sur deux mesures de fruit qu'on a pilé, et on fait bouillir le tout. Quant l'huile surnage, on la tire avec une cuillère, ou par inclination. On lave ensuite le sédiment dans l'eau, et l'on en tire encore un peu d'huile. *Recueil d'observations curieuses*, etc. tome 1, chapitre 21.

Vous pensez bien, Monsieur, qu'il ne faut chercher ni chez les uns, ni chez les autres un certain degré de savoir et d'intelligence. Un ignorant disciple de Saint-Côme, petit chirurgien denavire, ne peut être qu'un bien mauvais médecin, dans un pays où l'art d'Esculape veut que l'on joigne une étude tout-à-fait nouvelle, et des conaissances botaniques très-étendues, à une pratique déjà très-exercée.

La maçonnerie se borne à si peu de chose, que ce métier ne demande que les talens d'un manœuvre très-ordinaire. M. Cottin en avait passé un de cette espèce dont toute la science se bornait à savoir gâcher du mortier. Il est aujourd'hui propriétaire de deux nègres, et fait le *Monsieur* tout comme un autre.

La construction des cases et des moulins exige quelque chose de plus du charpentier. Depuis l'ouverture du commerce avec les État-Unis-d'Amérique, il arrive ici des carcasses de maisons construites avec plus de soin, et bien moins chères que celle que l'on fait sur les lieux. Mais,

comme il s'en faut de beaucoup que l'on y employe des bois d'une qualité égale à ceux de ce pays-ci, je pense que cette considération assurera la préférence aux ouvriers français, dès que la concurrence les forcera à baisser de prix, à mieux travailler leur matériaux, et à développer plus de goût et d'intelligence dans la construction.

J'ai abrégé, autant que je l'ai pu, des détails insipides et auxquels je n'aurais peut-être jamais songé sans les questions que vous me faites. Sans doute qu'aucun climat n'exclut nécessairement un certain degré d'industrie; mais, placée entre l'agriculture et le commerce, dont elle est tour-à-tour le produit et le lien, il lui faut, pour s'étendre et prospérer, un degré d'encouragement et de liberté; sans lequel elle ne fait que languir. L'industrie est le seul patrimoine du pauvre; l'orsqu'on la circonscrit dans des bornes trop étroites, on l'anéantit, ou on la force à suppléer, par des moyens illicites, aux ressources légitimes dont on la prive.

LETTRE XX.

Au Désert. Janvier. 1790.

IL faut, Monsieur, vous rendre compte de deux courses que j'ai faites dans la même semaine. L'une est une visite à un habitant, l'autre une partie de chasse au cochon-maron, ou sauvage, car, pour peu qu'on laisse de liberté à cet animal domestique, il échappe dans les bois, où il reprend la forme, les mœurs, le caractère du sanglier.

Monsieur Baudouin l'économe, et moi, nous partîmes avant le jour pour aller, à trois lieues d'ici, au fond de la Gosseline, dîner chez monsieur son père, habitant de ce quartier.

Après avoir quitté au pied des mornes le chemin de Jacmel au Désert, nous fûmes obligés de mettre nos souliers et nos bas dans nos poches, et de remonter, pieds nus, et l'espace d'une lieue, la rivière, comme le chemin le

plus doux et le plus commode, quoique le sable, à peine submergé dans quelques parties, fut par fois si brûlant que nous étions obligés d'y courir comme sur des charbons allumés.

Les gorges silencieuses que nous traversâmes m'offrirent de nouvelles espèces d'arbres, d'arbustes, de plantes, et de fleurs. Parmi les premiers, celui qui me frappa le plus fut le *mapou*, sans contredit le plus gros de tous les arbres, si, comme j'en doute, et comme le dit Ravenau de Lussan, il est vrai que ses compagnons firent, d'un seul tronc de *mapou*, un canot qui portait jusqu'à quatre vingts hommes (1).

Quelle que soit la résistance qu'une pareille masse oppose à l'action du vent, j'en vis un déraciné par le dernier ouragan. On se tromperait toutefois si l'on voulait juger de la force de ces vents par la taille des arbres qu'ils jetent à terre. Nulle part je n'ai trouvé *à l'humus* qui

(1) *Journal du Voyage fait à la mer du Sud, etc.*, page 95.

recouvre le fond de roche, de sable, de coquillage, ou de pierre à chaux de Saint-Domingue, plus de deux à trois pieds de profondeur. Aussi les racines des plus gros arbres, au lieu de pivoter ou de se diriger diagonalement, courent elles toutes dans une direction tellement horizontale, qu'elles rampent en grande partie à découvert sur la surface de la terre. Ce qui les distingue encore des espèces de nos climats, c'est que leur tige droite et lisse ne commence à pousser des branches que vers le sommet, ou tout au plus aux deux tiers de leur hauteur, de sorte que, sans les sous-bois qui garnissent les invervales, une forêt ressemblerait ici à un vaste amas de colonnes supportant un dôme de verdure. Il existe cependant à cet égard une grande différence entre la crête et le talus des montagnes, et le fond des gorges ou les plaines. On ne se fait jour dans les bois qui couvrent les hauteurs que la hache à la main ; on parcourt les autres sans rencontrer que peu ou point d'obstacles.

Une différence de végétation aussi sensible à des distances si rapprochées, produit une variété très-agréable dans les parties où elle a lieu. L'un est le séjour de la misanthropie sauvage, l'autre est l'asyle de la douce mélancolie. Cette différence prouve, ce me semble, que l'exposition, les divers degrés d'élévation, et la nature du sol sur-tout influent, pour le moins, autant que la latitude sur le genre des productions de la terre. C'est pour n'avoir point assez étudié cette coopération des causes locales que l'on trouve tant d'erreurs chez ceux des savans qui, jaloux de ramener les observations les plus contradictoires à un principe unique, s'obstinent à ne reconnaître d'autre cause à la différence de végétation, que l'influence du climat. Qu'ils nous disent donc alors pourquoi le royaume de Cachemire, qui n'est séparé des autres contrées de l'Asie que par une ceinture de montagnes, diffère, cependant avec elles, par les productions de son sol, au point que le voyageur croit,

en y arrivant, se retrouver dans sa patrie; pourquoi dans la partie de la Corée, située, comme la province de l'Isle de France, par 45 degrés de latitude, l'hiver est déjà si rigoureux dès le commencement du mois de septembre, que l'on est obligé d'y prendre des pelisses? Qu'ils nous disent pourquoi à Astracan, qui n'est que par le 47e., le froid est tel que pendant deux mois de l'année, le Volga porte les traîneaux les plus fortement chargés (1). Qu'ils nous disent pourquoi à Quito, située immédiatement sous la ligne, le froid et le chaud y sont tellement tempérés, que, pendant toute l'année, les arbres ne cessent d'être alternativement chargés de fruits, de feuilles et de fleurs (2). Enfin, pourquoi, au té-

(1) Chantreau, Voyage en Russie, tome 1, chapitre 15.

(2) Je ne citerai que les trois exemples suivans de l'influence des causes secondaires. « Le vent qui pendant tout l'hiver vient du Nord et passe sur les terres glacées de la nouvelle Zemble, rend le pays arrosé par l'Oby et toute la Sybérie

moignage

moignage d'Augustin de Zarate, la différence de la température de l'air est si

---

si froids qu'à Tobolsk même, qui est à 57 degrés, il n'y a point d'arbres fruitiers, tandis qu'en Suède, à Stockholm, et même à de plus hautes latitudes, on a des arbres fruitiers et des légumes. Cette différence ne vient pas, comme on l'a crû, de ce que la mer de Laponie est moins froide que celle du détroit, ou de ce que la terre de la nouvelle Zemble l'est plus que celle de la Laponie, mais uniquement de ce que la mer Baltique et le golfe de Bothnie adoucissent un peu la rigueur des vents de Nord, au lieu qu'en Sybérie il n'y a rien qui puisse tempérer l'activité du froid ». *Buffon, Histoire Naturelle, tome 2.*

« Quoique la ville d'Athènes et sur-tout son territoire répondent par leur position sur le globe aux parties méridionales de l'Espagne, cependant, on n'y a jamais joui de cet air si doux et si tempéré que respirent les habitans du royaume de Valence.

En général, dans le continent de la Grèce, les hivers sont très-rigoureux et les étés d'une chaleur excessive, sans qu'il y existe un rapport déterminé entre la nature des saisons et l'élévation du pôle ou la latitude respective des lieux ». *Recherches Philosophiques sur les Grecs, tome* 1, § x.

grande au Pérou d'un lieu à un autre, qu'il arrive souvent que les gens qui sont sur la montagne y souffrent un froid extrême, et qu'il y gèle et neige bien fort, pendant que ceux qui sont dans la plaine, à deux lieues de-là seulement, cherchent des remèdes contre la grande et excessive chaleur (1). Convenons, Monsieur, qu'une vaste lecture et la vie sédentaire font bien des faux savans.

Je suis convaincu que, malgré les travaux et les recherches de quelques botanistes français, il n'y a pas encore une seule branche de l'histoire naturelle de

« Ce n'est pas absolument sur les degrés de latitude qu'on doit juger ceux de froid et de chaud d'un pays. La nature du sol, la position des montagnes, et plusieurs causes externes influent tellement sur la température, que le froid est souvent plus vif et plus long en Piémont, dans le Milanais et dans la partie Septentrionale de l'Italie, qu'en France ». *Voyage en Italie*, par M. Duclos, page 5.

(1) *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, tome 2, livre 7, chapitre 6.

Saint-Domingue parfaitement connue. Ce ne sera ni un naturaliste voyageur, ni un habitant curieux qui la completteront. L'un manquera bientôt de santé, de persévérance et de tems; l'autre n'aura ni les connaissances, ni l'usage, ni la passion que ce genre d'étude exige. Cette gloire utile serait réservée au gouvernement, et n'eut-il en cela d'autre intérêt que celui d'étendre son influence, il aurait un moyen bien simple d'y parvenir par l'établissement d'une *habitation du Roi*, où l'on transplanterait et rassemblerait successivement toutes celles des productions indigènes du règne végétal qui mériteraient d'être connues, pour leur rareté, ou leur beauté, ou les propriétés dont la connaissance ajouterait de nouvelles découvertes à la botanique, si utile à la chimie, si nécessaire à la médecine.

Nous fûmes rendus à l'habitation de monsieur Baudouin vers neuf heures. Comme nous étions attendus, nous trouvâmes le déjeuné prêt, et ce secours,

très-nécessaire à un homme qui, pour la première fois de sa vie, venait de faire trois lieues pieds nus, arrivait très-à-propos.

Je trouvai dans monsieur et madame Baudouin des gens d'un excellent sens et dont la conversation me fut très-instructive. Leur réception amicale et franche, l'aisance avec laquelle il me firent les honneurs de leur maison ; leur empressement à me la rendre agréable ; la complaisance avec laquelle ils répondaient à mes questions, à mes observations, à mes critiques même, me rappellaient l'ancienne bonhommie, la vieille hospitalité de Saint-Domingue.

Je parcourus leur habitation dans toutes ses parties. Comme elle était sur un pied différent de celles que j'avais vu ailleurs, je demandais la raison de tout, et je vis avec plaisir, qu'étrangers à l'ambition d'aller mourir ailleurs que sur la terre qui les avait nourris, l'imperfection de quelques branches de la culture, de quelques détails de l'économie domes-

tique, provenaient moins de la négligence des habitans, que de la modération de leurs desirs. Nous avons de quoi vivre honnêtement, me disait monsieur Baudouin; tourmenterai-je ma vieillesse pour me donner une aisance que je n'ai jamais connue, et dont je n'ai pas besoin pour vivre heureux? Il faut bien laisser quelque chose à faire à nos enfans.

L'habitation est située dans une gorge assez étroite, mais dans une position très-pittoresque. Je vis là, pour la première fois, le génipa ou sablier, un des plus beaux arbres des Antilles. Il tire son nom de son fruit, dont aucune description ne pourrait vous donner une idée juste. C'est en effet un espèce de sablier d'une forme très-agréable. J'en apportai un dont je me sers aujourd'hui, et dont je ne me servirai pas long-tems, vu que cette production, ce fruit, cette machine a cela de particulier, qu'elle éclate et se brise avec une explosion semblable à celle d'un pétard; au moment où on s'y attend le moins.

La cause de cet effet singulier n'appartient point à l'usage d'y mettre du sable, comme le croyent quelques personnes, mais à un certain degré de maturité, puisqu'il a lieu même pendant que le fruit est encore suspendu à l'arbre.

Nous retournâmes au Désert par un chemin différent, mais à peu-près de la même manière que nous étions venus. J'eus besoin de quelques jours de repos, tant pour me remettre des fatigues de cette course, qu'afin de me préparer à la chasse d'un sanglier, dont l'économe avait reconnu les allures, et auquel il avait tendu un piège dont il se promettait beaucoup de succès.

Le jour désigné pour cette expédition, je montai de-très bonne heure à l'endroit où les nègres s'étaient rendus pour le travail, afin de prendre avec moi mon ami Mazimbo, que j'affectionne pour sa gaité, sa bonne volonté, la douceur de son caractère, et son attachement pour sa compagne Laoue. Un heureux hasard m'ayant permis de sauver la vie à cette

bonne et intelligente négresse, ils en ont l'un et l'autre conçu un tel attachement, qu'il ne tiendrait qu'à moi de porter leur reconnaissance jusqu'au plus aveugle dévouement.

Je trouvai Mazimbo appuyé sur le manche de sa houe, fixant d'un œil pensif l'horizon prêt à s'enflammer des premiers rayons du jour. Que fais-tu là, Mazimbo, lui dis-je? Que regardes-tu? *Pays moi ly là*, me dit-il, en étendant le bras vers le soleil levant, et je vis quelques larmes rouler sur sa paupière. Pays moi ly là aussi, pensai-je, mais j'ai l'espérance de le revoir un jour, et toi, pauvre nègre, tu ne reverras jamais le tien! — Sais-tu tirer, Mazimbo? — Oui, maître, moi connais. — Eh bien, quittes là ta houe, et viens avec moi à la chasse.

L'économe arriva sur ces entrefaites avec un second fusil dont j'armai Mazimbo, qui, transporté de cette preuve de confiance, se tourne fièrement vers Laoue qui lui sourit, laisse couler un

regard de supériorité sur ses camarades travaillans, et ne pense déjà plus ni au soleil, ni à son pays.

Nous avions une bonne demie lieue à faire dans une contrée hachée de précipices et couvertes de bois presque impénétrables, pour arriver au fond d'une espèce d'abîme. Mazimbo, le fusil en bandouillière, la hache à la main, nous précédait et nous débarrassait d'une partie de lianes qui obstruaient le chemin. Nous allions marchant, sautant, rampant, ou glissant. Graces aux avis de M. Baudouin, qui veillait sur ma marche, j'évitai plusieurs fois de me déchirer les mains en voulant me retenir à une sorte de buisson qui porte une large épine aussi tranchante qu'un rasoir.

Parvenus à la hauteur où nous devions trouver l'ennemi, nous nous séparâmes pour l'environner et l'assaillir à-la-fois. Mais, soit qu'il nous eut éventés, soit qu'il fût alors occupé ailleurs, nous ne trouvâmes que l'empreinte encore fraîche de son corps dans un endroit marécageux où il

s'était vautré. Le piège de l'économe, placé tout à côté, était encore tendu. A en juger par la largeur des pinces, ce sanglier doit être une bête monstrueuse. Nous le suivîmes quelque-tems à la trace; mais le fourré des bois et le manque de chiens nous firent renoncer à l'espérance de le joindre.

Notre retour fut moins pénible, parce que le chemin était frayé, et que les montagnes rapides sont plus faciles à escalader qu'à descendre.

Tuera qui voudra, Monsieur, le sanglier de Calydon. Cet essai m'a, pour jamais, dégoûté de la chasse de Saint-Domingue, où tout le gibier se réduit au cochon-marron, à la pintade sauvage, au ramier qui ne fait que passer, et à quelques autres oiseaux, tels que la tourterelle, à-peu-près de la grandeur de nos cailles, et assez commune, des bécassines assez rares, des perroquets presque impossibles à joindre, et l'oiseau palmiste dont on vante l'excellence.

Celui que je serais le plus curieux de

me procurer, mort ou vif, serait un oiseau-mouche que je guète depuis long-tems; mais ce petit animal tourbillonne avec une telle rapidité, que la plus extrême attention suffit à peine pour l'appercevoir, sans qu'il soit jamais possible de le distinguer, et encore moins de le saisir au tiré.

Il y a encore ici quelques autres espèces d'oiseaux dont l'un est honoré, par les habitans, du nom de rossignol, à raison d'un ramage assez doux; bien différent de celui dont il usurpe le nom, ennemi du silence et de l'ombre, il ne se perche que sur le sommet des arbres, et ne chante que dans le milieu du jour. C'est mal prendre son tems pour être écouté. Si je me suis fait une loi sévère de ne tirer aucun de ces aimables compagnons de notre solitude, j'ai en revanche déclaré une guerre à mort aux couleuvres, que l'on prétend n'être pas fort dangereuses, mais qui n'en sont pas moins des hôtesses désagréables, et qui deviendraient très-familières si on les to-

lérait. Elles diffèrent de grandeur depuis la taille commune des nôtres, jusqu'à un pied de diamètre. Cette espèce est, dit-on, la plus rare et la moins malfaisante. Elle s'établit assez volontiers dans les magasins, où l'on n'est pas fâché de la voir, en ce que mortelle ennemie des rats, elle ne tarde pas à en purger tous les lieux qu'elle fréquente.

LETTRE XXI.

Au Désert. Février, 1790.

Il y a, Monsieur, des gens auxquels il suffit de mettre le pied dans un pays étranger, pour se croire obligés d'y trouver tout étrange. De-là l'exagération avec laquelle des voyageurs parlent des pluies de Saint-Domingue, qui, à les en croire, ne tombent du ciel que par torrens. Le fait est qu'il n'y pleut guères que par orages, et que ces soi-disantes cataractes n'ont rien qui les distinguent des pluies du même genre que l'on voit par-tout.

La nature qui paraît suivre ici un ordre beaucoup plus constant qu'ailleurs, semble leur avoir assigné une époque invariable, et l'on n'a pas de peine à trouver la raison de cette différence, quand on considère que la proximité du grand régulateur des saisons, doit assujétir le climat de la zône torride à une marche plus uniforme qu'elle ne peut l'être aux lieux

où son éloignement atténue son influence, comme l'ordre et la soumission qui dérivent de l'autorité du Prince tout-puissant, s'altèrent et se corrompent à mesure que son pouvoir agit à une distance plus éloignée de sa source.

Presque toujours accompagnées de tonnerre, les pluies ne durent jamais plus de quelques heures; pendant une partie de l'année, elles sont supplées par des rosées extraordinairement abondantes. Vous comprenez aussi que ce que je dis de la marche régulière des saisons, ne doit pas être entendu dans le sens le plus rigoureux. Une sécheresse fatale désole quelquefois le cultivateur pendant toute la saison humide, c'est-à-dire, depuis juillet jusqu'en octobre, tandis que des pluies extraordinaires provoquent, à l'époque de la sécheresse, une végétation inattendue et ruineuse. Tous les climats, toutes les parties du globe sont de même sujettes à quelques exceptions plus ou moins rares aux loix générales de la nature. Aucune latitude ne paraît soumise

à des règles plus invariables que celle du Delta, où il ne pleut jamais en été; cependant, en 1761, il y tomba une telle quantité d'eau, que la plupart des villages de la basse Egypte, dont les maisons ne sont bâties qu'en terre, y furent, pour ainsi dire, dissous par la pluie (1).

Cette différence de l'humide au sec est presque la seule qui distingue ici les saisons. Comme le cours diurne du soleil divise les vingt-quatre heures en deux parties à-peu-près égales de jour et de nuit, sa révolution annuelle ne produit de même qu'une variété presque insensible dans la température. Je pense cependant que les causes locales ont, à cet égard, une influence tout aussi marquée que le mouvement de rotation du globe (2), c'est-à-dire, que la différence

(1) *Voyage en Syrie et en Égypte*, par M. C. F. Volney, tome 1, chap. 4.

(2) Voyez, à l'appui de cette assertion, le cinquième chapitre du *Voyage autour du Monde*, par *Georges Anson*, tom. 2, liv. 2, 1ère partie.

de climat tient autant au local qu'à la saison; de sorte que, dans les plaines, la chaleur sera plus sensible en hiver qu'elle ne l'est en été dans les montagnes, tandis qu'ici les chaleurs de l'été se rapprocheront davantage des froids de l'hyver des plaines, si l'on peut appeller froid le degré de température qui permet de respirer plus à son aise, ou, tout au plus, de prendre, après le coucher du soleil, un costume moins léger que la chemise et le pantalon de toile dont on étoit vêtu pendant le jour.

Je suis, Monsieur, très-porté à croire qu'ici, comme par-tout, les travaux des hommes, en dépouillant la terre des bois qui la couvraient, et en provoquant ainsi une évaporation extraordinaire des parties salines, aqueuses et métalliques qui nourrissent la végétation et servent à développer une plus grande quantité de germes, ont, non-seulement beaucoup altéré son principe, mais ont encore produit une révolution notoire dans le climat.

Avantageuse à certains égards, cette révolution est devenue fatale à la fertilité des terres, du moment où les cultivateurs ont porté la hache dans la partie des bois qui, placés comme des pompes aspirantes sur les crêtes des côteaux et les sommets des montagnes, y entretiennent, dans de vastes réservoirs, et les sources des fontaines, et celles des ruisseaux qui s'échappent de leurs flancs (1). J'ai vu de ces impitoyables défricheurs déplorer amèrement la perte de la seule source qui désaltérait leur famille et leurs nègres, sans se douter que c'était à leur propre imprudence qu'ils devaient cette privation subite, cette perte irréparable par-tout ailleurs, mais qui, par une combinaison singulière de bien et de mal, se

(1) Il y a bien un réglement qui veut que chaque propriétaire laisse subsister cent pas en carré de bois à bâtir; mais, outre qu'il n'est pas mieux observé que tant d'autres, il ne pare pas d'une manière assez positive au mal qu'il devrait prévenir.

trouve

trouve quelquefois abondemment réparée par les suites du même phénomène qui est ici, à raison de sa fréquence et de ses effets, la terreur et le fléau de l'espèce humaine, les tremblemens de terre.

En conséquence d'une curiosité très-simple, très-estimable, même lorsqu'elle peut conduire à des découvertes utiles, beaucoup de savans physiciens ont cherché à pénétrer les causes naturelles de ces commotions souterraines. Trois élémens, le feu, l'air et l'eau, ont, tour-à-tour, fondé la base de différens systêmes.

Je me garderai bien, Monsieur, de prononcer entre les *ignistes*, les *airistes* ou les *aquistes*, tel que Pythagore; mais, si j'étais appellé à dire ce que j'en pense, je déclarerais hardiment qu'ils ont tous tort, en ce que la manie de systêmatiser leur fait constamment réduire les opérations de la nature à un principe exclusif, tandis que je ne vois aucune raison pour ne pas convenir que différentes

causes pouvant très-bien concourir à la production d'un seul et même effet, il est d'autant plus clairement démontré que deux de ces trois principes agissent ici avec une force égale et nécessaire, que si un pouvoir surnaturel anéantissait tout-à-coup celui des trois qui est le ressort des autres, c'est-à-dire, l'air, l'eau et le feu, resteraient également sans action, sans mouvement, sans influence: rien, selon moi, ne démontre mieux l'accord des trois élémens, soit dans les éruptions volcaniques, soit dans les tremblemens de terre, que l'observation que les volcans de l'Amérique Méridionale, tel que celui de Cotopaxi au Pérou, ont vomi une égale quantité d'eau et de feu; que « pendant une éruption du volcan de l'Etna, un immense torrent d'eau bouillante sortit du grand cratère de la montagne, et se répandit en un instant sur la base, en renversant et détruisant tout ce qu'il rencontre dans sa course..... que la même chose eût lieu lors d'une irruption du Vésuve, le siècle der-

nier (1) » ; que dans le tremblement de terre qui, en 1692, bouleversa une partie de la Jamaïque, on vit des torrens d'eau s'élancer du flanc et du sommet entr'ouverts des montagnes; effets que l'on peut d'autant moins disputer à l'influence des marées, que, dans les latitudes les plus élevées au Kamtchatka même, on observe que c'est aux équinoxes, surtout à celles du printems, époques des plus fortes marées, que les tremblemens de terre sont les plus fréquens (2).

Parmi les observations auxquelles cet imposant phénomène donne lieu, il en est une d'après laquelle on pourrait con-

---

(1) Brydonc, Voyage en Sicile et à Malthe, tome 1, lettre 6.

(2) Voyez l'*Histoire et Description du Kamtchatka*, par M. Kracheninnokord, tome 2, page 58. L'auteur consigne, page 40 du même volume, une observation qui vient trop à l'appui de ce que je dis pour ne pas la citer : c'est qu'au Kamtchatka l'on *trouve toujours des lacs sur les sommets même de toutes les montagnes qui ont auparavant jetté de la fumée et des flammes.*

clure qu'il devait être inconnu, jusqu'à un certain point, à la haute antiquité; car, quoique le seul mouvement des sourcils de Jupiter ébranlât l'Univers, il est le seul qui semble avoir échappé à l'imagination vive et brillante d'un peuple chez lequel la philosophie la plus abstraite, la plus savante physique même, personnifiaient et revêtaient d'un voile allégorique tout ce qui appartenait au vaste domaine de la nature et des arts, depuis le vent impalpable, jusqu'aux rochers d'Atlas; depuis Amphion qui bâtit des murailles avec les vibrations de l'air, c'est-à-dire, avec l'harmonie, jusqu'à Thalés qui fait naître de l'écume des flots l'*Alma-Vénus* de Lucrèce, ou l'amour avec la beauté qui l'inspire, et la vie avec l'amour.

Faute d'une dissertation assez savante pour fixer votre opinion sur la cause des tremblemens de terre, je veux, Monsieur, vous faire part de quelques observations qui, vraisemblablement, ont échappé à la plupart de mes prédéces-

seurs, et je dis vraisemblablement, parce que m'étant imposé la loi de ne lire, que le plus tard que je pourrais, les voyageurs qui ont particulièrement écrit sur Saint-Domingue, afin de n'être pas, comme tant d'autres, l'écho de mes devanciers, j'ignore si aucun d'eux a fait les mêmes observations.

De quatre tremblemens de terre que j'ai déjà survécu, trois ont eu lieu vers midi. Le vent, quelque fort ou modéré qu'il fût, cessait tout-à-coup. Une commotion plus ou moins prononcée marquait cette pause, et la brise recommençait à souffler immédiatement. Chacune de ces trois commotions a été, douze heures après, suivie d'une espèce de ressentiment d'une secousse qui m'a parue moins forte que la première, mais assez sensible pour me réveiller en sursaut.

Le long de la côte du Sud est une ouverture ou caverne dans laquelle la mer pénètre jusqu'à une distance inconnue, et que l'on nomme *le gouffre*, Chaque fois que la terre doit trembler, il part

de-là un mugissement sourd et profond qui porte au loin la menace et l'effroi. Graces à l'empressement avec lequel on s'est hâté d'exterminer la race des indigènes de cette isle, on ne connaît de ses mœurs et de ses opinions morales et religieuses, que ce que le besoin de justifier sa destruction a pu dicter de calomnies à ses bourreaux. Mais, si les peuples les plus éclairés de la terre se prosternaient devant les chênes de Dodone, ou l'antre de Trophonius, l'ignorant et timide Américain n'eût-il pas été bien excusable de rendre un culte de terreur à cet organe de la destruction, et d'adorer, comme l'habitant de la nouvelle Zélande, *celui qui secoue la terre ?*

Je vous ai dit des faits, Monsieur, je laisse à votre sagacité à en tirer les conséquences qui vous paraîtront les plus propres à fonder un systême raisonnable sur la cause des tremblemens de terre, pour revenir à ceux de leurs effets qu'il faut compter parmi les moins désastreux, celui de tarir subitement une source,

d'engloutir tout-à-coup un torrent, tandis qu'ailleurs ils font jaillir une fontaine, ou creusent un nouveau lit au ruisseau qu'ils ont déplacé.

S'il ne faut pas ranger ici au nombre des inconvéniens attachés à l'extraction totale des bois, dans les défrichemens nouveaux, la crainte de manquer un jour de bois de construction et de chauffage; si le climat permet d'y déroger sans danger au principe qu'un pays ne doit jamais avoir moins d'un cinquième, ni jamais plus d'un tiers en forêts, vous avez cependant vu qu'il est une considération d'utilité directe qui devrait quelquefois suspendre la cognée du cultivateur. Que si, privé de toute espèce de goût, insensible aux beautés de la nature champêtre, son cœur et son esprit demeurent également inaccessibles, l'un à tout autre sentiment, le second à tout autre considération que ceux de son intérêt, je lui dirai que cet intérêt même lui faisant une loi de ne négliger, relativement aux instrumens de sa fortune, aucun des

moyens qui peuvent contribuer à leur bien-être, à leur conservation, à leur existence, au bonheur qui la prolonge, l'intelligence la plus bornée lui prescrit de laisser subsister, de distance en distance, dans ses jardins (1), quelques beaux arbres, quelques bouquets de bois où ses nègres, qui dînent toujours en plein champ, iraient faire en commun leurs repas, et trouveraient, à l'ombre des bois qu'ils aiment, et le repos qu'ils n'aiment pas moins, et de nouvelles forces pour un nouveau travail.

Les trois misérables objections que l'on peut m'opposer ne mériteraient même pas d'être notées, si elles ne servaient de mesure à la portée de l'esprit de celui qui les fait.

Ces massifs de bois que vous proposez, dit-on, ne fussent-ils que de trois ou quatre arbres, et quelque peu multipliés qu'on les suppose, occuperaient non-seulement

(1) C'est ainsi que l'on nomme à Saint-Domingue toute espèce de terre en valeur.

un terrain précieux, ils seroient non-seulement nuisibles, par l'ombre dont ils les couvriraient, aux plants qui se trouveraient sur leur lisière, mais ils offriraient encore au nègre fainéant un appas de repos, un asyle où il échapperait quelquefois à la vigilance de ses surveillans, et déroberait ainsi à votre fortune quelques minutes de travail.

Je conçois toute l'importance de ces objections, mais j'avoue que je ne me sens pas le courage de combattre sérieusement les deux premières; quand à la troisième, en convenant qu'il ne faut point offrir au paresseux les occasions d'abuser de ce penchant de la nature, je te le demande, avide colon, est-ce bien à toi à te plaindre du nègre?...... Ah! la nonchalance avec laquelle il travaille à t'enrichir, est encore loin de la paresse avec laquelle tu travaille à le rendre heureux! A Dieu ne plaise que je te conteste le droit d'accumuler dans tes coffres les sueurs et le sang de ces malheureux noirs; mais du moins daigne quelquefois

te mettre à leur place, ose juger de la pesanteur du joug que tu leur imposes par l'impatience avec laquelle tu supportes celui de tes propres loix, et, dans les momens où l'espoir d'accroître un jour la masse de tes jouissances, peut seul te prescrire quelques privations, daigne encore te rappeller que, par-tout où sa vue peut atteindre, et dans l'avenir, comme dans le présent, ton nègre ne voit, n'entend toujours que ces deux mots terribles, *toujours* et *jamais*.

LETTRE XXII.

Jacmel. Mars, 1790.

J'ARRIVE du Port-au-Prince, Monsieur, où mon hôte m'avait engagé à l'accompagner, et, si je ne me trompe, je crois avoir ramassé dans ce voyage assez d'observations pour deux nouvelles lettres.

Nous partîmes de Jacmel à cheval, suivis d'un seul nègre, charpentier de son métier, et que nous élevâmes au grade de valet-de-chambre-palfrenier pour le voyage.

Notre première pause fut chez un habitant, dont j'ai oublié le nom, où nous dinâmes, et qui nous reçut avec plus de cérémonie que ne m'en avait fait Monsieur Baudouin. Un orage survenu à l'heure du départ, nous détermina à coucher chez lui.

Que ceux qui, pour sentir leur existence, ont besoin de vivre dans les au-

tres, et ceux qui manquent du degré d'apathie, ou de la mesure de raison nécessaire pour se suffire à eux-mêmes, et ceux encore qui répugnent aux soins de la vie domestique, que ceux-là se gardent bien de devenir jamais habitans de certaines contrées de Saint-Domingue. Quant à moi, qui ne suis jamais moins seul que lorsque je suis seul; moi qui sais, par expérience, que l'on peut vivre dans un désert, pourvu que l'on sache s'y créer des occupations analogues à ses goûts, s'y faire des habitudes conformes à son caractère; moi j'ai parfaitement compris que, malgré l'isolement total, malgré la profonde solitude de ce séjour, son propriétaire pouvait y vivre heureux, comme le sera toujours tout homme qui, avec l'expérience des hommes, avec la modération des desirs, avec le goût de la vie agricole, saura se réduire à seconder la nature, et à jouir de ce qu'il a, sans appeller ni le luxe des arts, ni les chimères, ni les prétentions de la vanité dans l'asyle de la simplicité et de la paix.

Le chant du coq nous retrouva à cheval, dirigeant notre route sur Leogane par le chemin que le gouvernement a fait pratiquer dans cette partie de l'isle. L'étendue qu'il parcourt est en général peu habitée, de sorte que nous voyageâmes presque toujours dans les bois, passant, repassant à gué jusqu'à vingt-deux fois, dans l'espace de quelques heures, la rivière qui, après d'inombrables détours, va se jeter dans la mer à Jacmel.

Il s'en faut que le pays que nous traversâmes, quelque rude qu'il fut, soit dépouillé de tout agrément ; car, si une des principales beautés du paysage est dans le contraste de la nature cultivée avec la nature brute, il est des beautés de détail et de caractère qui appartiennent exclusivement à celle-ci, et que l'on ne trouve que dans les pays de montagnes, où elles naissent à chaque pas de la variété des aspects et des formes, des gradations de la lumière et des ombres, du cours, tantôt ralenti, tantôt plus ra-

pide des eaux. Mais, ce que vous croirez difficilement, Monsieur, d'un pays aussi riche par sa culture et son numéraire, c'est que de deux espèces d'habitations que l'on rencontre de tems à autre dans ces déserts, l'une n'offre que le tableau de l'inertie dans la misère, l'autre celui de la négligence et du désordre de la pauvreté, en contraste avec les prétentions de l'opulence dirigée par le plus mauvais goût. C'est ainsi que vous rencontrerez une voiture élégante traînée par des chevaux ou des mulets de couleur différentes, inégaux de tailles, avec des cordes pour traîts, couvertes d'un harnois sale, et conduits par un postillon chamaré d'or et les pieds nuds.

Nous arrivâmes chez monsieur Denis à neuf heures. Je trouvai dans cet habitant, qui a passé une partie de sa jeunesse en France, plus d'instruction que n'en ont ordinairement ses confrères. Un jardin bien entretenu, une bibliothèque assez bien choisie, le plan bien entendu sur lequel il se propose de re-

bâtir sa maison, et d'en orner les avenues, me procurèrent avec lui une conversation de quelques heures et quelques courses agréables.

Une très-jolie créole du voisinage vint, *par hasard*, contribuer aux agrémens d'un dîner, aussi bon qu'il était possible de le donner à des hôtes inattendus, et pendant lequel on parla beaucoup du nouveau plan d'habitation de monsieur Denis, tandis que la belle voisine paraissait uniquement absorbée dans les détails d'un plan de campagne, dont toute la subtilité de ses manœuvres ne put me dérober le but, la conquête de notre hôte.

Dès que le soleil, plus incliné vers l'horizon, nous permit de continuer notre route, nous partîmes pour aller coucher chez madame Fauchet, dont l'établissment est situé assez près de la mer sur la route de Léogane.

Quoique son habitation ne soit qu'une cotonière assez insignifiante, comme le sont aujourd'hui toutes celles qu'une

longue culture a épuisé, elle est d'un rapport considérable par toutes les ressources qu'une économie intelligente sait tirer de ce que l'on nomme *les vivres*, tels que les légumes, les fruits, les fourrages, le bois, le bétail, la basse-cour, etc, lorsque l'on se trouve à la portée d'un port ou d'une rade foraine.

Ces sortes d'établissemens n'ont sans doute pas l'éclat d'une sucrerie, ou d'une caféyère opulente; mais, à l'avantage d'exiger un mobilier infiniment moins cher, leur rapport, fondé sur des besoins in-interrompus de première nécessité, indépendant du despotisme et des caprices du commerce, joint celui de donner un revenu journalier d'autant plus solide, qu'ici le propriétaire ne voit point l'intérêt d'une dette énorme, ou le desir de se soustraire à d'onéreux engagemens, absorber, avec le produit de sa culture et le fruit de ses travaux, l'espérance de sa fortune à venir.

Nous trouvâmes madame Fauchet trop occupée des détails et du tracas de son ménage,

ménage, pour attendre d'elle le degré d'attention que des voyageurs plus exigeans eussent pu lui demander. Notre intention, en arrivant chez elle, avait été d'y laisser nos montures jusqu'à notre retour, et de lui demander, selon l'antique usage, une voiture et des chevaux pour nous rendre à Léogane. Mais sa voiture n'était point en état, son nègre postillon était malade, et ses mulets en course. C'est chez cette habitante que j'ai trouvé la seule table de bois de mancenillier que j'aye encore vu. Je défie bien à tous les arts, réunissant tous leurs efforts, de rien faire d'aussi beau.

Graces à l'usage de lâcher les chevaux dans les savannes, à la difficulté de les reprendre, et à la paresse des nègres toujours plus pressés d'arriver que de partir, nous ne pûmes monter à cheval qu'assez tard dans la matinée, mais cependant assez-tôt pour aller dîner à Léogane, dans le voisinage de laquelle les indigènes de l'isle avaient deux établissemens sous le nom d'*Yaguana* et

de *Xaragua*, lieu devenu célèbre par l'atrocité d'une horde d'Espagnols qui, dans un repas que leur donnait la prétendue Reine *Anacoana*, l'étranglèrent, après avoir vu brûler vifs et dans la salle même du festin, les Caciques qu'elle avait invités à cette fête.

La ville de Léogane, à peu de distance de la mer, et composée de quelques rues aboutissant à une grande place quarrée, était autrefois la résidence des gouverneurs; elle ne serait aujourd'hui qu'un désert, sans un mouillage qui permît aux navires d'y charger les sucres que l'on cultive dans la plaine à laquelle elle donne son nom.

Nous reçûmes un accueil honnête, et trouvâmes un bon dîner chez Messieurs Schéridan et Gatchair, négocians, dont la voiture et les chevaux se trouvèrent heureusement en état de nous conduire au Port-au-Prince, où nous arrivâmes à nuit close.

Le Port-au-Prince!........ Quand on a connu en France des colons, et sur-tout

des colons créoles, on n'approche pas du Port-au-Prince, devenu la résidence de tous les pouvoirs, la capitale du pays de la terre le plus riche, le plus fertile en délices, le trône du luxe et de la volupté, sans éprouver le secret frémissement, la douce et vague anxiété qui précède l'admiration et prépare à l'enthousiasme....... Enfin, j'arrive entre deux rangs de cabanes, roulant sur une aire poudreuse, que l'on nomme rue, et cherchant envain Persépolis dans un amas de barraques de planches.

Je défie, Monsieur, l'imagination la plus volcanique de résister au premier effet d'une pareille surprise. Stupéfait, je demande à mon compagnon où nous sommes ? — Au Port-au-Prince — sans doute comme on est à Paris dans le faubourg Saint-Marceau ? — Vous verrez cela demain.

Le lendemain, malgré mon empressement à précéder le soleil, dix heures du matin me surprirent cherchant encore, dans le véritable Port-au-Prince, le *Pot-*

au-Pince (1) des Américains, sans pouvoir le rencontrer. Je trouvai bien, de tems-en-tems, quelques cases plus vastes, plus ornées que les autres. Un édifice en pierre, isolé, et assez régulier, m'annonça bien la résidence du gouverneur. Je vis bien une place de marché que l'intendant actuel, M. Barbé de Marbois, vient de décorer de deux fontaines d'un bon goût d'architecture, mais inabordables par les ordures dont les nègres, qui viennent y puiser de l'eau, ne cessent de souiller les avenues. A la suite de cette place, sur un tertre qui la domine, je vis encore une petite esplanade plantée de quelques allées de jeunes arbres, avec un bassin à jet d'eau au milieu, et destinée à servir de terrasse à la nouvelle intendance que l'on projette de bâtir. Mais tout cela, en supposant des rues plus régulières, constituerait à peine une de nos villes du troisième ordre, tout cela est l'ouvrage de M. de Mar-

(1) Manière de prononcer des créoles.

bois et de deux ou trois années, et prouve que les Américains ont vu et voyent encore le Port-au-Prince actuel, comme les Hébreux voyaient la Jérusalem céleste dans la vieille Jérusalem.

Que la présence du gouvernement, la résidence des corps administrateurs, un spectacle, une garnison, un port, un entrepôt decommerce, entretiennent au Port-au-Prince le centre de toutes les affaires, le rendez-vous de tous les intrigans, de tous les chercheurs de fortune, une activité, un mouvement que l'on ne trouve pas dans toutes les villes de la colonie, cela est tout simple; mais il n'en sera pas moins vrai qu'à quelques différences aux mœurs, au costume près, la comparaison qui se présente le plus naturellement à la vue de cette ville, est celle d'un camp tartare, tel que les voyageurs le décrivent, et qu'avec la meilleure volonté de se prêter à l'illusion, avec toute l'indulgence que réclame la prévention patriotique, tout homme raisonnable me saura gré de mettre un

terme aux mensonges, aux exagérations avec lesquelles la bêtise et la mauvaise foi en imposent à l'inexpérience.

Je dînai ce jour-là chez M. de Marbois, où je me retrouvai pour quelques heures en Europe.

Cet administrateur, que ses services et son mérite personnel ont porté à la place qu'il occupe, se propose de publier incessamment un *compte rendu*, dont je vous ferai passer un exemplaire qui suppléra à tout ce que je ne vous ai point dit sur la population, l'économie politique, les relations commerciales, la police et les autres détails de l'administration.

Malgré les travaux publics, les embellissemens utiles, les améliorations nécessaires que l'on doit à M. de Marbois, on lui reproche d'être plus ministériel que patriote, plus courtisan que citoyen, plus fiscal qu'administrateur, et les deux premiers noms commencent à prendre une consistance dangereuse pour celui qui voudrait fonder ses prétentions au respect public sur d'autres titres.

Si le compte rendu de M. de Marbois est le fruit de ce reproche, s'il a pour but de confondre les fripons qu'il surveille, les sang-sues auxquelles il fait rendre gorgé, la meilleure manière de répondre aux clameurs des uns, aux calomnies des autres, sera de prouver, par les faits, que, sans nuire aux intérêts que le souverain confie à son zèle, son administration a sensiblement accru la prospérité de la colonie.

Fin du Tome premier.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ABEILLE vit en sociétés comme l'homme. *Pag.* 17
Abornemens. Querelles fréquentes auxquelles ils donnent lieu. 155
Académie d'agriculture établie à Saint-Domingue. Son inutilité, à défaut de moyens pécuniaires pour des expériences, 227. — Projet de consacrer une habitation entière à des expériences, dont le gouvernement ferait les frais, *ibid.* — Jardin des Plantes du Port-au-Prince insuffisant. 228
Administrateurs uniquement occupés du soin de leur fortune. Pourquoi. Méprisés s'ils ne s'enrichissent pas. Conseils aux souverains. . 71

Africains méprisés, eux et leurs descendans, quel que soit leur mérite. 55

Agrément. Travaux d'agrément entrepris et exécutés au Désert par le voyageur seul. . 203

Ajoupa Ce que c'est. *Notes.* 87

Altavela, côte inégale et inhabitée depuis l'embouchure de Naïba jusqu'à cette île, 46. — Retraite des oiseaux aquatiques, 47. — Origine de son nom mal placée dans les cartes, quoique ce soit un point de reconnaissance. . . 48

Ameublement. Le goût n'y préside point. Les appartemens des riches sont tous tendus en Damas 136

Amis des noirs. Dangers de leur doctrine. Sa fausseté démontrée par l'exemple même des États-Unis. Différences essentielles entre la culture de l'Amérique-Septentrionale et celle de nos colonies. 66

Anacoana, reine du pays. Sort que la cruauté espagnole lui fit subir. 274

Ananas. Doute si l'Ananas et la Sapotille sont ndigènes 195

Animaux. Leurs rapports avec l'espèce humaine, propres à tempérer leur orgueil. . . 17

Arbitraire (l') serait vigoureusement réprimé par les colons. Gouverneur rappellé pour avoir voulu jouer le Nabab. 82

Arbres. On les abat à cent toises autour des établissemens. Inconvéniens qui sont la suite de ce procédé, 161. — L'*Humus*, n'ayant guères de profondeur, leurs racines courent diagonalement, au lieu de pivoter, 238. — Ce qui les distingue de ceux de nos climats. . 238

Arceau, espèce de fouet dont on se sert pour frapper les nègres. 130

Arpenteurs se font payer fort cher, et font mal leur métier. 155

Artichauts excellens, et plus gros qu'en France. 188

Asperges plutôt venues qu'en France, et n'exigent pas plus de culture. 188

Aurore. Point d'aurore à Saint-Domingue. 128

Avanturiers très-communs à Saint-Domingue. Avarice des capitaines de navires. Inutilité des loix faites pour les empêcher d'y aborder 78

B

Bains froids. Leur utilité. 219

Baleine se divise en plusieurs espèces ; se trouve depuis les Pôles jusqu'à l'Équateur. Exagérations sur la taille de ce poisson. Précieux au commerce par son huile et ses fanons. 20

Banane. Exellence de ce fruit. Regardé par les habitans de Madère comme le fruit défendu. Ressemble à la pomme. 139

Baptême des profanes. On plonge dans l'eau les marins qui n'ont pas encore passé la ligne, 27. — Cette cérémonie défendue à bord des vaisseaux de guerre, 28. — Aveux du père Labat sur l'inutilité d'expliquer aux nègres les mystères de la religion; que le baptême n'est pour eux qu'une cérémonie qui leur procure un nouveau nom; qu'ils regrettent leur ancien. 174

Barbade, la plus riche des colonies anglaises. Pourquoi 60

Baudouin. Habitation de M. Baudouin mieux tenue que les autres. Réception amicale. Bon esprit de M. et Mad. Baudouin. Situation de cette habitation. Très-pittoresque. . . 243

Baya-Hondros, nom des chevaux dans la partie espagnole. 47

Bertrand-d'Ogeron, chef des flibustiers, envoyé par le gouvernement. Son portrait. . 107

Beurre. Procédé pour le faire sans baratte. 184

Blancs. Ils sont tous égaux à St-Domingue, 56 — Leur nombre fait la force des colonies. Qu'il serait à desirer qu'ils fussent la plupart petits habitans, 59 et 60. — Parties du terrain

cultivées par des blancs avec succès, 61. — Dix blancs acclimatés font l'ouvrage de cent nègres, 62. — Blanc ne peut se faire servir par un blanc. 80

Bois. Les plus propres à la fabrication des meubles croissent à Saint-Domingue. Pourquoi ils n'y sont pas mis en œuvre, 230. — Leur destruction. Effets de cette destruction, 256. — Inconvéniens de leur destruction totale, 263. — Avantages qu'on retirerait en en laissant quelques bouquets dans les enceintes des habitations, 264 — Réponse aux objections des partisans du système contraire 265

Bossales noirs. Ce que c'est. 81

Boucheries. La viande en est mauvaise. . 136

Brise. Ce que c'est. Nécessaire contre l'excès de la chaleur. Ses causes inconnues, 132. — Son retour moins régulier que ne l'affirment certains voyageurs, 141. — Manque quelquefois 141

C

Cacique (un) avait réuni dans l'île de Staïti 4000 de ses compatriotes. En 1718, cet établissement réduit à 90 individus, seul reste de la population indigène. *Notes* 41

Cacaotiers ou Cacaoyers. Beauté de cet arbre et de son fruit. Sa culture abandonnée, ainsi que

celle de la Casse, du Gingembre, du Rocou et du bois de Brésil. Pourquoi. . . . 226

Café. Manière de le cultiver. Améliorations dont elle serait susceptible. Auteurs qui ont traité de cette culture, 223, 224.—Son produit. . 225

Caën. Route de Caën au Hâvre, remarquable par la richesse du pays, et ses sites romantiques 5

Calaloux. Excellent mets. Sa composition. 137

Calender. Danse des nègres. On la leur permet aux jours de réjouissance. 166

Caraïbe (choux) importé des Isles-du-Vent. 195

Carcasses de maisons arrivent toutes taillées des États-Unis. Raisons de croire qu'on préférerait celles faites sur les lieux par des ouvriers français. 235

Case. Description d'une case américaine. Pourquoi elles sont construites en bois, 133— Celles des pauvres ouvertes au vent, à la pluie et à une multitude d'insectes. . . . 135

Cassier. Ses feuilles sont purgatives. Procédé pour en faire usage. 219

Castors vivent entr'eux plus paisiblement que les hommes. 17

Chaleur excessive agit sur le moral comme sur le physique. 51

Charpentiers prospéreraient à Saint-Domingue avec quelques talens. 234

Chasse du cochon marron ou sauvage. 246. — Fatigues auxquelles cette chasse expose, 248. — Son peu de succès. 249

Cherbourg. Travaux de ce port. Monumens de la légèreté avec laquelle on les a entrepris. 6

Chevres causeraient des dégats dans les cafiers. 185

Chieca. Danse de caractère très-voluptueuse. 147

Chou palmiste. Rien n'égale sa délicatesse. Il faut abattre l'arbre pour en cueillir le fruit. Fausseté d'une comparaison de Montesquieu. 138

Cibas. Mines d'or très-riches. 158

Classes différentes des habitans de Saint-Domingue. La première, dans l'ordre établi, se trouverait la dernière s'il fallait commencer par la meilleure, 75. — Classe blanche. De quels individus elle est composée, 77 et 78. — Seconde classe, *gens de couleur*, 79. — Troisième classe, *les noirs*, 81. — Nuances de ces trois classes 82

Code noir. Que les autorités n'ont pu en mettre un seul article en vigueur. Mal jugé par un auteur estimable. 71

Colomb découvre l'Amérique, et bientôt après l'ile de Saint-Domingue. Transports de ses compagnons lorsqu'ils y débarquent. . 34

Colombier. Branche essentielle de l'économie rurale. Soins qu'il exige. 165

Colons. Combien il est difficile de les soumettre au gouvernement. Moyens employés pour combattre leur insubordination. Peu efficaces, 70 et 71. — Leur vanité mal fondée, 76. — Leur dureté envers les nègres. Appel à leur humanité 265

Commerce plus occupé de s'enrichir que de paraître riche, 6. — Le commerce apporte au nouveau monde, des vices, des arts et des besoins, 36. — Loix en sa faveur. Destructives de la prospérité coloniale, 101. — Ses usurpations, 102. — Crédits qu'il fait aux cultivateurs pour les mettre dans sa dépendance, 110. — Importation des objets de luxe. Prix scandaleux mis à une paire de pendans d'oreille, 110 et suiv. *aux notes*. — Trois privilèges oppressifs lui sont accordés, 112. — Mauvaise qualité des marchandises qu'il fournit, *ibid*. — Son despotisme, 13. — Véritable propriétaire de Saint-Domingue, 114 — Ses fortunes rapides lui facilitent l'alliance des maisons puissantes. Éloges outrés prodigués par les économistes à cette profession. Réduits à leur juste valeur. 115

Compagnie chargée avec privilège d'approvisionner la colonie. Modicité de ses fonds. Usures exercées envers les habitans. 109

Complexion. Pourquoi l'on pense généralement que les gens d'une complexion délicate résistent

mieux au climat ? L'auteur combat ce préjugé 215

Concessions. Leur étendue, leur produit moyen. Pourquoi cultivées par des noirs, 57. — Leur trop grande étendue nuit à la culture et à la population. Chaque individu n'en peut obtenir qu'une seule. Comme on élude la loi. . 58

Confitures grossièrement faites. Moyens de leur attirer de la réputation et un débit rapide. 233

Considération. Tient uniquement au nombre des nègres, comme en Hollande à celui des tonnes d'or 144

Conversations ne roulent que sur le sucre, le café, le coton et l'indigo. Avantage de cette monotonie pour le nouveau débarqué qui desire de s'instruire 143

Coq. Son chant remplacé par les claquemens de fouets et les gémissemens. 129

Cortez. Sa gloire fait frémir d'horreur. . 36

Corvo ou *Cuervo*, statue équestre trouvée, dit-on, dans cette île. Absurdité de ce conte. Son but. 24

Coton. Sa culture, la plus attrayante et la moins dispendieuse. Ce qu'il a à redouter. . . 225

Cottin, armateur distingué, reçoit une épée de la main du roi, 4. — Courageux et prudent, 7. — Fait régner le plus grand ordre à son bord, 25.

— Occupe continuellement ses matelots. 26

Couleur Gens de couleur, quoique libres, restent dans l'abjection. Manière d'être des blancs à leur égard, et *vice versâ*, 81 — Celle de la peau dans ses nuance du blanc au noir, seule échelle des distinctions de rang, 54. — Respect pour la couleur *palladium* des colonies, 56 — Gens de couleur. Individus compris sous cette désignation. *Aux notes.* 79

Couleuvres très-grosses. Peu dangereuses. Très-familières. Incommodes ailleurs que dans les magasins où elles détruisent les rats. . 251

Créoles. L'air de leur patrie ne saurait leur être funeste, 63 — Créoles noirs. Ce que c'est, 81 — Auraient l'avantage sur les blancs venus d'Europe, malgré l'excellence de l'éducation de ces derniers, s'ils savaient user sans abuser des dons qu'ils ont reçus de la nature. Discussion sur ce sujet. 84

Crépuscule. Point de crépuscule à Saint-Domingue. 128

Cuba. Cinquante familles de cette île se pendent en un seul jour. 197

Cuisines séparées des maisons à cause de la négligence des nègres. La masse des habitans des villes prépare ses vivres en plein air. . 136

Culture. Qu'elle prospérerait davantage si elle était confiée aux Européens. Qu'il serait pos-

sible d'atteindre ce but, et comment, 59. — Cultures d'agrément entièrement négligées. 194

D

Danses ont lieu après le coucher du soleil. Les femmes y excellent. Description de leur manière de danser. 146

Découvertes. Ambition des découvertes. Ses funestes effets 36

Défense. Réfutation des opinions de la secte militaire qui rejete le systême des places fortes 125

Déjeûner composé de viande et de fruits du pays, son heure, ce que l'on fait ensuite. . . 131

Delta dissous par les pluies de 1761. Preuve que la nature admet par-tout des exceptions à ses loix générales 254

Denis. (Monsieur) Cet habitant plus instruit que les autres. Conversation agréable entre l'auteur et lui. Repas assez bien ordonné. . . 270

Dépopulation effrayante sur la côte de Guinée 97

Désert. Description de la case de cette habitation, 160 — Sensation douloureuse de madame L.... en voyant son mauvais état. . . *ibid*

Desirade mal-à-propos citée comme une île inhabitée. 31

Diététique. (régime) Quel est celui qui convient le mieux aux nouveaux débarqués, 216 — A tous les habitans. 217

Dindons civilisés à leur corps defendant, 163 — Leur chair se bonifie dans les bois. . . 165

Domingue (Saint-) très-peuplée lors de la conquête des Espagnols. 196

E

Éducation. Tableau frappant des vices de l'éducation de Saint-Domingue. Ses suites funestes. Immoralité profonde des habitans de cette contrée. 72

Égalité que la nature ne nous donne point. Le modèle de l'inégalité sociale, *aux notes.* 53

Église apportée de France à Jacmel toute préparée, 120. — Peu fréquentées à Saint-Domingue 120

Engagés, ou trente-six mois. Premiers cultivateurs des colonies. Fesaient ce que font aujourd'hui les nègres.. 61

Épuisemens. Causes des épuisemens précoces d'une partie des habitans de Saint-Domingue. . . , ... 219

Esclaves. Leur ouvrage le plus cher de tous. Pourquoi. . . . . , . . , . 62

Esclavage. Qu'il faut, dans l'état actuel des choses, le maintenir, ou renoncer aux colonies. 66. — Moyens progressifs de l'abolir. Nouveau

partage des terres. Obstacles qu'y opposera l'intérêt personnel. Intérêts à lui opposer, 68. — Corruption morale contraire aux mœurs, aux lumières, aux vertus, à la subordination 69

Espagnols dépeuplent leur pays pour dépeupler ensuite le nouveau monde, 36. — Leur paresse. Se nourissent de lait. Ne cultivent que l'excellent tabac connu sous le nom de Saint-Domingue, 47. — Leurs cruautés dans le nouveau monde. Deux millions d'hommes leur doivent la mort dans la seule île de Saint-Domingue 196

Espèce humaine divisée par-tout ailleurs en deux classes, le peuple proprement dit, et l'homme distingué par sa naissance et son éducation, à Saint-Domingue ne l'est qu'en *maîtres* et en *esclaves* 52

Études de la Nature. Erreur relative au *Priscellaria*, contenue dans cet estimable ouvrage 19

F

Fauchet (madame). Habitation de cette dame. Son plus fort revenu vient de ce qu'on nomme *les vivres.* Avantages de ces sortes d'établissemens. Moins brillans, mais plus solides que les sucreries et caféyères. 271

Femmes. Premières femmes envoyées à Saint-Domingue, choisies dans tout ce qu'il y avait de plus crapuleux. 108
Fleurs. Le Narcisse, le Réséda, l'Hyacinthe et la Violette, peuvent être cultivés avec succès à Saint-Domingue. 186
Flibustiers, premiers fondateurs de la Saint-Domingue française, 104. — Leur prodigieuse valeur, et leur férocité, 105. — Se réunissent aux boucaniers, 106. — Demandent un chef et des femmes. 107
Forêts. On ne s'y fait jour que la hache à la main. 238
Fortunes particulières très-peu solides aux colonies. Erreur des Européens à ce sujet. 191
Fougère (belle espèce de) très-commune. 231
Fourrages. Les plus nourissans sont le petit mil, l'herbe de Guinée. Les têtes de la canne à sucre. 190
Frégate, Aigle de la mer, 13. — Difficile à tuer 14
Fromage. Procédé pour le faire sans formes. 184
Fruits. Quels sont les fruits indigènes à Saint-Domingue. 139

G

Galère, ou *Holoture:* Ni plante, ni poisson. 23
Galvam meurt à l'hôpital. Ses vertus. *Notes.* 71

Gascogne. Golfe de Gascogne redouté des navigateurs, 8. — Poissons que l'on y pêche. 9

Gibier, cher et difficile à se procurer. Ne consiste qu'en Ramiers et en Cochons sauvages. 137

Gosseline (torrent de la) facile à détourner. Moyens de lui faire traverser la ville de Jacmel. 122

H

Habitans. Faux calcul des habitans de Saint-Domingue, qui se privent de tous les agrémens de la vie, dans l'espoir d'une fortune toujours incertaine, 212 — Contraste entre leur peu de goût et leurs prétentions à l'opulence. . 270

Hâvre. Travaux pour rendre le port plus vaste et plus commode, 6. — Perroquets très-communs et très-importuns. 7

Histoire naturelle de Saint-Domingue imparfaitement connue. Au gouvernement seul est réservée la gloire utile de lui faire faire de grands progrès. Comment. 243

Honorifiques (titres) disparaissent devant le titre *blanc*. 83

Hospitalité si célèbre autrefois. Nulle aujourd'hui. Pourquoi, 78. — Disparue avec les causes qui en avaient fondé le besoin. 156

Huissier. Lucres énormes des gens de cette profession 104

I

Ignorance. Son indocilité. Moyens de la rendre plus sociale 2

Indigo. Sa culture abandonnée à Jacmel, et pourquoi 89

Industrie. Moyens de la faire prospérer dans les colonies 235

Inégalité. D'où elle provient. Quels sont ses avantages. Qu'il faut parer à ses abus. *Aux notes.* 53

Insalubrité. Celle du climat, moins funestes aux Européens que leur intempérance. . . . 61

Insociabilité. Vice général des habitans de Saint-Domingue. Ses causes, ses effets. . . 154

Impôt. Produit supposé d'un impôt par tête dans la partie Espagnole de Saint-Domingue, 46. — Injustice de son assiète par tête de nègre. Réponse aux objections des partisans de ce systême, 92 et 93 — Nécessité d'imposer la denrée, *ibid* — Facilité qu'ont les habitans d'éluder ce mode vicieux d'imposition. . . 94

Ipecacuanha très-propre à faire des bordures, sa tige ne servant jamais d'asyle aux insectes. 187

Issentes. Ce que c'est. Leur utilité. . . 134

J

Jacmel. Son origine. Sa situation. Ses établissemens publics, 87 et 88. — Erreur de M. Raynal. Commerce de ce quartier. Sa culture, 90. — Causes de ses peu de progrès, 91. — Nécessité de fortifier ce point de l'île de Saint-Domingue, 124. — Facilité d'y réussir et moyens d'exécution 125
Jésuite sauvé par l'amiral Anson. Sa reconnaissance 3
Journée de Saint-Domingue. Façon de vivre dans ce que l'on y nomme les villes. . . . 127
Jours à-peu-près égaux aux nuits. . . . 254
Juan de Castro (dom) ne laisse pour toute fortune que trois réaux. *Aux notes.* . . 72
Justice. Ses frais excessifs, causes de la pauvreté des habitans, 103. — Mal administrée. . 104

L.

Las-Casas. Le plus humain des prêtres fait adopter l'esclavage des noirs, sans aucun avantage pour les Indiens. *Aux notes.* . . 57
Latanier propre à faire des chapeaux. Son usage peu commun. 232
Législateurs. Douze cents législateurs, et douze cent milles politiques, proposant chacun à haute voix une constitution pour la France. . 181
Légumes meilleurs, mais moins variés qu'en Europe, 137 — Presque tous ceux d'Europe, tels

que l'oseille, le persil, le serpolet et le cresson, peuvent s'y transplanter. 186

Léogane. Route de Jacmel à Léogane, 267. — Description de cette ville. Hospitalité exercée par deux de ses habitans. 274

Lianes. Leurs qualités purgatives et vénéneuses. Qu'il faut s'en méfier. 219

Lima. L'archevêque de Lima fait jetter à la mer le squelette d'un Patagon, pendant une tempête. *Aux notes.* 3

Livres. Erreur de ceux qui croyent qu'il est impossible de les conserver à Saint-Domingue. Mensonge inventé par les Créoles pour excuser leur ignorance, et répété par des écrivains crédules 145

Locuste. Célèbre empoisonneuse 220

Loix. Donner de sages loix aux hommes. La plus périlleuse et la plus inutile des missions. 182

Loke, chargé de donner des loix à la Caroline, ne lui donna qu'un plan de législation ridicule et impraticable 183

Lumières. On est forcé de les tenir sous des cloches de verre pour les préserver des scarabées aîlés et des maringouins. 135

Lune. Sa chaleur assez sensible pour fatiguer la vue 127

M

Maçons très-maladroits, mais très-employés et très-bien payés. 234

Maîtres. Moyens qu'ils ont de s'assurer de l'opinion de leurs esclaves, employés par l'auteur du voyage. 35

Maïs et *Millet.* Sont celles des cultures européennes qui ont le mieux réussi en Amérique 191

Mal de Naples, ou mal français. Ses ravages dans le nouveau monde. 197

Mapou. Grosseur prodigieuse de cet arbre. Exagérations des voyageurs 238

Maringuoins se jettent de préférence sur les nouveaux venus. Ce n'est qu'après six mois de séjour qu'on est à l'abri de ses incommodes morsures 142

Marsouin (le) se distingue en deux espèces. Va par bandes. Ne dirige point sa course au vent 18

Massacre. La rivière du massacre, monument de la férocité des Espagnols. 40

Matelots peu délicats dans le choix de leurs mets. 12

Mazinbo, nègre chéri de l'auteur du voyage. Principaux traits de son caractère. Sa fierté quand il reçoit un fusil pour aller à la chasse avec son maître. Attachement de sa compagne

Laoue. Fraye un chemin à son maître à travers des brouissailles. 248

Médecine. Profession abandonnée à des ignorans. Exigerait plus de talens qu'en Europe. Conduirait à une fortune rapide. 234

Melon. Ses fleurs et celles de la vigne difficiles à préserver du ravage des fourmis. . . 187

Méridienne. Usage des habitans de dormir après le diner. 132

Meubles. Tous ceux de nécessité et d'agrément sont apportés de France tous fabriqués. 230

Monbars l'exterminateur, l'un des chefs des flibustiers 104

Montagnes. Impossibilité d'y voyager en voiture. Les femmes même obligées de monter à cheval. Contiennent des mines d'or. Réfutation de l'erreur de Bernardin de St. Pierre à cet égard, 158 — Leur air plus pur. . 217

Montesquieu. Son jugement sur la conduite des Espagnols dans le Méxique. 37

Monteruma. Les débris de son riche empire sont couverts de capucinières. 36

Mouche (Oiseau) difficile à distinguer, impossible de le saisir au tiré. 250

Mulâtres. Libres à 24 ans dans le principe. Assujettis à l'affranchissement par un édit de 1674, religieusement observé. Pourquoi. 80

Mulâtresses. Leurs talens pour la danse. Ont fait de la volupté un art mécanique. L'élégance de leurs formes. Leur manière d'être. Leurs vices, leurs qualités. Sont adroites et paresseuses. Leur coëffure. Leur toilette. . . 147

N

Naïba ou Neiva, une des rivières les plus considérables de l'île. Ses bords inhabités. Semble destinée à séparer les possessions espagnoles et françaises. Vénalité des commissaires en décide autrement. 44

Nègres. Leur prix accru dans une proportion effrayante, 95. — Sans que celui des denrées ait suivi la même progression, 96. — Leur rareté, 97. — Raisons de croire qu'on ne pourra bientôt plus s'en procurer, 97. — Inertie et paresse des maîtres, qui trouvent plus commode de les frapper que de les instruire, 130. — Il en est qu'il faut absolument battre pour les mettre en mouvement, *ibid.* — S'accoutument aux coups et deviennent insensibles à la douceur et aux bienfaits, 131. — Très-difficiles à connaître. Le nègre africain est le véritable nègre; le créole n'est que le singe des vices de son maître, 167. — Que personne n'est encore entré dans les détails nécessaires pour bien définir cette espèce

d'hommes. Notions préliminaires qui devraient en précéder l'étude, 168. — Pas mieux connu par ses panégyristes que par ses détracteurs, 170. — Portrait du nègre en général, 170, 171. — Ceux qui ont été en Afrique médecins, prêtres ou sorciers, très-dangereux, *ibid.* — Manière de les conduire, *ibid.* — La plupart voleurs, *ibid.* — Nulle idée d'une morale conventionnelle, 172. — Nont aucune idée de l'avenir. Sensibles au plaisir, ils sont insensibles à la douleur, 176. — Narguent la mort. S'imaginent en mourant retourner dans leur patrie, 177. — Exemple de leur constance à braver les tourmens, *aux notes*, *ibid.* — Sont susceptibles d'éducation, et doués d'autant d'intelligence que les Européens, 178, 179. — Connaissent toutes les plantes vénéneuses. Que cette science leur a facilité de grands crimes, 219, 220. — Leur sort déplorable dans l'avenir comme dans le présent 266

Noirs. Leur trafic infâme. Que leurs amis ont écrit en leur faveur, sans les connaître, non plus que leur existence dans l'état d'esclavage. 65

O

Oiseaux de mer très-adroits à la pêche, difficiles à tuer, très-mauvais à manger, 13. — Comment ils retrouvent leurs nids quand ils ont fait leur

ponte en mer, 15. — Mystère de la nature, *ibid.* — Oiseaux emportés par le vent loin des terres, se réfugient sur les vaisseaux, n'y trouvent point d'hospitalité, 23. — Oiseaux de Saint-Domingue. Leur nomenclature. 249

Opinion. Seule force qui puisse garantir la sûreté des blancs dans les colonies. 66

Oranger mal cultivé à Saint-Domingue. . 194

Orchestres composés d'un ou deux violons. Prennent part aux danses par leurs mouvemens 147

P

Paille-en-cul, ou *flèche-en-cul.* Description de cet oiseau 13

Palma-Christi. Ses différens noms. Propriétés de son huile. Manière de l'extraire. *Aux notes.* 232

Patate. Sa tige sert à nourir les bestiaux. . 190

Pêche très-peu abondante. 196

Pitre. Son fil plus fort que le chanvre. D'un blanc éblouissant. A quoi il serait propre. . . 231

Pluies. Exagérations des voyageurs sur ce sujet. Ne tombent que par orages. N'ont rien qui les distingue des pluies de ce genre. Sont très-réglées. Pourquoi. Ne durent que quelques heures, 252 et 253. Manquent quelque-fois. . . . *ibid.*

Poëtes embarassés à trouver des comparai-

sons, 127. — Leurs couplets un peu licencieux, mais pleins de naïveté et de grâces. . . 139
Poiroux. Espèce de hibou de mer. . . . 14
Pois. On mange à Saint-Domingue des petits pois presque toute l'année. 186
Poisson-volant de la taille de la grande sardine. Erreur du docteur Dellon et de l'abbé de Choisy à ce sujet. Très-commun vers les Tropiques. Très-délicat au goût, 21. — Ne peut prolonger son vol au-delà d'une portée de fusil, 22. — N'est point amphibie. *Aux notes*. . . *ibid*
Population. Qu'elle peut se soutenir sans les émigrans d'Europe, si les habitans se mariaient et avaient des mœurs. 63
Porc (le) est excellent. 137
Port-au Prince, capitale du pays, séjour de toutes les autorités. Surprise de l'auteur du voyage. Différence entre ce qu'il voit et ce qu'il avait entendu dire par les colons créoles. Description de cette ville. Mensonges et exagérations contredits 275
Poules Pondent toute l'année, et couvent deux ou trois fois par an. 164
Productions de l'île en très-petit nombre avant l'arrivée des Européens. 194
Promenade impossible avant six heures du soir 142
Propriétés. Toujours mieux cultivées quand elles sont médiocres 90

Proscellaria. Vulgairement *alcyon saltanique*, ou *l'oiseau de tempête*. N'est point le précurseur des orages 19

R

Rats émigrans d'Europe, 195. — Comment ils se sont peuplés dans le nouveau monde. Ravages épouvantables qu'ils y causent. Leurs ruses pour s'approprier les meilleurs vivres de la cargaison. Moyens pour en purger les navires. 197

Relèvement. Négligence coupable des ingénieurs qui ont été chargés de celui des côtes. Suites funestes qu'elle peut entraîner. . . . 49

Requin. Sa voracité. Sa forme, 9. — Anthropophage, 10. — Ses pilotes, *ibid.* — Jeu barbare des matelots. Ils mangent sa chair, 12. — Ébranle le pont des navires. . . . . *ibid*

Rima, ou arbre à pain des îles de la mer du Sud. Pourra-t-il se transplanter avec succès aux Antilles? 229

Ris. Croît sur les plus hautes montagnes. Preuves. 193

Rose aussi belle, aussi fraîche qu'en France, mais dure moins. 128

Rosées. Très-abondantes, et remplacent les pluies pendant une partie de l'année. . 253

Rossignol. En quoi le prétendu rossignol de Saint-Domingue diffère du nôtre. 250

Route de Jacmel au désert. Bords du torrent de la Gosseline peu habités, quoique les sites en soient agréables. 154

S

Sablier. Description de cet arbre singulier et de son fruit 245

Saint-Domingue, *Quisqueïa*, *Haïti*, *Eipanga*, nom des parties de l'île où les indigènes avaient leurs établissemens. Les Espagnols la nommèrent *Isabella*, au tems de la découverte, 42. — Quiproquo de l'auteur de l'*Histoire générale des Voyages*, *ibid.* aux notes. — La partie espagnole plus fertile que la française. Les moines, causes de son peu de rapport. Sa population et son industrie n'ont reçu aucun accroissement. 45

Saisons. La différence du tems humide au sec est la seule qui les distingue. 254

Saona, petite île où l'on ne trouverait aucune ressource en cas de naufrage. Le navire est près d'y échouer. 32

Savannes. Ce que c'est. *Notes*. 57

Savans. Une vaste lecture et la vie sédentaire font les faux savans. 242

Sarclage. Méthode défectueuse suivie à Saint-Domingue pour le Sarclage. Nouveaux moyens proposés 227

Sexes. Leur mélange n'ajoute rien à l'agrément des sociétés. Les Européennes se moquent des femmes créoles, qui le leur rendent, 144. — Les unes et les autres sont abandonnées des hommes qui leur préfèrent les mulâtresses. *ibid*

Société très-insipide et très-maussade. . . 143

Solitaire. (vie) Ses charmes. Moyens de la rendre agréable. 206

Solitude. Précieuse, même sur mer. . . 4

Souffleur lance l'eau perpendiculairement. Appartient à l'espèce de la Baleine. . . . 21

Sources taries par la destruction des bois, 256. — Reproduites par les tremblemens de terre, 257. — Taries par le même phénomène. . 262

Sucreries. Invitation aux sucriers d'employer les bœufs à la culture de leurs cannes à sucre. Raisons qui font pencher l'auteur en faveur de cette méthode. 221

T

Tables. Fort mal servies. 136

Talens très-rares à Saint-Domingue. . . 145

Tamarin, purgatif indigène. Manière de l'employer 219

Tasso, ou porc fumé. Objet principal du commerce des Espagnols avec les Français. 47

Température. Causes locales influent sur la température, 255. — La destruction des bois y a

apporté de grands changemens aux Antilles. Avantages et désavantages de cette révolution 256

Tortue. (l'île de la) Levasseur en chasse les Anglais en 1638, et y prend pied avec le titre de prince. En 1660, du Rosset, autre avanturier, la vend à la compagnie des Indes. 106

Towson. Absurdité de la fable qui fait naviguer ce voyageur à l'aide de son bonnet. Explication. 25

Tremblemens de terre. Leurs causes. Examen des différens systêmes des savans. Opinion de l'auteur, 257 et 258. — Phénomène inconnu à la haute antiquité, 260. — Observations de l'auteur sur quatre tremblemens de terre dont il a été témoin, 262. — Leurs effets. . 263

V

Van-Diemen. Habitans de Van-Diemen repoussent les présens des Européens. . . . 35

Végétal. (le règne) n'offre que très-peu de ressources pour la vie, si on le resserre dans le cercle des plantes indigènes. 195

Végétation. Erreur de ceux qui n'admettent d'autre cause à la différence de végétation, que l'influence du climat. Suite d'observations contraires à ce systême. 239

Verreries. Raisons de croire qu'il s'en établirait avec succès à Saint-Domingue. . . . 231

Vieillards seraient très-communs, si l'on s'assujétissait au régime qui convient au climat. Pourquoi 217

Vigne réussit à Saint-Domingue. Défense de l'y cultiver autrement qu'en treille. . . . 187

Vin falsifié quand il arrive en Amérique. Par qui et comment. *Notes*, 188. — Son usage modéré très-utile. Conseil intéressé d'un colon à ce sujet. 218

Vîtres rendraient la chaleur insupportable. Manière d'y suppléer. 134

Volaille. La Pintade exceptée, est inférieure à celle d'Europe, 137. — Usage de la laisser courir. Inconvéniens 163

Voyageurs jugent souvent des mœurs d'une nation par celle de quelques individus. Plusieurs exemples à l'appui de cette assertion. . 28

X

Xarangua, lieu devenu celèbre par l'atrocité d'une horde espagnole. Reine du pays étranglée, etc. 274

Y

Yaguana. Dans le voisinage de Léogane. Ancien établissement des indigènes. 273

Fin de la table du premier volume.

ERRATA du premier volume.

Pag. 2	ligne 20	les moyens, lisez : *ses moyens.*
73	ligne 8	prudence, lisez : *pudeur.*
217	ligne 23	sa dissolution, lisez : *la dissolution.*
277	ligne 17	différences aux mœurs, ajoutez une virgule après *différences.*

